

Exceptionnellement, Jean-Christophe ne releva pas son courrier ce jour-là. Son épouse, bénéficiant d'un jour de congé, était à la maison. Elle profitait d'un temps printanier pour jardiner. Victime d'insomnie, il n'avait trouvé le sommeil qu'au petit matin, dix heures sonnaient au clocher du village. Il se leva d'un bond et rejoignit son bureau.

Posée sur la tablette, l'enveloppe marron attendait d'être lue. Une écriture tremblotante, en majuscules, en avait rédigé les coordonnées, une autre main avait procédé au rajout de la nouvelle adresse. La missive détonnait parmi les dossiers parfaitement rangés. Il se dirigea vers son bureau, s'approcha de l'ordinateur et aperçut le courrier près du clavier. Il s'en saisit et, par habitude l'examina sous toutes les coutures avant de procéder à son ouverture. L'expéditeur avait utilisé une enveloppe de réexpédition fournie par la Poste pour acheminer la correspondance vers le nouveau domicile.

Il était surpris de recevoir une lettre dans ce conditionnement. En effet lorsqu'il s'était rendu à la Poste pour effectuer son changement d'adresse, il avait réclamé quelques enveloppes gratuites. La guichetière fort aimablement lui indiqua qu'il y avait eu une évolution du produit et que désormais la prestation serait payante. Il se dit alors que la gratuité du service public se rétrécissait comme une peau de chagrin. Dorénavant le paiement constituerait la règle, il devait se faire une raison.

Il empoigna un coupe-papier en forme d'épée et coupa délicatement l'emballage sur le côté droit. Un ruban adhésif résistant retarda l'opération, il prit une paire de ciseaux et parvint à l'ouvrir. Le contenu le laissa perplexe. Des coupures de journaux constituaient l'envoi, certaines, jaunies, semblaient provenir d'une époque lointaine. Il étala les feuillets sur une table voisine, il réfléchit en se grattant le menton, il se demanda ce que cela signifiait. Hormis la rédaction de l'adresse, l'expéditeur n'avait joint aucun mot d'explication. Il ne lui restait qu'à s'imprégner des différents articles afin de se forger une opinion sur l'objet de cette missive.

Bien entendu, celui qui lui avait expédié ces documents voulait lui dire quelque chose. Il se méfiait de ce genre de message, c'était souvent l'activité favorite de farfelus en mal de sensationnel. Aujourd'hui il était la cible, mais sa curiosité naturelle l'inclinait à s'imbiber davantage pour comprendre le but de ce pli. Il tenait toujours l'enveloppe dans sa main gauche, il la tourna dans tous les sens puis l'aligna à côté du reste.

Il avait quitté son travail depuis bientôt deux ans, il y pensait fréquemment avec nostalgie, il y avait vécu des moments forts et rencontré des gens inoubliables. Maintenant une vie différente s'offrait à lui, il pouvait

souffler un peu tout en écrivant des histoires policières, les circonstances et internet lui en avait offert l'opportunité. Ce changement n'était pas pour déplaire à son épouse qui pouvait passer plus de temps en sa compagnie.

Il disposait d'un peu de temps, il n'avait rien programmé ce matin-là, il attrapa le premier feuillet, le journaliste faisait état d'un glissement de terrain dans la montagne savoyarde. Il lut et relut la dizaine de lignes, il constata que l'éboulement avait obstrué la route sur une centaine de mètres. Il était précisé qu'aucune victime n'était à déplorer.

Il rangea la coupure et s'empara d'une page entière. Un quidam s'exprimait sur sa triste découverte lors de ses vacances au Portugal. Une vieille femme surnommée la Marilyn de Bahia avait été sauvagement assassinée. Le touriste français l'avait retrouvée baignant dans son sang. Il s'ensuivait des commentaires sur la vie peu banale de cette tenancière de restaurant.

Sa curiosité naturelle l'amena à s'intéresser de plus en plus au puzzle posé devant lui. Il désirait avancer dans ce rébus, tout ça l'intrigua au plus haut point. Il venait de plonger dans une affaire qui ne le lâcherait plus pendant des jours et des jours. Pour l'instant il se contenta de parcourir le papier suivant, il s'agissait d'un véhicule embourbé dans un marais de l'Avant-pays Savoyard. La voiture volée de marque et d'immatriculation italienne avait été abandonnée par ses occupants.

Il essayait déjà de lier dans son esprit les affaires, à première vue il ne voyait pas le fil qui assemblait ces faits-divers les uns aux autres. Rien ne concordait, ni les lieux ni les dates, il posa ses yeux sur une quatrième page. Le correspondant évoquait l'incendie de nombreuses granges dans les départements de l'Isère et de la Savoie. Le rédacteur s'interrogeait sur leur fréquence et les risques lorsque le fourrage fermentait.

Sa perplexité gagnait du terrain à chaque lecture, d'article en article le mystère s'épaississait. Il prenait conscience que cet envoi n'était pas anodin, il se cachait quelque chose derrière ces papiers jaunis. Ce n'est pas la femme inconnue, la nuque brisée dissimulée par le rideau d'eau de la cascade du cirque de Saint-Même, qui pourrait dire le contraire.

Il avala les mots, disséqua les coupures, il parcourut un reportage relatant une autre trouvaille, un homme d'une trentaine d'années emmuré dans la cave d'un château dans l'enclave des Papes. Décidément les meurtres s'étaient déroulés dans plusieurs régions et plusieurs victimes n'étaient pas identifiées à la date de parution des journaux.

Il lui restait à prendre connaissance de trois papiers, l'un relatait le sac macabre ramené par des ouvriers sous le parapet du pont François 1er à Pont de Beauvoisin. Deux hommes d'une entreprise de télécommunications

effectuant des travaux sur un coffret trouvèrent un sac poubelle, contenant les restes d'un enfant, suspendu au dessus de la rivière le Guiers.

Un autre contaît le séjour rocambolesque d'une chèvre s'étant égarée dans le sous-sol d'un œnologue amateur. Le chroniqueur racontait d'une plume humoristique l'aventure cocasse et la colère du propriétaire de la cave dévastée par l'animal apeuré. Le calvaire des bouteilles de grands crus brisées sous les coups de cornes répétés de la pauvre bête donnait au récit un côté pathétique.

La dernière feuille concernait une disparition, le journal lançait un appel à témoins suite à la volatilisation d'une mère de famille de vingt-huit ans. Il lut la date imprimé sur la page en mauvais état : dix-neuf avril mille-neuf-cent-vingt.

2

Le clocher du village sonna sept coups, Amédée enfile ses bottes, sa parka et son chapeau noir à larges bords. Il huma l'air ambiant avant de déployer sa longue carcasse et de se diriger d'un pas décidé vers la grange. La nuit n'avait pas encore terminé son travail, en cette période de l'année. L'équipe de jour, représentée par le soleil, tardait à prendre le relais. Nous étions en janvier, la partie sombre dominait la région, la clarté effectuait des horaires réduits.

Une lueur intrigua l'éleveur, ou plutôt deux phares immobilisés dans le passage du marais. Malgré la brume il localisa parfaitement l'endroit, il avait déjà remorqué nombre d'amis en difficulté dans la courbe en dévers qu'effectuait la route. Il se demanda qui se trouvait immobilisé en contrebas ? Pourquoi le chauffeur ne venait-il pas solliciter de l'aide pour se tirer de ce mauvais pas.

Il se munit d'une lampe et allongea le pas, en moins de dix minutes il se retrouva à côté d'une voiture de couleur rouge. Il balaya l'habitacle d'un rai de lumière, il n'y avait pas âme qui vive à l'intérieur, il essaya d'ouvrir les portières, aucune ne consentit à céder à ses avances. Il détailla attentivement l'auto, il s'agissait d'un modèle Alfa Roméo de fabrication récente, les plaques minéralogiques indiquaient une immatriculation en Italie, les lettres Ao signifiaient un rattachement à la province d'Aoste.

Il ne connaissait aucun riverain originaire de cette contrée ou ayant de la famille là-bas. Il se dit que le conducteur devait craindre quelque chose, il était surpris par l'abandon du véhicule les phares allumés et les portières verrouillées. Les feux de route vidaient la batterie, dans quelques heures elle serait à plat, déjà le rai lumineux faiblissait. Il repéra des empreintes de pas, il en distingua trois différentes, il était certain qu'il s'agissait de souliers inadaptés au terrain, aucune aspérité ne striait les semelles et les talons. Amédée décida d'attendre en surveillant les allées et venues depuis la ferme.

Le brouillard s'était épaissi, c'était fréquent en cette saison, bien malin celui qui pouvait dire si ça se leverait aujourd'hui. Sa persistance agaça notre homme, il pensa qu'il ne pourrait pas voir les éventuels mouvements dans la zone. Il remonta sur le plateau et se dirigea vers sa demeure. En chemin il réfléchissait, il se demanda quelle raison avait amené les occupants de la voiture à se trouver à cet endroit en pleine nuit. Il n'avait pas l'imagination très fertile, il soupçonna cependant une affaire louche. Seuls des habitués fréquentaient cette voie, pourquoi ceux-là l'avaient-ils empruntée?

Le soleil fit une brève apparition en milieu d'après-midi, il scruta le marais, la brume résistait, il aperçut les phares faiblissant, il se dirigea à nouveau vers l'Alfa Roméo. Il y avait des traces de pas ajoutées aux précédentes, tout autour de l'auto, des riverains sans doute. Les ampoules halogènes avaient presque épuisé la batterie, un mince rai luisait faiblement.

Aucun quidam ne s'étant manifesté, il se détermina à signaler cet incident à la maréchaussée. Il quitta ses bottes, se chaussa de ses chaussures de sécurité à bout renforcé et démarra son 4/4. Sur le parking de la gendarmerie il rencontra une vieille connaissance, son camarade et conscrit Joël Massard, ils avaient bourlingué leurs vingt premières années ensemble. Joël tenait une boutique de produits bio, il était aussi le correspondant local du Dauphiné libéré. Ils échangèrent quelques mots, Amédée lui expliqua brièvement le but de sa visite, l'autre parut intrigué par sa présentation, il décida de s'y rendre avant l'arrivée de la maréchaussée.

Un stagiaire reçut la déposition du fermier, ce dernier trouva qu'il fallait beaucoup de paperasses et de temps perdu pour signaler qu'une bagnole s'était posée sans autorisation dans sa propriété. Il constata que c'étaient toujours les mêmes qui subissaient les tracasseries administratives : les braves gens ! Le jeune pandore appela un collègue plus aguerri à la rescousse, car Amédée souhaitait que le véhicule soit évacué de chez lui. Il posait un problème à ceux qui ne souhaitaient pas en avoir. Ils décidèrent d'abord de se rendre sur les lieux, ils aviseraient par la suite.

Il retourna chez lui avec un peu d'amertume, il signalait une sortie de route avec un comportement anormal, et au lieu d'être remercié pour son sens civique, il devait se justifier. Tout juste s'il ne fallait pas prouver qu'il était étranger à la présence de cet OVNI dans son marais. Il n'en voulait à personne particulièrement, seulement au système, le système derrière lequel chacun trouvait refuge. Il ne participait pas à la vie politique, il votait à chaque élection en espérant que cela changerait la vie des plus démunis, et que le bon sens guiderait les décisions des gouvernants. Hélas chaque majorité apportait son lot de désillusions, alors le système n'était pas près d'être réformé.

La route traversant le marais ressemblait à un col des Alpes pendant une étape du Tour de France. Beaucoup de monde s'était attroupe autour de la fourgonnette des gendarmes, la curiosité attirait les badauds. Le journaliste venait de terminer de prendre ses clichés, des voisins commentaient la glissade de l'auto, ils n'étaient pas tendres avec la municipalité, ils l'accusaient d'être responsable de nombreuses péripéties identiques sur le territoire communal. Bref, chacun déversait sa bile en s'appuyant sur l'incident présent. D'autres se posaient les bonnes questions, que signifiait la présence de cette berline italienne à cet endroit ?

Les forces de l'ordre décidèrent de donner de la voix, les deux hommes à képi délimitèrent un périmètre de sécurité afin de mieux poursuivre leurs investigations. Un flash crépita, puis un juron sortit de la bouche du photographe, il vociféra qu'il n'avait pas d'autres piles et que le budget alloué ne permettait pas d'en acheter d'avance. Amédée soupira et se proposa pour aller en chercher à la ferme, il nota mentalement le type d'accumulateur et recula avec son 4/4.

Le paysage d'hiver et le temps grisâtre entre chien et loup n'incitèrent pas les spectateurs à s'attarder. Lorsqu'il revint avec des piles neuves, l'éleveur constata qu'il ne restait plus que les gendarmes et un voisin, l'Arsène, les frimas avaient eu raison de tous les autres. Une dépanneuse vint se garer à proximité, la nuit commençait à tomber. Un quart d'heure plus tard, ils se séparaient, l'Alfa Roméo regagna un garage dans l'attente des nouvelles de son propriétaire.

3

La matinée était bien avancée, son lever tardif ne concourait pas à le mettre de bonne humeur. Cette missive l'intriguait au plus haut point. Jean-Christophe, le regard dans le vague regardait les coupures de journaux étalées devant lui. Il se demandait encore la raison de cet envoi. Ses neurones fainéants s'obstinaient, refusant toute connexion. Cela l'agaçait, il possédait les clés de l'énigme mais ce rébus s'entêtait à lui résister.

Il se surprit à modifier l'ordre d'alignement des articles, mais le puzzle restait obstinément dans le désordre. Il tenta plusieurs combinaisons, rien n'y faisait, il ne comprenait pas le lien unissant ces affaires. Il s'empara de l'enveloppe qu'il scruta attentivement. Il esquissa une grimace, le papier marron lui posait un problème de conscience.

Passé la surprise, il poussa un ouf de soulagement, cette lettre ne lui était pas destinée, il s'en voulait de l'avoir ouverte. Il s'interrogea sur la suite à donner à sa bévue. Le véritable destinataire habitait deux maisons plus loin. Ce n'était pas la première fois que le facteur commettait une erreur de distribution, aujourd'hui la méprise se révélait ennuyeuse.

Que devait-il faire ? Comment allait réagir le voisin ? Faudrait-il lui révéler la vérité ou glisser subrepticement l'enveloppe décachetée et son contenu dans la bonne boîte à lettres. Il se perdait en conjonctures, ne sachant quelle était la meilleure attitude à adopter. Il rejoignit son épouse pour l'informer de la situation.

Elle s'excusa de ne pas avoir vu le nom du destinataire, il lui déposa un baiser sur la joue en lui disant qu'il avait été maintes fois victime de ce phénomène. Il était quasi normal de vouloir prendre connaissance d'un courrier plutôt que de s'assurer du libellé de l'adresse. Il l'avait pourtant examinée sous toutes les coutures avant de consentir à l'ouvrir.

Elle ne décela pas le fil reliant les coupures de journaux, elle lut et relut chaque article. Comme son époux, elle plongeait dans un épais brouillard d'où rien ne put émerger. Ils réunirent les éléments et les replacèrent dans l'enveloppe. Ils se regardèrent et éclatèrent de rire, sans se parler ils s'étaient compris. Ils venaient d'ajouter une pièce au puzzle.

Joseph Duraz, venait de prendre sa retraite. Veuf depuis cinq ans, il s'était aigri d'année en année, l'alcool n'arrangeait rien à son mauvais caractère. Il entretenait des relations orageuses avec son voisinage. Il n'hésitait pas à jouer les justiciers lorsqu'un chien s'égarait dans sa propriété. Le pauvre animal, s'il en réchappait se trouvait marqué par la violence des coups. Cet homme-là n'aimait plus personne.

Leur décision était prise, ils brûlèrent l'enveloppe dans la cheminée et alignèrent à nouveau le contenu sur une table. Le côté irascible du voisin et leur curiosité naturelle les empêchèrent de porter l'envoi jusqu'à lui. Ils voulaient savoir quel mystère le liait à tous ces crimes et faits-divers.

Ils ne savaient par quel bout empoigner l'histoire, l'adrénaline montait en eux, ce singulier passé les fascinait. Ils se dirent que le plus facile serait d'en savoir davantage sur celui qui aurait dû recevoir ces papiers. Ils convinrent de se renseigner sans toutefois éveiller des soupçons. Ils procéderaient par petites touches lorsque l'occasion se présenterait.

La famille Duraz originaire d'un petit village de Maurienne s'était installée en Avant-Pays peu après l'arrivée du vingtième siècle. Le grand-père s'était loué dans le pays, un mariage et cinq enfants plus tard il avait pris racine en héritant la ferme de son beau-père. Joseph l'occupe actuellement.

Plus de cent années écoulées entre l'arrivée de l'aïeul et la lettre anonyme. Il y avait sûrement de la matière à travailler, des anecdotes, bref des histoires de famille. Ils réalisèrent qu'ils venaient de trouver un angle d'attaque, désormais le sort des ancêtres de Joseph Duraz devenait un but, il leur fallait mettre à jour les secrets les plus enfouis. La discrétion s'imposait à eux, surtout ne pas éveiller de soupçons.

Il se rendit l'après-midi même à la mairie, il raconta que, dans le cadre de l'écriture de son prochain roman, il effectuait des recherches sur les familles les plus anciennes du pays. La secrétaire ne fit aucune difficulté à l'autoriser à consulter les registres d'état-civil. Il prit quelques notes sur différentes lignées avant de s'attarder sur les Duraz.

Timothée s'était marié le dix-sept avril mille-neuf-cent-huit à Marie Pélissier. De cette union naquirent trois filles, Madeleine, Mélanie et Thérèse, deux fils, Auguste et Ambroise complétèrent la fratrie. Seuls Thérèse et Auguste parvinrent à l'âge adulte, les trois autres moururent le même mois de mille-neuf-cent-dix-huit. Ils ne virent pas la signature de l'armistice, la grande guerre les emporta par une méningite foudroyante. Ce détail lui fut révélé par la secrétaire qui connaissait bien l'histoire de la commune.

Six mois plus tard Marie Duraz partit à son tour, l'employée lui confia qu'elle s'était jetée au fond du puits de la ferme familiale, elle n'avait pu surmonter sa peine. La perte de ses trois enfants lui était devenue insupportable, la vie ne l'intéressait plus. Timothée se retrouva veuf avec ses deux rescapés à élever.

Sur ces entrefaites, le maire arriva, ils se saluèrent et discutèrent quelques instants. Il abrégéa sa visite, car il ne souhaitait pas s'expliquer davantage. Il décida de se rendre au cimetière, il pensait que les morts avaient parfois beaucoup plus de choses à dire que les vivants.

Le cimetière communal ressemblait à bien d'autres, malgré la tristesse des lieux il franchit le portail d'entrée et commença son inspection par l'allée centrale. Il atteignit rapidement le caveau de la famille Duraz. Son intuition lui donnait raison, les tombeaux, teintés par la grisaille du temps, dissimulaient d'étranges secrets.

Sur la dalle de marbre, cinq noms étaient gravés. Madeleine, Mélanie, Ambroise, Auguste et Marie Duraz. Timothée n'y figurait pas, il trouva cela étrange. Vu sa largeur, le caveau pouvait contenir d'autres occupants. Il continua d'arpenter les allées adjacentes, il découvrit la sépulture de Timothée Duraz dans l'allée suivante, à une vingtaine de mètres des autres membres de sa famille.

Le mystère ainsi que sa curiosité s'épaississaient, il lui fallait découvrir la ou les raisons de cette différence de traitement. D'autant qu'Auguste avait rendu le dernier soupir trente ans après son père. Il s'attaquait à une tâche délicate, il n'en ignorait pas les difficultés. Comment faire pour obtenir l'information lui permettant d'avancer dans le déchiffrement des coupures de journaux ?

Les cigales se grattaient le ventre, stridulant à cœur joie sur l'enclave des pays. Les touristes se répandaient dans les ruelles, l'été battait son plein.

Seuls les anciens se ménageaient une sieste en attendant que le soleil bascule derrière la colline. Une effervescence inhabituelle gagnait le village, la même frénésie qui se renouvelait chaque deuxième samedi de juillet. C'était la fête, petits et grands pourraient goûter à son charme et à sa folie.

Fier de son travail, Pedro Munoz était l'homme de l'ombre de la cave des coteaux. Depuis plusieurs années il se démenait comme un diable pour que la renommée du divin breuvage se répande sur toutes les bonnes tables. Originaire du Portugal, notre homme, diplômé d'une prestigieuse école de commerce, abandonna une carrière lucrative dans la publicité pour se fixer dans son petit coin de paradis. Il avait enfin le sentiment de participer à une belle aventure.

Sous les platanes séculaires les villageois échangeaient leurs points de vue sur la sélection de la confrérie. Comme chaque été depuis une trentaine d'année, une reine, un roi et un lieutenant désignés parmi d'éminentes personnalités présidaient aux cérémonies du chapitre. Le show-biz représentait l'essentiel de ceux qui s'étaient retrouvés à la tête d'un royaume de pacotille.

Pedro se chargeait de proposer les futurs souverains, il se penchait plus d'un an à l'avance sur une liste qu'il soumettait aux dirigeants de la cave et au grand maître. Un véritable parcours du combattant, avant d'aboutir à l'acceptation d'un comique, d'un sportif ou d'un acteur célèbre. Il était habitué à cette course contre la montre, il travaillait toujours comme cela. Lorsque la compagnie adoubaient une candidature, il se précipitait sur les préparatifs du millésime suivant.

Le soleil plombait l'atmosphère, les voitures s'aggloméraient sur le long ruban d'asphalte serpentant au milieu des vignes. Tous se dirigeaient vers la place du château, lieu de ralliement des disciples de Bacchus. Un nombre conséquent de véhicules était contraint de se garer loin sur les bas-côtés de la route et de terminer le périple à pied. Plusieurs milliers de badauds rejoignaient, dans une procession hétéroclite, les vieilles ruelles. Les chats occupant d'ordinaire le pavé se réfugiaient sur les hauts murs inaccessibles. Deux journées de folie, ponctuées par un feu d'artifice et un bal en plein air, réjouissaient les vacanciers.

Pedro s'inquiétait. Dans quelques heures il libérerait les grilles d'accès aux caves du château. Dans un cérémonial émouvant, la reine, entourée des vingt-cinq membres de la confrérie, s'emparerait d'une masse et briserait symboliquement le mur emprisonnant une cuvée d'exception. Il faudrait canaliser la foule des curieux, tout en permettant aux spectateurs de s'imprégner de l'atmosphère. Il n'y avait jamais eu d'incident majeur lors des précédentes éditions, mais parfois quelques petits malins réussissaient à pénétrer dans le saint des saints. Cela ne prêtait pas à conséquence, avec un

peu de doigté l'intrus regagnait son rang. Les maîtres vigneron dans leur tenue de gala pouvaient reprendre possession de leur domaine.

La vie de l'ordre est rythmée par ses deux chapitres annuels, le plus technique étant celui d'hiver. A la fin du mois de janvier, ces œnologues avertis se réunissent afin de procéder à la sélection des meilleures cuvées. Ici la tradition est bien ancrée. Seuls les breuvages issus des vieilles vignes, plantées par leurs aïeux sur les pentes les plus ensoleillées participent à la dégustation. Depuis la nuit des temps, les vendanges s'effectuent à la main sur ces précieuses parcelles.

Le grand maître effectua son discours d'intronisation, le public écoutait religieusement ses propos identiques à chaque saison. Seul le nom des heureux récipiendaires changeait. Ces derniers devaient promettre de défendre en toutes circonstances la divine bouteille, avec modération bien entendu...

L'ombre était rare sur l'esplanade. De remerciement en remerciement, la cérémonie traîna en longueur, un tonnerre d'applaudissements marqua le passage à l'étape suivante. La reine et son cortège se dirigèrent vers le mur édifié l'année précédente. Un membre lui remit la masse, l'outil paraissait énorme entre ses mains délicates. Elle esquissa une grimace en la soulevant, elle ne devait pas décevoir, elle mobilisa son énergie, prit son élan pour cogner le mur. Un bruit sourd se répandit dans le couloir d'accès, mais la cuvée était toujours emmurée de l'autre côté.

Certains rirent sous cape, d'autres regrettèrent d'avoir choisi une jeune femme aussi frêle. La plastique irréprochable de cette reine d'un jour avait conquis les votants. Le roi s'approcha et lui proposa de l'aider. Il fallait respecter la tradition, elle devait ouvrir une brèche dans la cloison blanche qui obstruait l'entrée. Ils se saisirent du manche à quatre mains et s'entraînèrent à faire quelques mouvements dans le vide. Les officiels, courageux mais pas téméraires, reculèrent de quelques dizaines de centimètres. Le photographe esquissa un pas de côté tandis que s'abattait promptement la masse, il rata la photo. Le mur venait de céder sous les efforts conjugués du couple royal.

Deux employés de la cave les relayèrent, des milliers de magnums venaient de se voir signifier la fin de leur année sabbatique. Les bouteilles seraient évacuées vers la cave des coteaux, la commercialisation de la cuvée Marot pouvait commencer. Bien entendu, les souverains et le lieutenant bénéficieraient d'une dotation substantielle du produit libéré.

Pedro supervisait discrètement le bon déroulement des opérations. La tournure des événements le satisfaisait, pendant que les disciples dégustaient le bon vin, il pénétra à l'intérieur de la cave voûtée du château. Il effectuait machinalement ce rituel, il s'enfonça d'une dizaine de mètres, il aimait s'imprégner des odeurs particulières des lieux. Ses pensées vagabondaient des

ceps, au choix des assemblages, à la sélection drastique qui aboutissait à la mise en bouteille de cette cuvée de prestige. Il songeait à tout ce merveilleux travail, à la conjonction du ciel et de la terre pour parvenir à régaler les palais les plus exigeants.

L'alignement des magnums le ravit, les reflets de la lumière diaphane sur les filets dorés donnaient un aspect irréel à cette vision. Encore quelques enjambées, et il serait au fond, il s'enfonça dans le sol sablonneux. Il buta contre une aspérité et faillit se retrouver au sol. Il voulut voir l'objet de cet accrochage, il alluma la torche dynamo, cette dernière n'émit qu'une pâle lueur. Il tourna la manivelle durant quelques secondes, lorsqu'il ralluma sa lampe, il fut saisi d'effroi. Il se reprit un instant, et regarda à nouveau par terre. Il avait butté sur une chaussure, un mocassin plus précisément. Il dégagea un peu le sable autour, un pied se trouvait dans la chaussure.

Pour Pedro, la fête vira au cauchemar, il se trouva pris entre deux sentiments contradictoires. Il fallait réussir le moment le plus important de l'année, et surtout révéler aux gendarmes sa macabre découverte. Il décida d'attendre la fin des libations sur l'esplanade. Il fit interrompre l'évacuation des magnums et verrouilla la grille d'entrée.

D'innombrables questions se succédèrent dans sa tête, aucune réponse ne fut de nature à répondre à ses interrogations. Il n'avait pas voulu découvrir davantage le cadavre, il ne se souvenait pas d'une disparition non élucidée. La cave Marot décelait un mystère.

5

Jean-Christophe rentra perplexe de sa visite au cimetière. Une question l'obsédait, pourquoi Timothée Duraz ne reposait-il pas auprès de son épouse et de ses enfants ? Le sujet méritait qu'il y consacre un peu de son temps. Il réfléchit, comment allait-il s'y prendre pour connaître la raison de cette absence du caveau familial ?

Il échafauda diverses hypothèses pour tenter de découvrir la vérité. Il n'était pas question d'essayer l'approche directe de Joseph Duraz, ce dernier l'enverrait promener avant qu'il ouvre la bouche. Il fallait obtenir le renseignement par une autre voie. Bien sûr la secrétaire de mairie possédait beaucoup de cartes dans son jeu, mais il ne voulait surtout pas abattre le sien. Il venait d'engager une partie où la règle était de ne pas se montrer.

Des noms défilèrent dans son esprit, il listait ceux qui avaient connu Marie et Timothée Duraz. Ils étaient peu nombreux, la faucheuse œuvrait sans se soucier des dimanches et des jours fériés. Il trouva six personnes âgées ayant vécu à cette époque.

La rencontre avec Suzanne Pilot se déroula à la maison de retraite « Les Hirondelles ». La vieille femme sourde comme un pot semblait ne plus avoir toute sa conscience. Elle lui tint des propos incohérents, elle crut qu'il

était son maître d'école. Il là quitta, attristé de voir dans quel état il risquait de finir ses jours.

Les deux autres visites furent semblables, il lui restait deux femmes et un homme dans sa liste, tous trois affichaient plus de quatre-vingt-dix printemps au compteur. Sous son air rabougri, Yvonne Pivier cachait une vivacité d'esprit surprenante pour son grand âge. Elle habitait une maisonnette à l'entrée du village et jouissait de son entière autonomie, elle se plaignait bien de quelques rhumatismes, pour dire aussitôt que c'était un signe de longévité. Veuve de guerre, la vie ne l'avait pas épargnée puisqu'elle avait perdu son fils unique lors des événements d'Algérie.

Elle plaisanta avec son interlocuteur devant un thé qu'elle se fit un plaisir de préparer. Elle avait bien connu Timothée Duraz, mais son souvenir était flou concernant son épouse et ses enfants foudroyés par la méningite, elle était trop jeune à l'époque. Il lui demanda ce qu'elle savait sur Timothée, elle lui répondit que c'était un coureur de jupons. Il essaya d'en savoir davantage, elle s'en tint à la formulation précédente. Il était déçu mais n'insista pas, il aborda le sujet des occupants du caveau. Elle ne cilla pas et lui conseilla de se renseigner auprès de Joseph Duraz. Il comprit qu'il n'obtiendrait pas le renseignement de sa part. Il ne servirait à rien de tenter d'utiliser la ruse, elle était trop maligne pour ne pas s'en rendre compte.

Jean-Christophe ne regretta pas le moment passé en compagnie de madame Pivier, elle lui fit prendre conscience d'un nouveau détail passé inaperçu. Elle lui parla de Thérèse Duraz en lui disant qu'elle non plus ne logeait pas dans le caveau familial. Elle pensait que cette dernière n'était plus de ce monde mais n'en avait aucune certitude. Il était du même avis, Thérèse aurait près de cent ans aujourd'hui, c'était possible, il lui faudrait gratter aussi de ce côté-là.

Les visites suivantes ne lui apportèrent aucun élément nouveau, le puzzle restait en l'état. Le secrétariat de mairie étant fermé ce jour-là, il attendrait le lendemain pour taquiner la secrétaire et soulever la poussière du registre d'état-civil.

Il cogita toute la nuit sur la meilleure manière de présenter sa requête à l'employée municipale. Il se présenta dans la matinée à la mairie l'air tout contrarié. Il prétendit avoir perdu ses notes et les avoir cherchées deux jours durant. Il rajouta à son mensonge que son épouse avait probablement jeté son travail à la poubelle. Son interlocutrice compatit, elle se fendit de son plus beau sourire pour lui confier le précieux livre.

Il nota tout ce qu'il put sur la famille Duraz, y compris les petits-enfants. Thérèse était décédée en mille-neuf-cent-quatre-vingt-onze dans un village de la région de Naples. Aucune autre mention la concernant ne figurait, elle était restée célibataire.

Il mit de l'ordre dans ses idées, il essaya d'associer chaque coupure de journal à la famille Duraz, il s'énerma en constatant qu'il n'avait pas avancé d'un pouce. Rien ne lui permettait d'associer la destinée des membres de cette famille, au contenu de la lettre parvenue par erreur jusqu'à lui.

Son charme auprès de la secrétaire de mairie, lui permit de recueillir quelques précieux éléments. Il n'en savait pas davantage sur l'absence de Timothée dans la sépulture familiale, mais il sut ce qu'il était advenu de sa fille Thérèse. De nombreuses zones d'ombre subsistaient cependant.

Avant de retourner à son domicile, il décida de rendre une seconde visite à Yvonne Pivier. La vieille femme caressait un matou au pelage d'un noir luisant. Elle invita son visiteur à entrer et lui proposa un vin de noix de sa fabrication. Il accepta la proposition et la félicita pour son breuvage. Il lui déclara que la légère amertume de cet apéritif lui donnait un goût agréable et peu commun. Elle lui confessa qu'il s'agissait d'une recette peu employée de nos jours. Elle venait d'aiguiser sa curiosité, il voulut connaître le détail qui faisait toute la différence. Jalouse de son savoir-faire, elle gloussa mais ne lui apporta pas de réponse. Au second verre, il se hasarda à lui proposer des ingrédients. Elle secoua la tête et le mit au défi de trouver ce qui singularisait cette boisson de tous les autres vins de noix qu'il avait consommés jusqu'à présent. Il fallut qu'il se rende à l'évidence, elle ne lui donnerait pas la composition aujourd'hui.

Il n'en prit pas ombrage, bien au contraire. Au jeu du chat et de la souris, il posait ses pièges avec un grand sens tactique. Le greffier vint se frotter contre lui en miaulant, il le caressa en souriant. Yvonne le fixait d'un œil goguenard, elle était contente qu'il n'ait pas trouvé la particularité de sa fabrication maison. Elle se dit qu'il était sympathique, et de plus, il aimait les chats. Il marquait des points dans la partie qui s'était engagée.

Il espérait que ses manœuvres de diversion porteraient leurs fruits. Elle lui proposa un troisième verre qu'il refusa poliment. Il craignait que ce refus ne l'offusque, il n'en fut rien, elle disparut quelques secondes dans la pièce adjacente et revint avec une bouteille pliée dans du papier journal.

- C'est pour vous dit-elle !

- Merci beaucoup ! Je suis confus, répondit-il.

- C'est avec grand plaisir, cela vous permettra de trouver mon secret.

- Justement, en parlant de secret, je voulais aussi vous parler de Thérèse

Duraz.

- Vous ne lâchez jamais le morceau vous !

- Vous avez raison madame Pivier, je vous apporte une réponse à la question que nous nous posions la concernant.

- Ah oui !

- Thérèse est décédée dans un village proche de Naples en mille-neuf-cent-quatre-vingt-onze.

Yvonne Pivier marmonna entre ses dents, il lui dit qu'il n'avait pas tout compris. Elle répéta que l'inavouable et l'infamie poursuivait la famille Duraz.

- Que voulez-vous dire ?

Je vous ai dit beaucoup de choses aujourd'hui. Il est des secrets que l'on croit emporter dans sa tombe, mais ils en ressortent, seules les âmes s'envolent pour un ailleurs.

6

Le Département dépensait beaucoup d'argent pour l'entretien des routes. Ce poste de dépenses venait en tête dans le budget voté par les édiles départementaux. Le président disposait d'une confortable majorité, ce qui permettait une bonne maîtrise des projets. Cette politique se déclinait dans le but avoué de développer l'afflux touristique. Chacun ici voulait exploiter au maximum la manne de l'or blanc.

Des sentiers muletiers se transformèrent en voies asphaltées, c'était un défi permanent à la nature. Malgré les chutes de pierres, les éboulements, les avalanches et les coulées de boues du printemps, tous tenaient bon. Les liaisons s'interrompaient quelques jours ou quelques semaines, le délai nécessaire à l'exécution de la restauration.

Deux villages, séparés par le chaos alpin, bénéficiaient de cette volonté de relier les versants de la vallée. C'est ainsi que naquit une nouvelle voie départementale. Elle fut inaugurée en fanfare par les maires des deux communes, même si des anciens à la mémoire bien ancrée, de part et d'autre, se souvenaient des antagonismes de clochers. Il fallait voir ces élus endimanchés, ceints de l'écharpe tricolore, bomber le torse en écoutant le discours du député. Il subsistait cependant des susceptibilités à ménager, il en résulta une double cérémonie avec découpage du ruban devant le panneau annonçant la limite d'agglomération.

Il faut dire que chaque commune évoluait différemment, en fonction de ses orientations et des diktats des autorités de tutelle. D'un côté le ski avait transformé la vie des habitants, les jeunes restaient au pays en travaillant à l'entretien des pistes, dans l'hôtellerie ou en tenant un commerce. La période d'hiver et les trois mois estivaux permettaient de vivre correctement toute une année.

Sur l'autre versant l'exode se poursuivait, il y avait bien de temps à autre un couple de citadins en mal d'oxygène qui tentait l'aventure en élevant des chèvres et des moutons. Ce n'était bien souvent qu'une péripétie dans

une vie, ici il fallait survivre, parfois dans des conditions extrêmes, seuls ceux qui possédaient une vocation résistaient à l'usure des saisons.

La nouvelle voie désenclavait, elle offrait une opportunité aux hôteliers. Les vacanciers pourraient choisir un hébergement du côté authentique et jouir du domaine skiable d'en face. Dès la première année, cela s'avéra profitable, le taux de remplissage des logis et hôtels progressa de manière significative. La municipalité avait fait le bon choix.

Le nouvel itinéraire mettait les deux clochers à six kilomètres, alors qu'en passant par le bas de la vallée le compteur en affichait quarante et un. De plus le voyage était agréable, tantôt à flanc de montagne, dans un énorme éboulis ou dans les bois. Les mauvaises langues prédisaient d'en profiter car l'érosion et l'état des roches dégraderaient vite cet accès.

Ils ne se trompaient guère, ces oiseaux de mauvais augure, la route subissait fréquemment d'importantes obstructions dues à des blocs qui se posaient sur la chaussée sans crier gare. Comme à l'accoutumée, les services de l'équipement travaillaient d'arrache pied, en quelques heures la circulation reprenait. Par chance, personne ne se trouvait dans le secteur au moment de l'effondrement.

Tout aurait pu continuer ainsi de saison en saison, mais la montagne rancunière préparait sa revanche. Elle n'accepta pas cette tentative de domestication. Par une belle nuit d'été, elle gronda et répandit son courroux sur la pente où s'étirait le ruban d'asphalte, orgueil des montagnards. Le bruit sourd amplifié par l'écho réveilla les oreilles les plus sensibles.

L'alerte donnée, une équipe avec grues et pelleuses se précipita sur les lieux. Il leur fallut se rendre à l'évidence, tout un pan s'était détaché emportant tout sur son passage. Des milliers de mètres-cubes obstruaient ce qui faisait la fierté de tous, l'évacuation des roches et la remise en état nécessitaient des moyens considérables. Une enquête fut diligentée afin de s'assurer qu'aucun véhicule ne se trouvait enfoui sous l'éboulis.

Les investigations rassurèrent tout le monde, aucune personne n'était signalée disparue de chaque côté ni dans la vallée. Dans sa colère, le massif avait choisi d'agir dans la seconde partie de la nuit, à une heure où chacun s'est réfugié dans les bras de Morphée. Une équipe spécialisée de la sécurité civile quadrilla le secteur avec des chiens, ils ne découvrirent rien. L'accès fut sécurisé, des panneaux indiquèrent l'interdiction d'emprunter les tronçons praticables.

Le conseil général sollicité par les deux mairies confia l'affaire à une commission, en trois mois ce fut réglé. Face au coût exorbitant de consolidation et aux risques de récurrence, il était urgent de ne rien faire, les choses restèrent en l'état. En empruntant le col de l'autre côté, on distingue les traces laissées une nuit d'été, l'homme n'a pu que constater son

impuissance. La route s'arrête, des cailloux, de la terre et des rochers ont pris possession des lieux, la nature ayant horreur du vide.

Le vieux village fut durement touché par ce retour à la case départ. Les habitués de l'or blanc désertèrent les locations situées sur le mauvais versant. Il fallut admettre la terrible fatalité, le déclin reprenait de plus belle. Seuls quelques irréductibles venaient skier en utilisant l'unique piste et son antique remontée mécanique.

Le maire et son adjoint remirent sur le tapis un projet enterré depuis des lustres. Ils évoquèrent la possibilité de réaliser une liaison par téléphérique avec ceux d'en face. La situation devint tendue, la commune ressembla à Clochemerle, la population se divisa en querelle des anciens et des modernes. Là aussi, il était urgent d'attendre.

Pris entre le désir de garder son authenticité montagnarde et l'impérieuse nécessité de trouver des solutions à la fuite vers la ville, les élus se torturaient les méninges. Le constat sans appel les ramenait vers l'exploitation des pentes enneigées et le raccordement à l'immense espace qui s'offrait en permanence à leurs yeux.

Le temps passait inexorablement, deux éleveurs venaient de plier bagages, en partant vers des contrées plus hospitalières. Comme chaque année, le maire et son adjoint présentèrent le dossier en mettant l'accent sur la gravité du déclin démographique. Ils espéraient un consensus, mais chaque fois leur bonne volonté achoppait sur le déséquilibre entre les deux domaines. Pour dire la vérité, ceux d'en face n'en avaient rien à faire, ils remplissaient les tiroirs-caisses et ne voyaient pas ce qu'une telle réalisation pourrait leur apporter. Il faudrait convaincre beaucoup de gens.

7

Yvonne Pivier avait sifflé la fin de la partie. Il ne lui restait qu'à prendre congé. Cette maudite enveloppe l'emmenait vers des terres inconnues. Il n'aurait jamais pensé que sa curiosité serait aiguisée à ce point, lui d'ordinaire insensible aux ragots de village se positionnait en commère. Il cherchait, il remuait la boue des défunts de la famille Duraz. La vieille Yvonne préférait laisser reposer en paix Timothée et sa descendance.

Entre deux gorgées de vin de noix il avait entendu son interlocutrice prononcer un prénom auquel il n'avait pas songé. Souvent on cherche quelque chose loin de chez soi alors qu'il est à portée de main et vous crevez les yeux. Le père Léonard habitait à quelques centaines de mètres. Ancien prêtre ouvrier, il avait vécu longtemps en Amérique du Sud. L'âge et la rudesse du climat andin l'avaient convaincu qu'il était plus raisonnable d'envisager un retour au pays. Sa nièce l'avait accueilli à bras ouverts, on pouvait l'apercevoir aux beaux jours priant sous l'énorme tilleul posé à l'entrée de la propriété.

La cloche de l'église venait de sonner la demie de midi lorsqu'il salua madame Pivier. Il allait se faire sermonner, son épouse n'aimait pas le voir arriver en retard au repas sans avoir prévenu. Il lui raconterait ses péripéties et le vin de noix adoucirait son courroux, pensa-t-il. Entre deux bouchées, il lui relata son entretien avec la vieille femme. Elle lui dit qu'elle avait une petite idée sur tout cela, mais elle préférerait ne rien dire car il risquait de se moquer de son hypothèse. Il n'insista pas, se contentant de savourer la cuisse de poulet fermier qu'il tenait fermement dans sa main à la manière d'un gaulois. Elle le rabrouait souvent sur ses mauvaises manières, il la regardait avec un air de chien battu, et tout cela se terminait par un grand éclat de rire. Leur vie était ainsi, pas de contrainte inutile, juste une remarque de temps en temps.

Après le repas il s'installa dans son fauteuil pour s'informer de la marche du monde devant le journal télévisé. Invariablement il ne captait que le début et se réveillait à la fin du bulletin météo. Cette petite sieste le revigorait, depuis son départ en retraite il avait instauré ce petit intermède journalier.

Il se doutait que le père Léonard goûtait lui aussi un sommeil réparateur, aussi décida-t-il d'aller le voir un peu plus tard dans l'après-midi. La saison s'installait avec force, la chaleur l'engourdissait, il mit son chapeau hérité de son grand-père et s'engagea sur la route menant vers l'ecclésiastique.

Il n'eut pas besoin de sonner, un chien famélique vint à sa rencontre en aboyant. Sa voix rauque lui esquissa un sourire, mais lorsque sa maîtresse l'appela il ne put retenir son fou-rire. Le bâtard répondait au nom insolite de Judas. Il laissa échapper quelques jappements supplémentaires et partit se coucher dans sa niche.

Conformément à ce qu'il subodorait, le père Léonard lisait confortablement calé dans un fauteuil sous le tilleul séculaire. Il ferma l'ouvrage et accueillit son visiteur d'un commentaire sur le gardien du domaine.

- Judas, a grogné un peu c'est sa façon de dire bonjour de la part de toute la maisonnée. Quelle brise d'été vous amène ?

- Bonjour Léonard (il détestait qu'on l'appelle par son titre religieux). C'est une visite intéressée qui vaut ma présence ici.

- Ah oui, je vous écoute mon ami, Saint-Augustin peut bien attendre un peu. Connaissez-vous ses œuvres ?

- Je dois avouer que ce n'est pas mon livre de chevet.

- Vous avez tort, un mécréant comme vous, serait surpris par la modernité de ses pensées. Elles peuvent être comprises par un laïc. Nous nous éloignons probablement de votre sujet !

- Nous pouvons parler de ce saint homme si vous le souhaitez, je ne suis pas pressé.

- Eh bien pour faire court, je vous dirai que j'avais laissé ce vieux camarade durant des décennies. Aujourd'hui dans ma dernière ligne droite j'éprouve le besoin de me ressourcer auprès de lui.

- Je comprends, nous avons tous nos maîtres à penser. Les miens sont Socrate, Platon, Homère et quelques autres.

- Vous êtes un sage, ces anciens sont à la base de notre civilisation, personne n'a pu substituer sa pensée à la leur.

- Il est vrai qu'il n'y a pas profusion de grands philosophes de nos jours.

- Alors de quoi d'autre vouliez-vous que nous parlions mon ami ?

- Eh bien voilà. Il était un peu embarrassé pour formuler ses questions.

- Prenez une chaise ou un fauteuil, nous serons plus à l'aise.

Il alla chercher un fauteuil de jardin et s'installa confortablement. Ce petit intermède lui permit de peaufiner dans son esprit l'angle d'attaque du père Léonard. Il inspira profondément puis se lança à l'abordage.

- Léonard, je travaille actuellement à l'écriture d'un livre concernant les anciennes familles du pays. J'ai besoin de vos connaissances et de votre expérience.

- Si je peux Jean-Christophe, ce sera avec plaisir, mais n'oubliez pas que j'ai quitté la région à l'âge de vingt ans, près de soixante-dix ans d'absence, c'est beaucoup. Il s'est passé pléthore d'événements pendant cet intermède.

- J'en suis bien conscient, c'est surtout pour cette première partie de votre vie que je suis là.

- C'est entendu !

- Il y a une dizaine de familles dont les destins m'intéressent. Vous voyez certainement lesquelles !

- Oui, c'est plus facile pour moi de vous répondre que d'en dresser le catalogue.

L'affaire était bien engagée, il lui fallait être suffisamment diplomate et habile pour diriger l'entretien. Il décida d'agir par petites touches dans un désordre apparent. Cela paraîtrait moins suspect aux yeux du vieux prêtre. Il avait pris soin de prendre un cahier, il prit des notes.

Cela faisait un moment qu'ils conversaient, la nièce fit une apparition en proposant un rafraîchissement. Ils acceptèrent avec joie un sirop de cassis maison. Le nom des Duraz vint plusieurs fois sur le tapis, le père Léonard semblait lui aussi sur la réserve, il distillait ses informations au compte-goutte. Malgré sa retenue, il lâcha quelques éléments importants qui comblèrent d'aise son visiteur. Quelques pièces du puzzle se mettaient en place.

Deux phrases concernant Timothée Duraz aiguïsèrent sa curiosité. Le vieux moine parla d'inceste et de comportement abusivement patriarcal. Ce ne fut pas évident de l'amener à révéler ce qu'il savait, mille chemins détournés furent nécessaires. De recouplement en recouplement, il réussit à interpréter les allusions et mimiques de son interlocuteur. Il en arriva à la supposition que Thérèse Duraz avait été violée par son propre géniteur. Cela lui fit froid dans le dos de penser à de tels agissements. Le fait de profiter de sa position de père l'écoeurait.

L'éloignement n'avait pas empêché le jeune séminariste, puis le moine, de se tenir au courant de l'actualité du village. Il y avait laissé de bons amis avec qui il correspondait régulièrement.

La fatigue gagna le père Léonard, il était raisonnable de mettre fin à l'entretien. Ils convinrent de se revoir le lendemain à la même heure, la météo serait encore généreuse. Ils pourraient jouir de l'ombrage du vieux tilleul.

8

Le guide ne s'était pas trompé, dans cet endroit du bout du monde, en Algarve, il existait des activités et des gens insolites. Passer quelques jours de vacances dans ces contrées, c'était s'aventurer en pays inconnu. Parcourir la serra de Monchique au printemps procurait un plaisir gourmand.

Au loin, la ligne d'horizon se confondait avec l'Océan Atlantique. Au plus fort de l'été des grappes de touristes s'aggloméreraient sur les plages. L'argent remplirait les caisses des promoteurs peu scrupuleux qui défigureraient sans vergogne le littoral, avec la bénédiction intéressée des autorités.

Il pleuvait sur les collines, la flore appréciait ces ondées rafraîchissantes, profitant du moment pour se constituer des réserves en vue des grosses chaleurs estivales. Un couple de visiteurs égarés dans l'arrière-pays s'abritait sous l'étroitesse d'un parapluie usé par les intempéries.

Ils grimpèrent les ruelles du village ancien. Ils atteignirent l'église et s'attardèrent à contempler le porche d'entrée de style baroque manuelin. Ils profitèrent d'une éclaircie pour immortaliser leur passage, le flash crépita, ils se contentèrent de photos prises à l'extérieur car les lourds vantaux ne consentirent point à s'ouvrir. Comme dans l'hexagone, les lieux de culte et leurs trésors ne résistaient au pillage que par des mesures draconiennes, dont la fermeture la plupart du temps.

Ils possédaient un exemplaire d'un manuel du routard, certes il s'agissait d'un millésime périmé. À l'inverse du bon vin, il ne se bonifiait pas en vieillissant, la majorité des bonnes adresses et des bons plans devenait obsolète en l'espace de deux saisons. Ils avaient acheté ce bouquin lors d'un précédent séjour au Portugal, quatre ans plus tôt.

Les cloches sonnèrent douze fois, ils continuèrent leur balade, ils s'engagèrent dans la rue Joao Pinto, le memento signalait une gargote à

l'accueil et à la décoration inhabituelle. Ils ne trouvèrent pas l'estaminet, ils arpentèrent le pavé, mais rien à faire, le restaurant central se refusait obstinément à leurs yeux.

Ils se firent une raison, leur voiture les attendait, garée sur une place en contrebas. Une descente d'escaliers, des murs blanchis à la chaux, avec au bout, un arceau où s'enroulait un rosier aux fleurs blanches. Les roses exhalaient leurs senteurs après l'averse. L'homme secoua le feuillage, des gouttes d'eau aspergèrent sa compagne. Ils regagnèrent leur auto et choisirent de se restaurer en dehors de la cité.

A la déception succéda la faim. L'estomac criant famine, ils partirent en quête d'un estaminet. Ils échouèrent dans une auberge où l'abondance des plats vint à bout de leur fringale. Un bon vin de pays les rendit joyeux, ils burent entièrement la bouteille posée à leur disposition. Par prudence ils décidèrent de visiter à pied la station thermale située à moins de deux kilomètres.

Cette promenade digestive leur permit d'apprécier le site magnifique. Les thermes, installés depuis plus d'un siècle, dominaient une petite rivière. Le pont et la cascade instauraient une ambiance bucolique. Ici tout sommeillait, les cars de vacanciers et de curistes déverseraient leurs flots dans deux semaines. La cité ne serait plus un havre de paix accueillant, mais une plaque tournante du commerce local.

Ils se baladèrent tout l'après-midi, une brise marine ayant chassé les nuages, le soleil brillait sur la végétation. Ils se rendirent jusqu'à un barrage proche, le lac dans un écrin coloré par les lavandes et les cistes, leur donna envie de musarder. Ils se posèrent sur un promontoire et admirèrent le miracle des beautés de la nature.

Lorsqu'ils rejoignirent leur véhicule, le ciel rougeoyait à l'horizon, l'astre du jour se retirait, la nuit poserait bientôt son manteau de ténèbres. La lumière irréelle de cette fin de journée se reflétait dans les eaux sombres. Le tableau ressemblait à un Goya, ils écarquillaient leurs yeux ébahis.

Ils voulaient absolument pousser la porte du restaurant central. Ils refirent le circuit parcouru quelques heures auparavant. L'église illuminée révélait davantage les détails de son style manuélin, le porche torsadé en était le principal attrait. Ils s'aventurèrent dans une ruelle montante, ils ne rencontrèrent âme qui vive.

Leurs pas résonnaient sur les pavés, un chat famélique traversa entre leurs jambes. Une vitrine recouverte de vieux journaux attira leur attention. Ils s'approchèrent, ils s'étaient trompés, en guise de journaux une multitude de rectangles de papiers tapissait la grande vitre. Sur chaque papillon des remerciements étaient formulés, ils venaient de trouver ce qu'ils cherchaient.

La porte entrouverte d'une dizaine de centimètres laissait filtrer une pâle lueur. La femme, plus hardie, poussa le battant et pénétra à l'intérieur. Le temps de s'habituer à la pénombre, ils découvrirent un lieu insolite. De multiples guirlandes pendaient de tous côtés, au fond assis sur un fauteuil, une blonde patientait. La tenancière se leva et vint à la rencontre de ses clients, elle alluma une lampe.

L'ampoule de faible puissance maintenait l'endroit dans un halo où l'ombre l'emportait sur la clarté. Le guide touristique ne mentait pas, leur interlocutrice se partageait entre Jane Mansfield et Marylin Monroe. Un blond platine, des lèvres peintes en rouge vif, un fond de teint appliqué à la truelle, telle se présentait l'hôtesse. Ce personnage sans âge leur souriait de ses dents jaunies par le tabac.

Elle les invita à se poser, ils prirent possession des lieux. La salle exigüe abritait cinq tables sur deux niveaux, au dessus d'eux et tout autour des milliers de papiers ressemblant à des ex-voto. Ils parcoururent quelques feuillets écrits dans toutes les langues. Chaque papier tressait une couronne de lauriers à l'établissement et surtout à sa maîtresse.

Un vieil homme venu de la partie privative se fraya un chemin. Il avançait péniblement avec une canne, son pas donnait l'impression qu'il soulevait une tonne à chacune de ses enjambées. Son pantalon noir blanchi par l'urine tombait en plis disgracieux sur ses charentaises. Ce devait être le mari ou le compagnon de la vieille star, elle l'invectiva plusieurs fois. Il hochait négligemment la tête en continuant d'avancer tel un automate aux piles usées.

Le client se leva pour lire quelques louanges, de nombreux langages cohabitaient, certains avaient écrit deux lignes, d'autres plus épistolaires avaient noirci leur petit rectangle. La pièce recelait des tranches de vie depuis quarante-huit ans, des billets datés et jaunis en attestaient. Marylin proposa son plat unique : le poulet sauce pili-pili. Elle repartit en cuisine non sans avoir débouché un vin corsé d'Algarve.

Le vieillard réapparut une baguette de pain sous le bras, il trébucha et s'y prit à deux fois pour monter la marche séparant les deux parties de la minuscule enceinte. Nos convives en conclurent qu'il était ivre, il se fit houspiller une fois de plus. Ils réalisèrent quelques clichés de cette caverne d'Ali Baba en songeant à tous ces routards qui s'étaient succédé devant la spécialité de la maison.

Ils se régalerent, mais l'usure faisait son œuvre, la patronne leur confia que l'affaire était en vente. Un brin de nostalgie passa dans son regard à l'évocation de tous ces papillons rédigés sur un coin de table au fil des ans par des jeunes et qui sait peut-être aussi par leurs enfants. Ils réglèrent l'addition et sortirent avec un sentiment mitigé. Ils avaient conscience d'avoir fait une découverte hors norme, mais aussi d'assister à la fin d'un rêve et aux

prémices d'une agonie. Comment cette Marilyn de bazar pourra-t-elle supporter de laisser ce qui fut sa raison de vivre ?

9

Il meubla ses heures d'insomnies à cogiter sur toute l'affaire, il se dit qu'il venait de plonger dans un panier de crabes. En dépit de cet aspect malsain, la curiosité l'emportait sur toute autre considération. Les articles de journaux avaient choisi d'échouer sur son bureau, maintenant il n'était pas question de faire machine arrière. Il désirait comprendre quel message se dissimulait derrière ces papiers jaunis.

Judas se montra plus accueillant que la veille, il se contenta de venir humer son visiteur et repartit dans sa niche sans aboyer. Il se méfia cependant, avec un tel nom tous les coups semblaient possibles. Il surprit le père Léonard avec le livre de Saint-Augustin posé sur ses genoux, les pensées de ce père de l'église avaient eu raison du vieil homme, il somnolait à l'ombre du tilleul.

Il hésita sur la conduite à tenir, il était sur le point de rebrousser chemin lorsque Judas donna de la voix au moment le plus inattendu. L'arrivée d'un étranger ne l'avait pas perturbé mais le départ aussi rapide ne lui plaisait pas. Léonard ouvrit un œil, il aperçut son invité dans son champ de vision. Il rabroua le chien qui s'éloigna en grognant, Judas méritait son patronyme.

La dure vie sur le plateau andin et son âge avancé ne diminuaient en rien les facultés mentales du vieux moine. Jean-Christophe put tester à plusieurs reprises sa vivacité d'esprit et sa capacité à synthétiser les questions posées. Il fallut, à notre enquêteur amateur, de savants subterfuges pour dissimuler la raison l'amenant jusqu'à la niche de Judas.

A sa grande surprise ce fut l'ecclésiastique qui aborda la vie de Timothée Duraz. Il expliqua la vie à la ferme immédiatement après la guerre. Le patriarche menait son monde à la baguette, il usait et abusait de sa position. Les révélations se succédèrent, Jean-Christophe resta bouche bée, il s'interrogea sur le brusque revirement du prêtre plus retenu la veille. Il n'attribua pas ce comportement à leur sympathie réciproque.

Il le laissa s'exprimer, Léonard insistait sur certains détails, allant jusqu'à s'assurer que son auditeur avait bien saisi le sens d'une phrase ou l'importance d'un mot. Cela allait jusqu'aux intonations de voix qui variaient suivant l'impact qu'il souhaitait donner à ses propos. Le vieil homme était bien informé sur l'histoire de son village, soixante ans de parenthèse n'avaient en rien altéré ses souvenirs.

Le père se fatigua plus rapidement que la veille, la chaleur estivale devait perturber son organisme vieillissant. Il signifia à Jean-Christophe son embarras, ce dernier lui assura qu'il ne voulait pas l'importuner davantage.

Judas l'accompagna jusqu'au bout de l'allée malgré les appels désespérés de sa maîtresse, ce cabot n'en faisait qu'à sa tête.

En peu de temps, ses antennes s'étaient déployées, il avait ingurgité toute la conversation de son hôte. Il allait s'employer à mettre un peu d'ordre dans les pérégrinations des Duraz. Il était convenu de revoir Léonard le lendemain sous le tilleul.

Grace à la description du moine, il réussit à se fabriquer une image de Marie Pelissier. Léonard l'avait côtoyée durant ses cinq premières années, jusqu'à son suicide. Les grossesses à répétition et les épreuves transformèrent la pulpeuse jeune fille en une femme décharnée véhiculant son mal de vivre dans les champs où elle finissait de s'user. Timothée ne l'épargnait pas, c'était marche ou crève, à bout de force elle choisit la seconde solution. Elle se pencha au dessus du puits, l'image sombre qui se reflétait au fond l'attira comme un aimant. Elle rejoignit ainsi Madeleine, Mélanie et Ambroise, ses enfants. Son calvaire terrestre se terminait, elle partit sans tambour ni trompette. Timothée prit conscience qu'il venait de perdre deux bras pour faire le boulot à la ferme. Thérèse et Auguste venaient d'avoir respectivement huit et sept ans, ils étaient trop jeunes pour remplacer leur défunte mère.

Tel un oiseau de mauvais augure, le mauvais temps se mit de la partie. Un orage d'une violence inouïe s'abattit sur le village, il n'était plus question de baguenauder sous le tilleul du père Léonard. Il remit à plus tard l'entretien prévu ce jour-là. Le temps s'était fâché, des trombes d'eau dévalèrent des collines, ceux qui échappèrent à l'inondation en furent quittes pour une grande frayeur.

Le père Léonard croisa la faucheuse à ce moment-là, elle l'appela gentiment et il se laissa faire, son passage vers l'au-delà était programmé. Son cœur usé d'avoir trop donné s'arrêta entre deux éclairs, il prendrait à n'en point douter la route des cieux, dans ce jardin d'Eden que d'aucuns nomment paradis.

Jean-Christophe fut affecté par le départ de cet homme de bien. Le contact entre le croyant et le mécréant était proche de l'amitié. Chacun reconnaissait en l'autre des traits de caractère attirants. Maintenant Judas ne pourrait plus se mettre au pied du tilleul séculaire à solliciter les caresses du vieil homme. Il se sentirait bien seul entre les quatre planches de sa niche.

Il lui faudrait rechercher la vérité par d'autres canaux, le père Léonard lui avait donné quelques pistes. L'une d'elles s'appelait Catarina Pigliotti. Cette citoyenne italienne avait épousé Auguste Duraz après la guerre. L'irascible Joseph né en quarante-six est son fils.

Jean-Christophe méditait sur les dernières paroles échangées avec le vieux moine, une phrase le titillait particulièrement. Léonard lui avait confié dans un souffle qu'un Duraz pouvait en cacher un autre. Il s'escrimait depuis

à trouver le véritable sens de ces mots. Sur quelle piste devait-il orienter ses investigations ? Il consulta ses notes, deux annotations concernant le registre d'état civil lui revinrent en mémoire comme un boomerang. Catarina Pigliotti avait divorcé d'Auguste en mille-neuf-cent-quarante-sept, quelques mois après la naissance de son fils. Elle décéda un an plus tard que Thérèse, dans le même village des environs de Naples.

Jean-Christophe se gratta le haut du crâne, maintenant que son principal indicateur n'était plus de ce monde, il se trouvait bien esseulé pour avancer dans la recherche des liens reliant les coupures de journaux. Il se rendit au chevet du père Léonard pour lui rendre une ultime visite et saluer cet être de bonté. Judas fatigué par les allées et venues incessantes des visiteurs grogna sans toutefois sortir de sa niche, Léonard lui manquait à lui aussi.

Josette, la nièce, l'accueillit avec plaisir, elle était heureuse de le voir. Elle le remercia de sa présence et lui demanda de passer dans quelques jours, car elle souhaitait discuter d'un sujet avec lui. Avec l'organisation des obsèques, elle ne disposait pas du temps nécessaire pour en parler en toute sérénité.

10

Il existe quelques coins de paradis insoupçonnés. Des initiés profitent des cadeaux du ciel en gardant jalousement leurs jardins secrets. Le massif de Chartreuse recèle quelques-uns de ces trésors cachés.

Gaël Vidal et Leslie Dubosc profitaient d'une belle journée de fin d'été pour se rendre au cirque de Saint-Même. Ils s'étaient donné rendez-vous à Chambéry où résidait la jeune fille. Le jeune homme, étudiant à l'école de commerce, partageait un studio avec un colocataire à Aix les bains. Ils s'étaient rencontrés lors d'une soirée estudiantine, quelques verres plus tard ils se retrouvèrent tendrement enlacés. La magie de l'amour et leurs vingt ans avaient fait le reste.

Leur liaison durait depuis huit mois, le désir gouvernait leurs corps, ces deux-là s'étaient trouvés. Un tendre baiser commença leur journée, Leslie vêtue d'un tee-shirt moulant et d'un short blanc ne craignait pas une baisse de température en altitude. Elle s'était munie d'un petit sac à dos avec des vêtements chauds, au cas-où. Gaël, excité par la peau dénudée de sa compagne, abrégea le contact, il fallait amener le véhicule à bon port.

Elle ne doutait point de ses atouts, elle savait l'effet qu'elle produisait sur son compagnon, c'était réciproque, elle se retrouvait dans tous ses états dès qu'il la caressait au delà de la décence. La voiture entama la montée vers le col du Granier. Le soleil matinal dardait généreusement la route de ses rayons. Leslie remonta son tee-shirt, sa peau cuivrée s'offrit au regard du

conducteur. Ce dernier se concentra sur les virages, il lança quelques œillades à la belle.

Au passage du col, des cyclistes savouraient leur récompense à l'issue d'un effort intense. Ils reprenaient leur souffle avant de redescendre dans la vallée. Une dizaine d'automobiles stationnaient sur le parking, leurs propriétaires étant partis sur les sentiers à la conquête du Graal.

Ils continuèrent leur chemin, la descente vers la vallée des Entremonts leur offrit un magnifique panorama. Ils laissèrent le Granier derrière eux pour découvrir, dans un écrin de ciel bleu, d'autres sommets. Leur journée s'annonçait sous les meilleurs auspices. Leslie les bras au-dessus de sa tête fredonnait une chanson, sa position remontait davantage son vêtement laissant apparaître une poitrine ferme et généreuse. Gaël n'osait plus poser ses yeux vers elle de crainte d'effectuer une manœuvre dangereuse dans cette plongée le long du Cozon.

Maintenant le périple se déroulait dans l'ombre des rochers, elle se mit dans une tenue plus décente, Saint-Pierre se profilait. Ils firent une halte pour se ravitailler, un pain et quelques tranches de jambon firent l'affaire. Ils longèrent le Guiers par une voie étroite en direction de Saint-Même. Heureusement, les vacanciers avaient déserté le massif pour rejoindre leurs métropoles, la Chartreuse était restituée à ses habitués.

Ils purent apprécier le cadre bucolique et champêtre de cet accès. Un grand parking avait été aménagé par la municipalité, avec l'installation d'un péage. En pleine saison la montée vers le cirque était filtrée deux kilomètres en amont. Cela permettait une saine régulation de la fréquentation de ce site exceptionnel, personne ne pouvant échapper à ce point de contrôle.

Aujourd'hui la guérite est déserte, la perception du péage s'effectue directement à l'arrivée. Gaël s'acquitte de la taxe et gare sa vieille guimbarde. Le couple décide de s'alléger au maximum pour effectuer une balade jusqu'à la cascade. Les pluies de fin août ont contribué à l'augmentation du débit. L'eau jaillit vigoureusement des flancs de la montagne.

Comme au col du Granier, la fréquentation est faible, les tourtereaux vont pouvoir évoluer en toute quiétude. On ne se bousculera pas sur les sentiers escarpés. La voie vers la cascade est balisée et des panneaux de signalisation mettent en garde les imprudents. L'endroit, rendu glissant par les pluies et l'humidité ambiante, est très dangereux. Au-dessus de la chute se trouve le Pas de la Mort au nom prédestiné. Presque chaque année des promeneurs sont victimes d'accidents, certains y laissant leur vie. En dépit de ces mises en garde, il se trouve toujours quelques fanfarons avides de sensations fortes, pour tenter l'aventure.

Main dans la main ils s'engagent dans le bois, une odeur d'humus et de champignon leur chatouille les narines. Prudents, ils sont chaussés de

brodequins à tige haute. Malgré ces chaussures de circonstance, ils glissent parfois. Le sol spongieux fait flocculation à chaque pas. La montée n'est pas très longue, à peine une vingtaine de minutes. À l'approche de la cascade, une myriade de gouttelettes vient les rafraîchir. Très vite Leslie est trempée, sans pudeur elle quitte son tee-shirt, Gaël en fait de même. Ils sont à deux mètres de la cascade, par bravade il enlève le reste de ses vêtements et accroche son sac à une branche.

Elle rit des facéties de son compagnon, sa posture avec ses chaussettes et ses godasses montantes la font rire. Aussi décide-t-elle d'imiter son chéri, elle s'y prend avec plus de sensualité, le déshabillage est savamment orchestré et se termine par un lancer de string blanc au-dessus de la tête de Gaël. Subjugué par la belle, il n'a pu rattraper le minuscule cache-sexe qui chute dans le torrent. Heureusement le short est à l'abri dans le sac à dos. Les jeunes gens se rejoignent, leurs corps exultent, ils s'enlacent sous la cascade, la situation les émoustille. Gaël décide de franchir le rideau, il entraîne sa dulcinée vers l'arrière de la chute d'eau. Il fait sombre, mais leurs yeux n'ont que faire de l'obscurité, ils font l'amour frénétiquement, amoureuxment, tendrement.

Par trois fois ils jouissent, ils sont seuls au monde dérivant sur le continent de l'amour. Leur vue s'est peu à peu habituée à la pénombre, Gaël s'attarde sur la pointe des seins tendus de Leslie. Soudain elle pousse un cri d'effroi, il stoppe sa succion, sa compagne est tétanisée son regard fixant le fond de l'abri.

La peur les gagne, ils n'osent bouger et se détacher l'un de l'autre. L'évidence est là à trois pas. Il y a quelqu'un à côté d'eux, quelqu'un qui a tout vu, tout entendu. C'est une femme aux cheveux longs rabattus sur son visage, elle est assise contre le fond de la paroi. Passé le moment de confusion, Gaël lui adresse la parole en s'excusant pour l'exhibition, il bafouille tant sa gêne est grande.

Il n'obtient aucune réponse, aucun geste, l'intruse reste impassible. Leslie recule d'un pas, il se décide à s'approcher de la femme. Un doute étrange s'empare de lui, il la fixe, son immobilité n'est pas volontaire. Son intuition est la bonne, lorsqu'il la touche d'un pied, elle glisse sur le flanc gauche. La mort s'est invitée à leurs joutes amoureuses.

C'est par un après-midi chaud que le père Léonard rejoignit sa dernière demeure. Jean-Christophe l'accompagna jusqu'au cimetière. À la droite de sa tombe se trouvait celle de Timothée Duraz, cette coïncidence l'interpella. Le destin fabrique parfois de curieux raccourcis et vous ramène sur des voies laissées à l'abandon.

Une centaine de personnes écoutèrent les dernières paroles de l'officiant avant de confier la dépouille du moine à l'éternité. Ce fut sobre, conformément aux souhaits du brave homme. Sa vie avait été consacrée aux parias de la terre, l'apparat ne convenait pas à sa personnalité. Le cercueil fut descendu dans la fosse creusée le matin même par les ouvriers municipaux. Josette respecta les volontés de son oncle, pas de fleurs, rien d'ostentatoire. Elle fit une seule exception, elle posa un pot contenant une plante qu'il avait rapporté dans ses bagages. Il s'agissait d'une espèce de cactus poussant sur les hauts plateaux andins. Elle accomplit un autre geste symbolique, elle jeta de la terre rouge, celle que Léonard avait ramenée dans une vieille blague à tabac. Quelque part de l'autre côté de l'océan se trouvait l'autre patrie de ce citoyen, son pays se nommait « Fraternité ».

La moyenne d'âge des participants aux obsèques était élevée, seuls les anciens connaissaient le défunt. Il ne quittait pas souvent la propriété et de ce fait beaucoup de jeunes gens ne l'avaient jamais rencontré, sa discrétion rajoutant à sa retraite avec Josette et Judas.

Avant de quitter les lieux, il détailla la demeure du voisin de droite, hormis un bouquet de fleurs posé récemment, il ne vit rien de plus que la fois précédente. Timothée reposait ici depuis mille-neuf-cent-cinquante-sept, cela faisait plus de cinquante ans.

Jean-Christophe alla jusqu'au bout de l'allée afin de sortir en passant devant le caveau de la famille Duraz. Avant de bifurquer, deux inscriptions lui firent hausser le sourcil. Sur une pierre tombale son regard percuta sur deux noms, Aurélien Pelissier & Donatella Pigiotti.

Un bouquet de fleurs identique était posé sur la dalle de marbre où reposaient Madeleine, Mélanie, Ambroise et leur mère Marie. Il haussa une seconde fois le sourcil, ce tic exprimait son étonnement, son épouse le sermonnait lorsqu'elle remarquait cet automatisme. Aujourd'hui personne ne surveillait ses petites manies, il pouvait leur laisser le champ libre.

Décidemment, il n'y avait pas que le père Lachaise pour attiser la curiosité du passant, se dit-il. En l'espace de deux minutes, il venait de s'apercevoir qu'après la mort, il restait des âmes dévouées pour rendre visite au lieu de repos éternel et le fleurir. Il vagabondait dans ses pensées tout en quittant le père Léonard, ce avait entrouvert des portes aujourd'hui à peine entrebâillées, au-delà il n'était pas certain d'y trouver la lumière.

Il rentra chez lui l'esprit toujours occupé par l'affaire Duraz, il s'interrogeait sur la suite à donner à cette missive égarée dans sa boîte à lettres. Il poussa sa réflexion jusqu'à s'interroger sur la main qui avait glissé l'enveloppe chez lui. Et si ce n'était pas une erreur, mais l'acte volontaire du véritable destinataire ou d'une autre personne. Il pensa qu'un début de paranoïa le gagnait et évacua cette hypothèse farfelue. Il rejoignit la table et

parcourut à nouveau les coupures de journaux, il essayait de déceler le plus petit indice lui permettant d'avancer dans ses recherches.

Il consulta ses notes en s'attardant longuement sur l'arbre généalogique qu'il s'employait à reconstituer. La famille Duraz l'intéressait principalement, les Pelissier ainsi que les Pigiotti se rajoutaient à sa liste. Son intime conviction lui indiquait que la tombe d'Aurélien Péliissier et de Donatella Pigiotti possédait une clé, à lui de la trouver en intégrant ces deux personnages dans l'histoire.

En attendant de rencontrer Josette, il entreprit de recenser les informations dont il disposait sur chaque membre répertorié. Mélanie, Madeleine et Ambroise Duraz furent rapidement rangés, leur décès ne souffrait pas l'ombre d'un doute, ce n'est pas vers eux qu'il devait orienter ses investigations.

L'Italie revenait souvent, était-ce dû à la proximité géographique ou à quelques éléments du puzzle égarés de l'autre côté des Alpes ? Il était persuadé qu'un infime détail caché dans chaque article lui permettrait d'avancer. Il lut et relut chaque phrase, les mots demeuraient hermétiques à ses élucubrations. Ça lui prenait la tête, il mélangea les papiers afin de les lire dans un ordre différent. Rien n'y fit, il surnageait dans ces eaux troubles sans en apercevoir la rive.

En revenant d'une longue journée de travail, son épouse le découvrit affaissé sur la table. Inquiète, elle se précipita vers lui, elle esquissa un sourire en entendant son ronflement caractéristique. Il s'était assoupi sur son cassette-tête, elle le laissa continuer à jouer sa musique habituellement nocturne. Elle fila se changer avant de songer à le réveiller.

Il roupilla quelques minutes supplémentaires avant qu'un fumet agréable chatouille ses narines, stoppant net son puissant vibrato. Il n'apprécia pas de s'être endormi, le sujet ne s'y prêtait pas. Il laissa son bureau en l'état et rejoignit sa compagne. Il déposa un tendre baiser au creux de son épaule dénudée. Elle lui rendit et lui demanda s'il s'était bien imprégné des derniers marronniers.

L'esprit embrumé, il ne saisit pas le sens de cette phrase.

- Alors mon ami, tu dors sur des coupures de presse, regarde-toi dans la glace.

- Je ne comprends rien à ton charabia.

- Passe par la salle de bains et tu saisis la véracité de mes propos.

Il s'exécuta, se contempla dans le miroir et put ainsi lire les lettres inscrites sur sa joue gauche.

- Merci pour le marronnier, ta formule s'apparente plus à un bon mot qu'à une vérité. Ces articles sont tout ce que tu veux sauf ça.

- Je te le concède, mais avoue que ta façon de lire le journal et d'intégrer l'information est assez insolite.

- ...

- J'adore ta mauvaise foi, allez, va ! Le dîner est prêt.

- Tu t'es surpassée, qu'est-ce qui sent si bon ?

- Surprise, tu n'en sauras rien avant de l'avoir dans ton assiette ! En attendant, raconte-moi tes péripéties de la journée, sauf ta petite sieste.

- Rien de bien folichon, une messe, un enterrement et un somme. Le tout dans l'ordre indiqué !

Ce soir-là, la télévision ne vint pas s'inviter dans leur soirée. Ils s'installèrent confortablement au salon et échangèrent, en buvant une tisane, leurs résultats des investigations. Elle trouvait que la brume s'épaississait de jour en jour. Lui, au contraire, pensait avancer, l'accumulation d'éléments nouveaux n'était pas pour lui déplaire. Cela mettait du sel à ses recherches.

Aurélien Pelissier et Donatella Pigiotti mobilisaient ses neurones. Ils étaient nés en dix-neuf et vingt-quatre du siècle précédent. Mil-neuf-cent-quarante-six, la même année de décès était gravée dans le marbre. Ils partirent jeunes pour le royaume des hautes terres, leur fin prématurée devait être accidentelle, la guerre était finie. Il se persuada qu'une nouvelle visite à Yvonne Pivier s'imposait.

12

Amédée PALUOZ se leva de bonne heure ce matin-là. Il aimait humer seul la campagne juste avant le lever du jour. C'était son moment d'intimité avant que la nature ne sorte de son engourdissement nocturne. Même ses chiens respectaient ce dernier silence, habitués à ce rituel immuable. En cette saison la ferme se trouvait entourée par les champs de maïs, seul le marais offrait un point de vue dégagé. En quelques minutes le soleil, encadré par deux antiques peupliers apparut au bout du marécage. Notre homme apprécia le paysage de brume titillé par les premiers rayons, ce spectacle le ravissait depuis son enfance. Il entra dans la maison, suivi par Cabosse la chatte, qui, après avoir couru le matou toute la nuit, venait chercher pitance. L'amour ouvre l'appétit se dit-il !

Il absorba de bon cœur son petit déjeuner en tête à tête avec lui même. Depuis le départ de son épouse, la solitude lui pesait parfois. Nul ne connaissait la raison de leur séparation. Il circulait bien quelques ragots colportés de-ci de-là par des mauvaises langues. Rien ne permettait de privilégier une hypothèse. L'homme ne se confiait pas sur le sujet, on décelait

cependant un brin de nostalgie dans son regard lorsqu'il évoquait Jocelyne, sa femme.

Aujourd'hui il avait prévu de rendre une petite visite à son ami Sylvain, éleveur de chèvres dans le Vercors. Chaque année Amédée lui achète une biquette qui termine son parcours en ragoût et saucisson. Rendez-vous fut pris et il se faisait un plaisir de passer quelques heures en compagnie de son vieux copain. Ils évoqueraient leurs virées glorieuses à la conquête des jeunes filles en fleurs.

L'été pointait le bout de son nez, en ce début du mois de juin, les matinées fraîches devenaient rares. La brume du marais se dissipait de plus en plus rapidement, c'était un signe annonciateur de grandes chaleurs. Il enviait son ami perché là haut sur le plateau du Vercors. L'altitude permettait de gagner quelques degrés durant les journées de fournaise. La contrepartie étant la rigueur hivernale, la température négative s'installant pour une longue période. Il savourait à l'avance les champs couverts de fleurs qu'il trouverait tout au long de son voyage, deux fois deux heures de bonheur.

Une myriade de couleurs défila devant ses yeux écarquillés devant cette beauté. Ici la nature avait encore le dernier mot, l'appât du gain et la bêtise humaine ne franchissaient pas les routes sinueuses menant à ce paradis. Sylvain vivait seul, c'est ce qu'il affirmait, car à la vérité sa couche recevait souvent des oiselles de passage. Aucune femme ne désirait s'installer dans son ermitage, mais de nombreuses venaient tester ses qualités d'amant. Jusqu'à présent sa situation de célibataire lui convenait. Il déclama à qui voulait l'entendre qu'il ne voyait pas le même film tous les jours. Lorsque l'image lui plaisait, il s'offrait quelques séances supplémentaires. Tel était le loustic.

Un panneau « Ferme du Rocher » indiquait au visiteur le chemin qui serpentait quelques centaines de mètres entre les arbres et la falaise. La ferme devait son nom à la partie faisant corps avec la roche, une partie de l'habitation avait été creusée dans la pierre. L'éleveur l'utilisait aujourd'hui pour l'affinage des fromages de tradition. Avec l'Europe notre homme se conformait aux directives, mais il gardait son petit jardin secret pour les amis, sa production vieillissant dans les anfractuosités du rocher était un régal pour les fins palais. Il fallait montrer patte blanche pour espérer accéder au saint des saints. Amédée en revenait toujours avec sa provision de fromages d'une saveur exceptionnelle.

Cinq chiens vinrent à sa rencontre, il en connaissait quatre, il y avait Bush, Chichi, Rafarien et Ségo. Il apprit plus tard le nom du cinquième : « Sarko ». Sylvain en homme facétieux et peu confiant en « l'homo politicus », avait baptisé ainsi ses gardiens de troupeau.

Sylvain proposa une chèvre blanche, comme celle de Monsieur Seguin rétorqua Amédée. Et aussi sauvage, mais pour finir en ragoût ce n'est pas un

souci. Ce brave Amédée ne se doutait pas que la biquette allait lui pourrir son existence pendant quelques jours.

Ils devisèrent un bon moment sur leurs problèmes communs. La principale difficulté résidait dans le verrouillage du secteur par des intermédiaires peu scrupuleux. Ceux-ci fixant les prix hors de toute logique de production. Heureusement, pour le secteur bovin, les ventes à destination de l'Italie se maintenaient à un niveau acceptable.

A cela se rajoutait la mauvaise qualité du fourrage cette année, la pluie au moment du séchage ayant fortement perturbé le cycle naturel de déshydratation. Les gagnants étant ceux qui optèrent pour l'ensilage. Ils parlèrent aussi des granges qui brûlaient dans la région. Ils étaient convaincus que la source de chaleur n'était pas due à la fermentation du foin. Ils évoquèrent à demi-mot les escroqueries à l'assurance et la mainmise de certains maquignons sur la production des collègues éleveurs.

Ils ne furent pas trop de deux pour charger la valeureuse chèvre dans la camionnette d'Amédée. On aurait dit qu'elle se doutait qu'elle entamait la dernière ligne droite de sa courte vie. Elle fit preuve de vigueur et d'intelligence, Amédée se retrouva à terre victime d'un coup de rein fougueux. Il la regarda fixement en lui disant qu'elle pouvait résister autant qu'elle voulait, au petit matin le loup aurait raison d'elle. En l'occurrence il prit le rôle du grand méchant loup. Mais la bougresse n'avait pas dit son dernier mot.

Il quitta le plateau entre chien et loup, la chèvre manifesta quelques velléités en début de trajet puis se calma sans doute fatiguée par ses coups de boutoir à l'arrière du véhicule. Lorsqu'il arriva dans la plaine, la lune veillait de sa blancheur sur le pays. Il ouvrit le hayon arrière, la bique semblait calme couchée sur le plancher. Elle n'opposa aucune résistance à la corde qu'il lui passa autour du cou. Elle a compris se dit-il. Elle avait surtout soif de liberté, et en l'espace d'un éclair, donna un coup de rein pour se débarrasser de sa longe et de son propriétaire. Elle partit à toute vitesse dans le champ de maïs de l'autre côté de la route.

Piqué dans son amour-propre pour la seconde fois, Amédée s'arma d'une lampe torche et s'enfonça dans les maïs déjà à hauteur d'homme. Il appela et chercha la bête pendant près d'une demi-heure sans succès, lassé il stoppa ses recherches. Elle viendra quand elle aura faim et soif pensa-t-il, la nuit porte conseil, demain nous aviserons.

La chèvre ne vint pas toquer à sa porte, elle resta éloignée de la ferme. Elle fut aperçue en divers endroits tout autour, mais elle fuyait les humains, dès qu'un quidam tentait de l'approcher elle se réfugiait dans les maïs. Amédée mobilisa des troupes, des amis furent sollicités pour effectuer une

battue afin de la capturer. Elle était maligne, toutes les tentatives échouèrent lamentablement.

Une solution aussi cocasse qu'imprévue se présenta quelques jours plus tard. Le brave Amédée se serait bien passé de cet épisode rocambolesque, Jean Portel aussi. Ce dernier maudira cette bestiole jusqu'à la fin de ses jours.

Francine et Jean Portel habitent une ferme de type dauphinois qu'ils ont rénovée. Ils jouissent d'une retraite confortable, il était cadre à la banque de France et elle était comptable dans un grand groupe pharmaceutique. Jean est un passionné d'œnologie et possède une cave à faire pâlir les meilleurs sommeliers. Le problème est que la gent caprine se moque des grands crus comme de sa première paire de cornes.

La chèvre d'Amédée se retrouva dans la propriété des Portel, recherchant l'ombre et la fraîcheur, elle descendit la rampe d'accès à la cave et d'un coup de boule poussa la porte mal crochétée. Le propriétaire taillait ses rosiers à quelques mètres de là. Entendant du bruit, il se dirigea vers son local à trésors. Il aperçut la chèvre par l'entrebâillement et eût la malencontreuse idée de fermer le battant. Agissant de la sorte, il pensait prévenir Amédée pour qu'il vienne récupérer l'animal, erreur tragique.

Se sentant prise au piège dans l'obscurité, elle se souvint de son ancêtre, la brave chèvre de Monsieur Seguin. Elle se rua sur tout ce qui était à sa portée, le bruit accentuant sa fureur. Le vacarme dura un temps interminable pour les oreilles de Jean Portel. A chaque chute de bouteille, c'était un millésime inestimable qui s'écrasait sur le sol. Le pauvre homme était désespéré, il ne voulait pas ouvrir la porte par crainte du spectacle de désolation qu'il risquait de découvrir. Il voulait aussi garder prisonnière la preuve du délit.

Amédée se présenta tout penaud, ils pénétrèrent dans le sanctuaire dévasté par l'ouragan caprin. Monsieur Portel soupira en l'aidant à coincer la chèvre, cette fois il lui passa une corde autour du cou et une autre entravant les pattes d'un côté. Ils la hissèrent dans la bétailière en l'attachant à un anneau, elle ne pourrait pas s'enfuir. Si ce n'étaient les dégâts occasionnés par cette visite imprévue, la vue de la chèvre pouvait faire sourire. Sa robe blanche virait au rouge et au violet avec des teintes lie de vin. Les meilleurs cépages s'étaient répandus sur son dos, ses flancs et ses pattes. Cette peinture surréaliste rappelait étrangement la vache de la publicité pour le chocolat Milka.

Les deux hommes retournèrent dans la cave pour cerner au plus près l'étendue du désastre. Jean Portel s'arracha ses derniers cheveux, il était désespéré. Amédée ne percevait pas l'événement sous le même angle, il proposa de remplacer les bouteilles brisées, l'autre lui rétorqua qu'elles étaient

irremplaçables. Un abîme venait de se creuser entre eux, Jean Portel ne lui adressa jamais plus la parole. Amédée ne contacta pas son assurance, il déposa un chèque dans la boîte à lettres, ce dernier n'est toujours pas encaissé à ce jour.

Quand à Blanquette, elle garda ses cordes jusqu'à son exécution deux jours plus tard. Les convives trouvèrent que leur ami Amédée ne mangeait pas le ragoût de bon appétit. Le cœur n'y était pas.

13

Yvonne Pivier s'affairait autour de ses rosiers, elle les bichonnait et il faut dire qu'elle en était récompensée. La vieille dame aurait pu participer au concours des maisons fleuries, elle refusait énergiquement cette idée de compétition depuis des années.

Les roses exhalaient un subtil parfum qui saisit Jean-Christophe. L'officiante lui tournait le dos, il s'employa à la saluer à deux reprises. Sa surdité l'empêchait d'entendre son bonjour, il haussa le ton, enfin elle consentit à interrompre son activité. Son visage ridé se fendit d'un sourire, elle semblait heureuse de sa visite. Le matou qui surveillait la scène, juché sur un banc à quelques mètres, reconnut le visiteur. Son pelage noir luit davantage que la dernière fois se dit-il. Le chat rassuré par son attitude quitta son observatoire et vint se frotter contre ses jambes en ronronnant.

- Il vous a adopté, c'est rare qu'il se comporte de la sorte, déclara-t-elle.
- Bonjour Yvonne, entre bêtes on se comprend !
- Je range mon attirail, et je suis à vous.
- Je ne veux pas vous interrompre dans votre activité préférée.
- J'ai fini, d'ailleurs le soleil arrive sur le coin, voyez-vous, ce n'est pas judicieux de pulvériser sur le feuillage, je le brûlerais.

Elle quitta ses gants et les rangea dans une caisse en bois, avec le pulvérisateur.

Il regardait les rosiers d'un air songeur, son esprit vagabondait. Il cherchait la connexion entre ce qu'il voyait et ce qu'il avait vu. Une vision le traversa en un éclair. Passé l'instant d'étonnement, il se convainquit de ne rien laisser paraître à son interlocutrice. Heureusement pour lui, elle était absorbée par le rangement de son matériel, elle ne put profiter de son froncement de sourcil caractéristique. Il choisit l'option de prudence, le terrain miné l'y incitait.

- Un petit vin de noix Jean-Christophe ?
- Est-ce bien raisonnable ?

- Il est onze heures, vous n'allez pas me refuser ce petit plaisir.
- C'est entendu, mais avec modération.
- Oui, oui. Elle avait déjà disparu à la recherche de son nectar.

Elle revint avec deux verres et une bouteille, ils s'assirent sur le banc délaissé par le greffier. Elle ne semblait pas pressée d'entrer dans le vif du sujet de la venue de son visiteur. La situation lui rappela un voyage qu'il avait effectué en Afrique quelques années auparavant. Il se souvenait parfaitement du processus, des palabres qui précédaient et entouraient l'essentiel de la conversation. Avec Yvonne Pivier la méthode africaine s'imposait.

- Savez-vous comment se nomme mon chat ?
- Comment pourrais-je le savoir ?
- C'est vrai que je ne l'appelle pas souvent par son nom.
- Alors je donne ma langue au chat !
- Platon
- Parce qu'il est un sage ?
- Non, non, parce qu'il ne peut se contenter que d'amours platoniques.
- Excellente déduction. Il caressa Platon en souriant à sa maîtresse.
- Alors quel bon vent vous pousse jusqu'à moi ce jour ?
- Toujours mon insatiable curiosité, mon ouvrage avance et j'ai besoin d'affiner certaines choses.

- Je vous ai presque tout dit.

- C'est le presque qui m'intéresse, j'aimerais que vous me parliez d'Aurélien Péliissier et de Donatella Pigliotti.

Elle fit comme si elle n'avait pas entendu la question.

- Quoi ?
- Parlez-moi d'Aurélien Pelissier et de Donatella.
- C'est tellement vieux tout ça, qui cela peut bien passionner.
- Moi et mes futurs lecteurs.
- Avons-nous intérêt à remuer la boue du passé ?
- Ce n'est pas mon but, Yvonne, mais la vérité m'aiderait à avancer.

Elle inspira profondément et commença un récit bouleversant.

- La famille Pigliotti avait fui l'Italie fasciste et s'était réfugiée chez nous, dans notre village. Nous étions un groupe dont Aurélien était l'animateur et le boute-en-train. J'étais folle amoureuse de lui avant la guerre, il avait de l'affection pour moi c'est tout. Lorsqu'il vit Donatella, nous comprîmes ce que voulait dire l'expression « coup de foudre » elle aussi n'avait d'yeux que pour lui. Il fallait voir ces deux-là, c'était au-delà de l'amour. Sa sœur jumelle

Catarina se joignait rarement à nous, elle préférait la compagnie d'Auguste Duraz, d'ailleurs elle l'épousa. Ça me donne soif, trinquons !

- Tchîn, vous me parlez d'une époque difficile.

- Oui mais c'étaient mes vertes années. Le conflit a tout gâché, et j'ai perdu mon mari dans la débâcle de l'armée allemande. Il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. J'ai élevé seule mon fils. Le pays ou le destin ont décidé qu'il me fallait payer encore, et l'Algérie m'a pris ce qu'il restait de mon cœur, depuis ce temps seule la machine fonctionne.

- Le sort de certaines destinées est parfois injuste.

- Bien sûr, mais j'ai essayé d'instruire plus d'un millier d'enfants. Certains ont bien réussi dans la vie, c'est une grande satisfaction de constater cela.

- C'était un peu les vôtres, tous ces jeunes gens !

- Oui, on peut le dire. Un autre verre Jean-Christophe ?

- Non merci, il ne faut pas abuser des bonnes choses.

- Vous avez raison revenons à ce qui vous amène. Que voulez-vous savoir que je ne vous ai point dit ?

- Parlez-moi encore de cette époque, de la disparition d'Aurélien et Donatella.

- Ils s'aimaient, ils s'adoraient et le montraient à la terre entière. Comme un grand nombre de villageois, ils avaient choisi leur camp et ne collaborèrent jamais avec l'ennemi. Personne n'a connu la raison exacte de leur exécution et l'identité des assassins. Je pense qu'ils avaient découvert ou vu quelque chose qu'il ne fallait pas. Les responsables ont probablement eu peur, ils ont supprimé des témoins gênants, c'est l'hypothèse retenue par tous.

- Par vous aussi ?

- Oui.

- Pourquoi sont-ils enterrés dans la même tombe, cela ne se faisait guère en ce temps-là pour des défunts non liés par le sang ou le mariage ?

- L'exécution s'est produite la veille de leurs noces. De plus Aurélien avait reconnu leur petite fille née quelques semaines plus tôt.

- Comment se prénommaient ce bébé, et qui l'a élevé ?

- Francine je crois, elle a été confiée à l'Assistance Publique.

- Elevée dans un orphelinat ou adoptée ?

- Probablement adoptée, mais je n'en sais pas davantage.

- Vos roses sont magnifiques, c'est beaucoup d'entretien.

- Non je m'efforce de prévenir les maladies, je n'ai pas beaucoup de mérite car il s'agit d'une espèce rustique très résistante. De plus je fais de fréquents bouquets, ce qui permet à la plante de répartir sa vigueur sur les autres boutons.

- Votre technique est parfaite, merci pour ces couleurs et ce parfum. Je vais vous laisser car nous avons beaucoup bavardé et le temps s'égrène à toute vitesse.

- A qui le dites-vous !

- Merci madame Pivier, votre vin de noix était exquis, à bientôt.

- Si le grand ordonnateur ne me rappelle pas d'ici là !

- Pensez voir, vous allez tous nous enterrer !

Il quitta la vieille dame en fronçant le sourcil, elle lui avait dit pas mal de choses, mais elle en savait bien plus qu'elle n'en racontait. Il espérait reconstituer une autre partie du puzzle en rencontrant Josette la nièce du défunt père Léonard.

14

Ahmed déambulait quotidiennement dans les rues de la ville. Depuis son opération de la hanche, il avait abandonné le jardin et la pêche. Le premier nécessitait des mouvements déconseillés par son médecin. Taquiner la truite revêtait trop de danger, il n'avait plus la souplesse des années antérieures.

Cette force de la nature s'était usée sur les chantiers à transporter les moellons et à remplir les bétonnières. De nature enjouée, il ne se plaignait jamais de son sort. Malgré quelques relents de racisme véhiculés par des individus aigris, malgré sa couleur de peau, il s'était parfaitement intégré dans la vie de la cité. Il discutait avec les anciens et houspillait parfois les jeunes un peu trop bruyants sur leurs engins motorisés.

Il avait apporté de sa Kabylie natale un accent et un tutoiement acceptés par tous. Ahmed faisait partie des personnages ayant la terre pour patrie. Il se sentait bien de chaque côté de la rivière, il aimait s'arrêter au milieu du pont, là où la borne a été posée à nouveau après la reconstruction de l'ouvrage. Il faut dire qu'un nouveau tablier remplaça l'ancien détruit par les Français en mil-neuf-cent-quarante.

La croix de Savoie et la fleur de lys lui servaient d'appui. Il scrutait souvent les eaux transparentes, ses yeux connaisseurs identifiaient aisément les poissons évoluant quelques mètres en contrebas. Si vous aviez quelques moments à lui consacrer, il vous détaillait chaque espèce avec la même passion qu'un chef cuisinier, son œil pétillait à vous raconter ses exploits lorsqu'il taquinait la truite au milieu du courant.

Ahmed était intarissable sur les différentes techniques de pêche. Il confectionnait lui-même ses mouches artificielles. Un grand nombre de passionnés profitaient de son savoir-faire avant de se lancer dans le grand bain. Il fallait l'avoir vu au moins une fois manier les plumes et le fil autour

de l'hameçon. Aucune truite ne résistait à ses leurres, un coup de baguette magique, et ses gros doigts devenaient des doigts de fées.

Un tel homme ne pouvait inspirer que de la sympathie. Or ce matin-là, il s'en souviendrait jusqu'à la fin de ses jours, l'horreur lui donna rendez-vous. Les cloches venaient de sonner, il n'y prêta pas plus d'attention que d'habitude. D'un côté ou de l'autre du pont, c'était des cloches. Lui, né musulman, ne pratiquait pas, il croyait en Dieu et s'exprimait peu sur le sujet. Il disait à celui qui l'interrogeait :

- Dieu n'appartient à personne, nous lui appartenons ! Il ne nous attend pas dans une église, une mosquée ou une synagogue, il guide nos pas dans la nuit terrestre.

Un peu philosophe à ses heures l'Ahmed. Il regardait s'écouler la vie au rythme de l'eau de sa rivière. Aujourd'hui elle refusait de lui offrir le miroir des berges, il ne verrait pas les arbres se refléter dans l'onde fraîche, les truites ses compagnes guerrières ne viendraient pas le narguer sous les arches du pont.

L'orage gronda les deux jours précédents, la radio et la télévision récitaient la longue litanie des éboulements de terrain, des routes coupées et des inondations, partout sur le territoire national. La région n'était pas épargnée, les pompiers se relayèrent pour vider les caves inondées et évacuer les personnes en danger. Le brave Ahmed regardait le torrent tumultueux et boueux déverser ses mètres cubes dans un lit trop étroit. Les deux cités n'étaient pas habituées à un tel déferlement de liquide marron. Ce phénomène se produisait une fois par siècle, Ahmed était de ceux qui pensaient à un dérèglement du climat dû à la bêtise humaine.

La plupart des piétons, passant d'une rive à l'autre, s'empressaient de franchir le pont, certains craignant qu'il ne cède sous les coups de boutoir de dame nature. Lui restait impassible face aux éléments déchainés. Il savait qu'il ne pourrait lutter contre son destin si celui-ci choisissait d'envoyer sa messagère ici et maintenant. Il regardait fixement les sacs en plastique accrochés aux branchages. Les bords de la rivière étaient devenus une grande poubelle où les incivilités se multipliaient. Cette vision apocalyptique le chagrina beaucoup, il constatait les dégâts occasionnés par notre société de progrès. Il n'osait insister, mais il était écœuré.

Perdu dans ses songes, Ahmed ne vit pas immédiatement les deux ouvriers, équipés de harnais de sécurité et de cordes, enjamber le parapet opposé. Lorsqu'il se retourna, il aperçut les cordages, sa curiosité prenant le pas sur toute autre considération, il traversa la chaussée. Les hommes appartenaient à une société sous-traitante dans le domaine des

télécommunications. Ils intervenaient pour le compte de l'opérateur historique. Les aléas de la météo les amenaient à intervenir sur un coffret situé sous le tablier du pont à proximité du garde-fou.

Suspendus dans le vide au-dessus des flots déchaînés, ils ne manquaient pas de courage pour effectuer leur besogne. Ahmed se décala de quelques mètres pour mieux les voir opérer. Il regrettera toute sa vie d'avoir accompli ces quelques pas. Un cauchemar éveillé l'attendait. L'un des intervenants s'empara d'un sac accroché au coffret, il le passa à son collègue qui poussa un cri d'effroi. L'autre aperçut le badaud et le héla.

- Pourriez-vous m'aider en me débarrassant de ce colis encombrant ?

- J'arrive rétorqua Ahmed.

La suite se déroula comme dans un film d'horreur, il faillit lâcher les poignées lorsqu'il réalisa le contenu. Le cadavre dénudé d'un enfant, baignant dans un liquide sombre, hanterait désormais son esprit. Deux minutes plus tard les ouvriers quittaient leur harnachement en rejoignant le pauvre Ahmed qui tremblait de tous ses membres. Un attroupement se forma rapidement, les trois infortunés comparses protégèrent comme un trophée le macabre paquet.

En attendant l'arrivée des gendarmes, chacun supputait sur la présence du sac à l'endroit de sa découverte, certains prétendaient que la rivière en crue l'avait déposé là. D'autres affirmaient que c'était impossible, il s'agissait plus probablement d'un acte délibéré. Ahmed ne disait rien, il voyait le pauvre garçonnet au fond d'un cabas de supermarché, triste destinée grommelait-il entre ses dents. D'un seul coup sa hanche le fit souffrir, sa vieille carcasse céda du terrain sous le poids de l'ignominie. Il subissait le contrecoup des minutes écoulées.

Plus rien dans la vie d'Ahmed ne l'intéressa, il continua de dériver pendant quelques semaines d'un côté du pont à l'autre. Mais jamais, au grand jamais, il ne passa près du parapet funeste, il préférait le trottoir opposé. Il ne regarda plus la borne qu'il avait tant aimée. Il erra comme une âme en peine, son monde venait de sombrer avec ce gosse. Il parlait tout seul et lui d'ordinaire si poli, ne salua plus personne. Son état empira de jour en jour, son hébétude inquiéta quelques paroissiennes qui souhaitaient son internement. Les édiles locaux de chaque rive résistèrent, Ahmed faisait partie du paysage depuis plus de quarante ans, il n'était pas question d'un établissement psychiatrique, il n'avait rien fait pour mériter un tel sort.

Justement, le sort, le hasard ou le destin, c'est selon, donc la mauvaise fortune s'allia avec la faucheuse et Ahmed tomba un jour foudroyé par ce cœur qui avait tant donné aux autres qu'il ne resta plus rien pour lui.

Jean-Christophe se leva de fort bonne humeur ce matin-là. Les fantômes qui le hantaient les nuits précédentes s'étaient accordés un peu de repos, il avait dormi d'un sommeil réparateur. Cet entracte dans le film qui l'obsédait le surprit, comment était-ce possible ? Tous ces personnages s'en étaient retournés dans leur boîte de Pandore. Il sourit à cette idée, et son sourcil se fronça, la preuve qu'il y pensait maintenant.

Il essaya de mettre ses esprits en ordre d'attaque pour la journée qui s'annonçait. Rien de ce qui l'attendait ne trouva grâce à ses yeux. L'affaire reprenait le dessus, il trancha rapidement en éliminant les tâches fastidieuses. La pelouse patienterait et la tondeuse resterait bien rangée. La taille des rosiers ne l'inspira pas davantage. Il opta pour une visite à Josette la nièce du défunt père Léonard. Là il se sentit motivé pour retrouver Judas, bien seul depuis le départ de l'ecclésiastique. Il irait en début d'après-midi boire un thé et prendre connaissance de ce qu'elle souhaitait lui dire.

Chemin faisant, il se remémora ses rencontres avec le vieux soldat de Dieu. Ce qui l'interpellait c'était sa fascination pour Saint-Augustin. Le mécréant qu'il était cherchait à comprendre la pensée de ce père de l'Eglise. Il se dit qu'il consacrerait quelques moments à lire ses écrits et notamment son positionnement par rapport à Platon.

Judas vint à sa rencontre, curieusement mais sans entrain, un ressort semblait s'être brisé. La disparition de son maître devait affecter le chien. Josette apparut dans l'encoignure de la porte, elle l'appela, il rejoignit nonchalamment sa niche en grognant. Elle confirma que Léonard manquait à tous dans la maisonnée, Judas étant le plus perturbé par cette absence.

Ils pénétrèrent dans la grande maison, elle préférait boire le thé et discuter à l'intérieur dans le salon. La pièce, sombre, respirait l'encaustique et les napperons en dentelle posés délicatement sur les guéridons lui donnaient un genre d'un autre siècle. Le temps semblait s'être arrêté depuis longtemps, seule la poussière n'était pas d'époque, pourchassée par le plumeau inquisiteur de Josette.

Il regarda les livres à reliure de cuir, alignés sur les rayonnages de la bibliothèque, Platon et Saint-Augustin trônaient sur la même étagère. Un espace vide laissait supposer qu'il manquait un ouvrage. Josette prit la parole :

- Vous regardez les lectures favorites de Léonard ?
- Oui, nous avons abordé succinctement les écrits de Saint-Augustin.
- C'était en quelque sorte son maître à penser.
- ... On peut trouver pire, il manque un volume.
- C'est exact, je n'ai pas eu le courage de le réintégrer ici, il est toujours sur sa table de nuit.

- Je vous comprends.
- Je vous abandonne quelques secondes, je vais chercher le thé. Profitez-en pour consulter ce que vous souhaitez.
- Merci Josette.

Elle quitta la pièce pendant qu'il examinait avec attention les titres. Mais son esprit était ailleurs, il venait d'entrer à nouveau dans l'histoire qui l'amena ici les jours précédents. Il languissait de connaître l'objet de la demande de son hôtesse. Pour quelle raison souhaitait-elle s'entretenir avec lui sans témoin. Il lui tardait d'entrer dans le vif du sujet.

Elle revint, un fumet agréable lui chatouilla les narines, il reconnut celui du thé à la bergamote. Josette fit le service, elle absorba quelques gorgées du précieux liquide puis se lança.

- Léonard m'avait parlé de votre travail sur les vieilles familles du village. C'est pour cela que je souhaitais vous voir en toute tranquillité.
- Eh bien me voilà !
- Merci d'être là, je pense que ce que je vais vous communiquer vous sera utile.
- Toute information est la bienvenue.

Elle se dirigea vers un angle de la bibliothèque. Quelques ouvrages anciens étaient alignés derrière une vitrine. Elle ouvrit un tiroir, s'empara d'une clé et actionna la serrure. Elle se saisit d'un ouvrage, l'effeuilla et en extirpa un feuillet plié en quatre.

- Voici ce que j'ai trouvé sur la table de chevet de mon oncle. Je vous remets ces quelques lignes.
- Merci.

Il prit la feuille, l'examina. Son prénom était rédigé d'une écriture penchée et tremblotante. Il absorba quelques gorgées avant de déplier le billet. Il parcourut la dizaine de lignes, puis fronça le sourcil. Décidément, se dit-il, je ne suis pas encore au bout de mes surprises.

Josette déclara que Léonard avait fait un gros effort pour rédiger ce court texte, car avec ses rhumatismes déformants, il n'écrivait plus dans ces derniers mois d'existence. Jean-Christophe en avait conscience. Il relut le feuillet avant de le mettre dans sa poche. Il fut interpellé par un mot griffonné, barré puis remplacé par un autre. C'est cela qui attira son attention. Il se demanda si tout ça n'était pas qu'un immense jeu de dupes.

Connaissant un peu le père Léonard, il ne pouvait en être autrement, il ne s'agissait pas d'un lapsus. En finissant son thé, il se répétait mentalement ce qu'il avait lu. Il ne voulait pas faire une mauvaise interprétation des propos du vieux moine. Aussi décida-t-il de s'en ouvrir davantage à Josette. Elle en connaissait la teneur, cela ne semblait pas la gêner le moins du monde. Il voulait en avoir le cœur net, il réfléchit à la meilleure façon d'en discuter avec son hôtesse.

Judas vint perturber la discussion qui allait s'amorcer. Il aboya avec force et insistance. Josette sortit afin de constater ce qui lui provoquait autant de virulence. Un homme au teint hâlé descendit d'une fourgonnette, il proposa des matelas à un prix défiant toute concurrence. Face au refus de son interlocutrice, il lui demanda si elle n'avait pas des chaises à rempailler. Le chien grognait aux côtés de Josette. Selon toute vraisemblance, le commerçant appartenait à la communauté des gens du voyage. Judas haussa le ton, il sentait aux intonations de sa maîtresse qu'il se devait de faire comprendre à l'intrus qu'il ne vendrait rien ici.

Lorsqu'enfin l'importun tourna les talons, elle rejoignit Jean-Christophe en s'excusant de cet intermède imprévu. Il constata sa contrariété et pensa qu'il était judicieux de remettre à plus tard l'éclaircissement sur le mot barré. Perturbée par le passage de cet individu, son esprit ne serait pas réceptif face aux interrogations de son interlocuteur. Il était plus sage d'envisager une prochaine visite.

Sur le chemin du retour il croisa le marchand ambulant rempailleur de chaises. Ce dernier ratissait toutes les maisons du quartier pour placer sa camelote. Ici les autochtones sont méfiants, un véhicule immatriculé dans un département éloigné suscite méfiance et repli sur soi. Il est très difficile aux gitans ainsi qu'à tous les gens du voyage d'inspirer confiance. Jusqu'à Judas qui se comportait avec plus de hargne, ce n'était pas facile d'avoir le teint mat en ce nouveau siècle. Le racisme et la xénophobie ralliaient chaque jour de nouveaux adeptes, au grand dam de Jean-Christophe. L'être humain ne supportait pas la différence, sans parler des trublions politiques s'appuyant sur cette peur pour en faire leur fond de commerce.

En mettant la main dans sa poche il effleura le papier plié en quatre du père Léonard. Tout lui revint en mémoire, le bref intermède du camelot s'acheva. Il se replongea dans son affaire, il prit le billet afin de s'en imprégner un peu plus. Intrigué par un trait posé en travers de cinq lettres. Était-ce possible ?

« Mon cher ami Jean-Christophe,

Si ces quelques lignes arrivent entre tes mains, c'est que le Seigneur m'aura appelé à le rejoindre là-haut dans Ses hautes plaines. J'en serais désolé, mais c'est que mon existence terrestre était terminée. Je vous épargnerai les

sempiternels regrets, me bornant à vous conseiller de continuer vos investigations auprès de ma fille nièce Josette, elle sait autant de choses que moi. Vous pouvez compter sur son dévouement et sa discrétion. Au revoir mon ami, à bientôt dans d'autres circonstances ».

Serait-elle sa fille plutôt que sa nièce, ou bien utilisa-t-il cette formule en référence à ses attributs ecclésiastiques ? Il faudra tirer ça au clair, il en était là lorsqu'il tourna la clé dans la serrure et rentra chez lui.

16

Ancien pompier, Amédée gardait le contact avec ses anciens collègues. Il participait aux sorties et banquets organisés par l'Amicale. Cette année un voyage en Corse réunissait l'ensemble des joyeux fêtards pour un week-end mémorable. La compagnie des soldats du feu n'engendrait pas la mélancolie, pour la plupart c'étaient de gais lurons.

Cela le peinait de laisser sa ferme durant quatre jours aux bons soins d'Arsène son voisin et de Tonin l'ouvrier agricole maintenant à la retraite. C'était la première fois qu'il partait aussi loin, aussi longtemps. Depuis le départ de son épouse, il avait beaucoup changé, ses priorités n'étaient plus les mêmes. Il n'avait pas fallu longtemps à ses anciens collègues pour le convaincre de se joindre à eux.

L'été s'était invité, un soleil radieux donnait aux blés une blondeur exceptionnelle. A son retour commencerait la période des moissons. Il pouvait bénéficier d'un peu de calme avant les gros chantiers de juillet et d'août. Il passa ses consignes concernant le bétail et s'en alla le cœur joyeux rejoindre ses copains. Un petit brin d'appréhension le traversa lorsqu'il vit son troupeau au bord de la route. De chaque côté les vaches s'étaient agglutinées contre les clôtures en fil de fer barbelé. Les bêtes semblaient s'être alignées pour lui faire une haie d'honneur.

A la ferme rien ne se déroula comme d'habitude, Tonin fit le tour des bâtiments avant de se retirer chez lui. A près de soixante-dix ans, il avait gardé ses horaires d'avant, du temps où il se dépensait sans compter au labeur. Sa vie était calquée sur le cycle du soleil. En cette saison il se levait à cinq heures du matin et se couchait après vingt et une heures. Il jeta un dernier coup d'œil à la grange qui abritait des veaux élevés en batterie. Ceux-là ne voyaient jamais la lumière du jour, car même pour partir vers leur triste destin les camions chargeaient les bêtes de nuit.

Afin d'améliorer son ordinaire, Amédée avait choisi de prendre en pension ces animaux. Ils arrivaient chez lui âgés d'une semaine et repartaient deux mois plus tard vers l'Italie. Cette activité ne le passionnait guère, mais elle nécessitait peu d'investissement, la nourriture étant fournie par le propriétaire du cheptel.

Entre chien et loup Tonin se retira, il s'endormit devant le poste de télévision avec son chat sur les genoux. Une légère brise soufflait en direction du marais. Arsène se dit que la canicule commençait, il savait interpréter toutes les subtilités de la météo, la moiteur et ce léger souffle dans cette direction ne le rassuraient guère pour les jours à venir.

Dans le véhicule qui l'emportait vers la grande bleue, Amédée était inquiet, c'était la première fois qu'il quittait son domaine pour une période aussi longue. Ce n'était pas une question de confiance, loin de ses vaches limousines ce n'était plus le même homme. Il avait promis de téléphoner tous les jours, cela ne suffisait pas à apaiser son angoisse. L'été il convenait de redoubler de prudence, avec les vacances les enfants s'amusaient parfois dans les parcs en oubliant de refermer soigneusement les clôtures. Il ne faudrait pas qu'un tel incident se produise, Arsène et Tonin éprouveraient les pires difficultés à ramener les bêtes dans les pâturages, surtout si le taureau était aussi de la partie.

Jean-Christophe et son épouse n'arrivaient pas à dormir, leur chambre située sous les toits ressemblait à une étuve. Son épouse se leva et sortit fumer une cigarette, un ballet incessant de voitures l'intrigua. Une odeur de grillé lui chatouilla les narines, elle essaya de localiser l'origine des effluves, elle opta pour la ferme d'Amédée. Elle monta à l'étage, alerta son mari puis ils passèrent dans une pièce donnant sur le champ de blé avec au fond la vue sur la ferme.

Le spectacle fut édifiant, le feu ravageait les bâtiments, des flammes s'élevaient au-dessus de la grange. Les meuglements se mêlaient au crépitement du foin se consumant. Ils s'habillèrent rapidement et se dirigèrent vers le lieu de l'incendie. Ce n'était pas prudent car les blés mûrs risquaient eux aussi de s'embraser mettant en péril plusieurs habitations dont la leur.

Malgré le voyage en Corse, de nombreux pompiers s'affairaient pour dérouler des tuyaux depuis la borne d'incendie jusqu'à la ferme. Ils se plaignaient du manque de pression, les flammes redoublaient d'ardeur. Des meuglements déchirants provenaient du bâtiment en feu. Les veaux pris au piège hurlaient leur détresse. La brise avait pris de la vigueur, heureusement le vent descendait vers le marais.

Les gendarmes rapidement sur les lieux délimitèrent un périmètre de sécurité. Par cette nuit d'été les badauds affluaient en masse, il fallait les éloigner afin de ne pas compliquer la tâche des soldats du feu. Des groupes s'étaient formés, chacun y allant de son hypothèse, les commérages allaient bon train, certains accusant Amédée d'être l'instigateur de ce drame. D'autres prétendaient qu'il était parti en goguette avec une jeunesse. Toutes les

bassesses se donnaient rendez-vous pour dénigrer et dénoncer par le mensonge.

Tonin s'agitait en proie à une crise de nerfs, sa vie partait en fumée. Les meuglements provenant du marais prirent le relais de ceux de la grange, le bétail remontait du marais et se dirigeait vers les bâtiments sinistrés, les animaux étaient attirés par les cris de leurs congénères. Il fallut s'employer pour les empêcher de rejoindre le brasier. Grâce à la présence d'esprit d'un voisin, le pire fut évité, trois hommes avec des lampes et des bâtons réussirent à les repousser dans un endroit plus sûr.

Les pompiers avaient renoncé à sauver la grange, ils concentraient leurs efforts sur deux priorités : l'habitation et la cuve de mazout. Les retours de flammes s'approchaient dangereusement de la partie habitable. Ils prirent la décision d'arroser la toiture. D'autres s'activaient à proximité de la citerne à fuel, ils s'employaient à refroidir le produit soumis à une hausse considérable de température. Le toit et le plancher s'effondrèrent sur les veaux déjà morts. Des flammèches embrasèrent le ciel, un âcre fumet se dégaugea. L'incendie était maîtrisé, au prix de prouesses de la part des sauveteurs. Il s'agissait maintenant d'éteindre les braises. Une équipe resterait en place toute la nuit, une mauvaise surprise pouvant aggraver les dégâts.

Amédée s'appretait à embarquer lorsqu'il reçut le pire coup de fil de sa vie. Arsène déconfit lui annonça l'incendie de la grange avec l'écroulement qui s'ensuivit. Son sang ne fit qu'un tour, il s'arrangea pour caser ses collègues dans d'autres véhicules. Il réussit à convaincre le préposé chargé de la prise en charge des voitures sur le ferry, ce dernier accepta d'ouvrir une barrière afin qu'il fasse demi-tour. Il voyagea toute la nuit, au petit matin épuisé il se gara dans la cour de la ferme. Un spectacle d'apocalypse l'attendait.

Il fut frappé par les odeurs, les quatre-vingt veaux prisonniers des décombres dégaugeaient des émanations nauséabondes. La perte du bétail allié à l'effondrement de la grange lui sapa le moral. Il évoluait sans but précis au milieu de la cour. Des fumerolles s'échappaient des poutres calcinées. Il discuta avec les pompiers volontaires qui surveillaient le sinistre. Chacun lui relata le film des événements.

Un soleil triste se leva au dessus du marais, la brise avait cessé. Amédée absorba un café rapidement, la journée serait bien occupée. Tonin très perturbé l'informa que les gendarmes, le maire et les services vétérinaires viendraient dans la matinée. Il se posait toujours l'unique et seule question qui le tarabustait depuis l'horrible coup de fil : quel était le déclencheur de l'incendie ?

Il ne se doutait pas des méfaits de la rumeur. Elle irait enflant au fil des jours colportant les ragots les plus abjects. Dans sa tête, trois hypothèses se disputaient la préférence, mais aucune ne prenait l'avantage sur les deux

autres. Ce pouvait être un court-circuit sur une machine alimentant les veaux, ou bien un problème de fermentation du fourrage provoquant sournoisement une montée en température jusqu'à l'embrassement. La dernière supposition le chagrinait plus que les précédentes, il ne pouvait envisager l'intervention d'une main humaine, personne à sa connaissance ne lui vouait assez de haine pour provoquer un tel désastre.

A huit heures le maire se présenta à la ferme. Ils cultivaient leur amitié depuis l'école communale où ils avaient fait les quatre-cents coups. Ensuite leurs chemins avaient divergé, l'un avait repris l'exploitation familiale tandis que l'autre se lançait dans des études universitaires. Le maire s'était spécialisé dans la recherche, il travaillait dans un laboratoire à Grenoble. Il avait essayé de convaincre Amédée de le rejoindre dans l'équipe municipale, ce dernier avait toujours décliné cet appel du pied. Il disait qu'il n'avait pas les qualités requises, son ami lui répondait par un sourire, aucun n'était dupe.

Les gendarmes et le responsable des services vétérinaires se présentèrent au même moment. Ils firent le tour du bâtiment écroulé. Dix minutes plus tard, sur l'insistance du maire, la décision d'évacuer le bétail mort fut prise. Afin d'éliminer tout risque épidémiologique, une excavation serait creusée sur place afin d'y accueillir les cadavres. La météo annonçait des températures caniculaires, il fallait éviter toute contagion. Chacun opta pour un court-circuit ayant déclenché l'embrassement du fourrage situé au-dessus des animaux. Amédée ne discuta pas, autant valider cette hypothèse et ne pas trop gratter dans cette affaire.

L'assureur se présenta peu avant midi, il ne put que prendre acte des décisions des autorités, l'expert ne pourrait rien expertiser, il devrait valider la version dictée par le bon sens. C'était bien la première fois qu'il voyait ça dans sa longue carrière. Amédée pouvait remercier le maire et le ciel. Il venait d'échapper à une enquête méticuleuse.

Un engin vint creuser la fosse en direction du marais pour enterrer les carcasses calcinées. Un camion affrété par les services vétérinaires livra les sacs de chaux vive. Le fermier ne put qu'assister impuissant au déblaiement du charnier et au transport des bêtes vers leur ultime demeure. Voir ces veaux parfois rôtis, parfois intacts, les yeux révoltés, la langue pendante, tout cela le tourneboulait. Son moral était dans les chaussettes, il pleurait intérieurement

Sur l'insistance d'Hélène son épouse, Jean-Christophe oublia ses petits papiers, le temps d'une matinée. Le mildiou commençait à recroqueviller les feuilles des rosiers, il fallait traiter au plus vite. Il savait qu'il s'agirait d'un emplâtre sur une jambe de bois. S'il était intervenu plus tôt le parasite n'aurait pas eu le loisir de s'installer confortablement. Il s'équipa de gants, posa son

vieux galure sur son crâne, puis procéda au dosage de bouillie bordelaise. Il fit tomber de la poudre sur les dalles en pierre de la terrasse, il rouspéta de sa maladresse. Il lui faudrait nettoyer tout ça à grande eau sous peine de se faire houspiller au retour de sa tendre moitié.

Les roses exhalaient de subtils arômes, commencer la journée de cette manière lui donnait du cœur à l'ouvrage. Il se vidait l'esprit en ne pensant qu'à ses fleurs. Le chèvrefeuille n'était pas en reste, lui aussi proposait ses fragrances aux narines du jardinier. Les abeilles ne s'y trompaient pas, elles butinaient sans se soucier de sa présence à proximité.

Il réussit à oublier ses préoccupations principales pendant deux heures. Deux heures à savourer le spectacle de la nature, à apprécier le vol d'un papillon, à écouter roucouler les tourterelles, il jouissait d'une parenthèse de bonheur. La chaleur pointait le bout de son nez, heureusement la pulvérisation se terminait, plus tard les rayons du soleil risquaient de brûler, le remède serait plus dangereux que le mal.

Lorsqu'il se débarrassa de ses attributs, le clocher sonnait onze heures. Il se servit un grand verre d'eau fraîche. Une lampe rouge clignotait sur le répondeur, il pensa à son épouse, elle l'appelait quelquefois pour rajouter une ligne à la liste de courses ou tout simplement pour papoter, ça leur remontait le moral. Il appuya sur une touche pour écouter le message. C'était une voix féminine, une voix chevrotante qui parlait tout bas. Il s'y reprit à deux reprises avant de comprendre la teneur de l'appel et l'identité de la messagère.

Yvonne Pivier semblait contrariée, elle lui demandait de passer chez elle au plus tôt. La vieille dame ne disait rien de plus, tout cela lui sembla bizarre. Ils n'étaient pas intimes, c'était la première fois qu'elle l'appelait, quelle mouche l'avait donc piquée ? Que cachaient ces brèves paroles ? Sans le vouloir il replongeait dans l'énigme Duraz.

Il n'eut pas envie de se rendre là bas tout de suite, il préféra préparer son repas. Il ferait une petite sieste avant d'aller voir de quoi il en retournait. Il réfléchissait au dernier entretien qu'il avait eu avec elle, ils échangèrent sur Aurélien et Donatella. Une histoire aussi ancienne ne pouvait être à l'origine du coup de fil, Yvonne avait quatre-vingt-douze ans, à cet âge-là on oublie facilement. Le sujet devait la préoccuper, c'était probablement de peu d'importance.

Platon somnolait sur un fauteuil de jardin, il ne bougea pas à l'arrivée de Jean-Christophe, seule une paupière s'entrouvrit. Le greffier rassuré ronronna sous les caresses du visiteur. Yvonne apparut, elle souleva le rideau anti-mouches, elle paraissait abattue, la mine renfrognée. Quelque chose n'allait pas, elle n'avait pas son entrain habituel. Elle proposa de boire un thé à l'intérieur, comme si elle ne voulait pas qu'on puisse les voir ensemble. Elle

entra la première, le chat quitta précipitamment son fauteuil pour la suivre, le visiteur s'engouffra le dernier faisant tinter les billes de bois du rideau.

Un silence inhabituel s'instaura, Yvonne Pivier s'affairait à préparer le thé, curieusement elle se taisait. Ce n'est qu'après avoir fait chauffer l'eau qu'elle s'adressa tout d'abord à Platon. Le matou se frottait à ses jambes, il avait faim, elle lui donna des croquettes en lui disant qu'il exagérait. Il se rendait bien compte qu'il s'agissait d'une diversion, il préféra attendre qu'elle daigne se confier à lui.

Après quelques échanges de banalités, elle lui demanda si son ouvrage avançait. Il lui répondit que pour l'instant il essayait de mettre de l'ordre dans ses idées. La documentation lui prenant beaucoup de temps, l'écriture n'allait pas aussi rapidement qu'il aurait souhaité. Elle acquiesça mais son esprit semblait ailleurs.

Il se demanda si la vieillese n'était pas en train de s'attaquer aux neurones de l'ancienne directrice d'école. Elle réagissait par automatisme, pas par curiosité intellectuelle. Il en était triste car Yvonne recelait des trésors d'intelligence. C'est vrai que son grand âge l'amenait à cette conclusion. Il ne s'en contenta pas, il lui posa trois questions concernant les articles de journaux qu'il avait reçus. La réponse leva toute équivoque, le cerveau d'Yvonne fonctionnait parfaitement. Son comportement relevait plus de la crainte ou de la peur, elle était perturbée, oui mais par quoi ?

Ils papotèrent encore un long moment, Platon s'était installé sur un fauteuil à proximité. Jean-Christophe se hasarda à évoquer son activité du matin, il espérait qu'elle lui expliquerait le but de son appel téléphonique. Que nenni, il dut lui demander ce qui n'allait pas. Elle lui confia qu'elle était sans doute victime d'un coup de fatigue lié à la chaleur. Elle se leva, se dirigea vers le rideau anti-mouche, elle scruta à droite et à gauche puis se dirigea vers un secrétaire.

Elle ouvrit un tiroir et en extirpa une enveloppe blanche. S'adressant à Jean-Christophe à voix basse, elle la lui remit.

- Cela a un rapport avec votre ouvrage, j'ai une faveur à solliciter.
- Merci, de quoi s'agit-il ?
- Je vous demande de n'ouvrir ce pli qu'après mon décès.
- Je ne comprends pas Yvonne, vous êtes en bonne santé, qu'est-ce que ça veut dire ?
- Vous m'avez bien comprise, prenez connaissance de ça après mon départ.
- Vous êtes bizarre, vous me déclarez qu'il y a un lien entre cette enveloppe et le livre que j'écris. Pourquoi dois-je l'ouvrir après vous, ce sera peut-être trop tard, l'ouvrage sera terminé.

- Je ne peux vous en dire plus aujourd'hui.
- Vous semblez craindre quelque chose, qu'y-a-t-il à l'intérieur ?
- Ne m'en demandez pas plus, respectons le silence des petits papiers.
- C'est entendu, je vais mettre ça en lieu sûr, vous pouvez compter sur moi.
- Je le sais, merci mon cher ami.

Il quitta son hôtesse fort perplexe, le mystère s'épaississait autour de tous les personnages et protagonistes de l'affaire. Il se surprit à froncer plusieurs fois le sourcil, son tic était révélateur. Après le billet du père Léonard et son mot barré, Yvonne Pivier entraînait à son tour dans le jeu. Il évoluait au milieu d'un incroyable embrouillamini, arriverait-il à démêler l'écheveau de la vérité.

Pendant quarante-huit heures il s'employa à triturer ses méninges, il échafaudait des constructions intellectuelles qui s'écroulaient comme châteaux de cartes. Il pataugeait dans une fange nauséabonde au fond de laquelle se cachaient de minuscules indices. Le sommeil vint à lui manquer, l'obsession prit le relais.

Le troisième jour apporta un élément nouveau. Il sut par un ami que la vieille directrice d'école avait été hospitalisée au petit matin. C'est un voisin alerté par les miaulements inhabituels et ininterrompus de Platon qui la découvrit sans connaissance affalée dans un fauteuil. Jean-Christophe se partageait entre deux sentiments contradictoires. Il souhaitait de tout son cœur la guérison d'Yvonne Pivier. D'un autre côté, il se demandait si l'instant de l'ouverture du message n'allait pas sonner bientôt.

En moins d'une semaine elle passa de vie à trépas sans jamais recouvrer ses esprits.

Hugo et son équipe venaient de mettre au point l'opération « Berges propres ». Ce gars à l'allure juvénile s'investissait dans les actions ayant trait à l'écologie et à la sauvegarde de la planète, elle en avait grand besoin notre Terre. L'opération initialement prévue en mai fut reportée en juin à cause des intempéries ayant touché la région.

Dès potron-minet plus de deux cents volontaires se répartirent sur les rives du Guiers. L'action ne manquait pas d'ambition, cela ressemblait au déploiement de commandos sur une longueur de cinquante kilomètres, de la source dans le massif de Chartreuse à son terminus dans le Rhône, peu après Saint-Genix sur Guiers.

L'organisation méritait un grand coup de chapeau, Hugo et ses proches obtinrent le renfort de véhicules forestiers, les services des conseils

généraux des deux départements mirent à disposition des camions bennes garés tout au long de l'itinéraire longeant la rivière.

Chaque groupe composé de quatre personnes récupérait les déchets de ses congénères. Les objets les plus hétéroclites seraient collectés dans la matinée. Un coordinateur se chargeait d'alerter les conducteurs d'engins lorsque leur intervention s'avérait indispensable. Car il n'y avait pas que des sachets plastiques, des boîtes de conserves ou des bouteilles vides. Les cuisinières, téléviseurs, pneus, matelas, sans oublier les motos, s'invitaient dans le décor. Parfois il s'agissait de véhicules volés, la rivière servait de dépotoir à ciel ouvert.

Les ramasseurs équipés de bottes et de gants progressaient lentement, le relief obligeant les participants à des efforts physiques intenses. Depuis le cirque de Saint-Même jusqu'à Pont de Beauvoisin, le passage dans des gorges étroites conjugué au dénivelé compliquait la tâche. Malgré les difficultés, rien ne paraissait impossible à ces cœurs vaillants.

L'eau était redevenue limpide après les violents orages des semaines précédentes. La rivière s'apparenta plus à un torrent boueux, durant cette période mouvementée. Les Chartrousiens habitués depuis des générations à ces phénomènes ne s'en émouvaient pas pour autant. Cela faisait partie intégrante du cycle de la nature, les anciens avaient connu des crues meurtrières. De nos jours les pertes humaines se raréfiaient, les ouvrages surveillés attentivement résistaient mieux aux coups de boutoir des cieus.

Au début du siècle précédent des pluies diluviennes avaient provoqué des glissements de terrains obstruant la rivière, un lac artificiel se forma. Il résista à une première vague, à la seconde il céda, emportant tout sur son passage. Au fil des ans les témoins sont partis, rares sont ceux qui ont vécu ce cauchemar. Seules quelques quelques photographies témoignent de l'ampleur du désastre. Aujourd'hui pour Hugo et ses amis les emballages imputrescibles accrochés aux branchages remplaçaient les cadavres d'animaux emportés par les flots déchaînés.

Deux groupes évoluaient sur chaque berge une centaine de mètres en contrebas de la route. Par précaution cette partie était nettoyée par des adeptes du canyoning. Ils n'avaient pas enfilé la combinaison caractéristique de cette activité, mais cordes et mousquetons les accompagnaient. Des badauds scrutaient le fond de la rivière depuis un promontoire au bord de la chaussée, le chaos formé par l'amas d'énormes rochers fascinait.

Les sacs contenant les détritiques trouvés en amont furent évacués, le passage délicat nécessitait d'avoir les mains libres. Les deux groupes se rejoignirent, le franchissement de l'obstacle n'étant possible seulement que du côté gauche. Sous les regards attentifs des autres membres, un téméraire tenta

l'aventure sans harnachement, c'est lui qui assurerait ses camarades à l'aide de la corde.

Les spectateurs d'en haut en furent pour leurs frais, les nettoyeurs s'étaient soustraits à leur vue. En bas les acteurs avançaient lentement, à cet endroit l'eau tourbillonnante incitait à la prudence. Ceux qui osaient s'aventurer par cette voie étaient rares, tant la difficulté rebutait. L'un après l'autre, chacun réussit à franchir la passe, les volontaires se congratulèrent, c'était la meilleure façon de se rassurer après quelques minutes haletantes.

C'est souvent dans les situations les plus difficiles que l'humain se surpasse, puis il se relâche laissant entrouverte la porte des possibles. Ce qui se produisit résulta de ce comportement. Un nettoyeur, moins prudent que ses compagnons, glissa, il chuta dans le courant qui l'emporta au nez et à la barbe des autres protagonistes. L'homme en sportif expérimenté ne tenta pas de résister à la force du courant, il se laissa dériver quelques dizaines de mètres avant que de pouvoir s'accrocher à une branche et rejoindre la terre ferme, en l'occurrence un rocher plat.

Caché par les méandres rocheux l'homme récupérait de ses émotions avant de signaler qu'il était indemne. Malgré le vacarme des eaux tumultueuses en cet endroit, il réussit à placer quelques intonations ne laissant aucun doute sur son état. Tous retrouvèrent le sourire, ils s'engagèrent prudemment à le rejoindre.

Hugo reprit en main son petit monde, il s'agissait avant tout de nettoyer les berges de la rivière, de mener à bien cette tâche et de revenir sains et saufs. La jonction se déroula sans autre avatar, dans quelques mètres le lit s'élargirait, le débit deviendrait plus raisonnable. Il restait à franchir un obstacle de taille impressionnante, un caillou énorme surnommé « La pierre des trépassés ». Ceux qui ne connaissaient pas l'endroit se posèrent quelques questions sur l'origine de l'appellation. Il ne fallait pas réfléchir longtemps pour en comprendre tout le sens. Des âmes en peine venaient finir leurs jours ici en se jetant du haut de la route, le geste ne laissait aucune chance aux candidats. C'est l'hélicoptère qui venait chercher les corps sans vie.

Ce nettoyage prit une tournure particulière, après la collecte de déchets insolites, la dérive aquatique d'un volontaire, l'équipe pensait avoir fait le tour des trouvailles et des émotions fortes. Il n'en était rien, le plus dur arriverait dans quelques secondes. Le temps de remettre les deux groupes en ordre de marche, le nageur involontaire aperçut une forme caractéristique allongée dans une position inhabituelle.

Sur un rocher invisible de la route, une jeune femme gisait les bras en croix la chevelure noire au vent. Hugo et le découvreur se dirigèrent vers elle. Ils ne purent que constater sa mort. Vêtue d'un jean taille basse, la chute avait déchiré son chemisier, ils furent surpris de ne déceler aucune tâche de sang.

Le visage intact, d'une grande beauté, leur révéla que la victime était d'origine asiatique.

Hugo poussa un long soupir, il ne pouvait dire s'il soupirait à cause des événements ou face à cette vie achevée bien trop tôt. Il pensa à elle, à ce destin cruel qui les avait fait se rencontrer, chacun sur une rive. La joie de vivre qui le caractérisait s'essouffla ce jour là face aux yeux éteints d'une inconnue près de « La pierre des trépassés ». Il ne lui restait plus qu'à alerter les autorités compétentes. De toute manière se dit-il, maintenant elle aura toute l'éternité pour espérer un futur autrement.

19

Hélène rabroua Jean-Christophe, il fronçait trop le sourcil depuis quelques jours, ce tic de son bonhomme l'énervait. Elle regretta d'avoir posé cette enveloppe sur le bureau, l'histoire prenait des proportions inattendues, chaque journée écoulée apportait son lot de surprises. Elle ne pouvait pas céder à la curiosité. Le puzzle était devenu un casse-tête où des pièces se rajoutaient au tableau original.

Moins engagée que son époux, elle mesurait l'implication de ce dernier à ses insomnies, le froncement de sourcil confirmant l'état de Jean-Christophe. Hormis ces signes, personne ne pouvait soupçonner l'effet dévastateur provoqué par cette avalanche de questions. Il se trouvait pris à son propre piège, condamné à aller jusqu'au bout d'un processus qu'il ne maîtrisait pas.

Lorsqu'il apprit la disparition d'Yvonne Pivier, un sentiment de tristesse l'envahit, curieusement il pensa à Platon son chat en l'associant à Judas le chien du père Léonard. En pensant aux deux anciens disparus, il ne put se dispenser de comparer les animaux et leurs maîtres. Il aurait mieux vu le matou s'appeler Judas et le toutou Platon, ça semblait mieux correspondre aux caractères des uns et des autres. Ça lui inspira une réflexion, il se dit que les apparences étaient souvent trompeuses.

Il n'avait pas encore digéré les derniers écrits du vieux moine. Ce mot barré lui avait donné une sacrée migraine. Il s'interrogeait sur sa prochaine rencontre avec Josette, quel éventuel secret oserait-elle lui révéler ?

Il décida d'ouvrir le pli remis par Yvonne Pivier plus tard, c'était le temps des obsèques, elle n'avait pas précisé l'instant précis, elle lui avait seulement demandé d'en prendre connaissance après son départ. Par décence il ne le ferait qu'après la cérémonie.

La vieille dame avait tout prévu, souscriptrice d'un contrat auprès de la société des pompes funèbres, les croque-morts s'occupèrent de tout. A la surprise des anciens, il n'y eut aucune célébration religieuse, cela offusqua quelques bigotes, mais c'était les consignes de la défunte, elle restait laïque jusqu'au bout. Le cercueil effectua un voyage jusqu'au funérarium, la brave

Yvonne revint, réduite en cendres, rejoindre le columbarium adossé à un mur du cimetière. Jean-Christophe se demanda si Platon viendrait lui rendre une petite visite de temps à autre. Qui s'occuperait désormais de lui ?

Debout face à son bureau il réfléchissait. Il regardait songeur les articles de journaux étalés. La lettre du père Léonard se trouvait au milieu des coupures, celle d'Yvonne Pivier attendait son bon vouloir. Comme si une malédiction risquait de s'abattre, il hésitait avant de prendre connaissance de son contenu. Un détail le chagrina, comment n'y avait-il pas pensé au bon moment. Il s'en voulait d'avoir brûlée l'enveloppe adressée à Joseph Duraz, ça lui aurait permis de procéder à des comparaisons d'écriture. Il était évident que les cendres ne parleraient pas.

Il tergiversa toute la matinée, se trouvant mille excuses pour différer l'instant de la lecture de la missive d'Yvonne. Il se rendit au jardin, il soigna les rosiers, vérifia l'état du potager. Il retourna dans la pièce, en ressortit aussitôt. Il manquait de courage, toute cette affaire lui pesait, il alla jusqu'à se demander s'il ne ferait pas mieux de tout brûler. Il apposerait ainsi le mot fin sur une histoire aux innombrables ramifications.

Enfin sa décision fut prise, il s'assit confortablement derrière la table, prit un coupe-papier et ouvrit délicatement l'enveloppe. Il était attentif, concentré sur l'extraction des feuillets. Le seul bruit perceptible était le froissement du papier qu'il déplaçait. Malgré le sérieux de l'instant, il laissa échapper un sourire. Le graphisme des mots le ramena bien des années en arrière, au temps où les maîtres vous apprenaient les pleins et les déliés avec pour tout instrument un bout de bois équipé d'une plume Sergent Major.

La vieille directrice d'école avait conservé cette habitude, Jean-Christophe l'avait abandonnée depuis bien longtemps. Il se pencha sur les propos de l'épistolaire. Il lut attentivement chaque phrase, son sourcil se fronça à de nombreuses reprises, heureusement pour lui, Hélène n'était pas là. On aurait dit qu'il voulait apprendre le texte par cœur, tellement il lisait et relisait chaque ligne. Une heure plus tard, il replia les feuillets et les réinséra dans l'enveloppe. Il venait de récupérer quelques pièces essentielles du puzzle, et les surprises ne manquaient pas.

Sur deux pages Yvonne avait construit un arbre généalogique avec des renvois et des annotations d'importance. Sous chaque nom figuraient des explications inconnues de la plupart des habitants du village. Il subsistait toutefois quelques interrogations, Jean-Christophe doutait de trouver un jour les réponses. Il restait peu de protagonistes encore de ce monde, certains baignaient dans l'histoire, d'autres à la périphérie, il y avait aussi ceux qui ne savaient pas qu'ils étaient partie prenante dans cette troublante affaire.

Maintenant il réalisait qu'il tenait un brûlot entre ses mains, il comprenait les craintes, l'anxiété voire la peur d'Yvonne Pivier lors de leur

ultime rencontre. Il eut beau triturer le texte dans tous les sens, aucune piste ne permettait de désigner celui ou ceux qui hantaient l'esprit de la vieille dame. Le mystère restait entier.

Dans ses élucubrations il se compara à un marionnettiste. Il tirait les différentes ficelles pour articuler l'ensemble, il lui fallait beaucoup de dextérité pour ne pas emmêler les fils des marionnettes. En effet, il possédait les coupures de journaux, seule son épouse savait. La lettre du père Léonard avait eu une seule lectrice : Josette ? L'arbre généalogique d'Yvonne Pivier n'avait rencontré personne d'autre que lui. Il disposait de tous les leviers, à lui de les manipuler avec doigté.

Il reprit un à un les personnages qu'il avait rencontrés, sur les registres d'état-civil, au cimetière, avec le père Léonard, puis ceux d'Yvonne Pivier. Il cernait de plus près la saga familiale des Duraz, des Pelissier et des Pigliotti, les Durand s'étaient rajoutés ainsi que d'autres totalement méconnus de lui. Cette partie de l'énigme semblait résolue, mais il n'arrivait pas à faire le lien avec les coupures de journaux. Il lui restait une carte à abattre, son dernier espoir résidait en Josette, selon le père Léonard elle en savait long sur les vieilles familles de la contrée. Il devrait jouer serré car il ne voulait à aucun prix dévoiler la véritable raison de ses investigations.

20

Dans la famille Bidaut, il y a le père, trente-huit ans bientôt, avec un petit bedon qui ne demande qu'à s'arrondir. La bière et la télévision étant ses sports favoris, il devrait atteindre cet objectif au début de sa quarantaine. A trente-quatre ans, la mère plus soucieuse de son physique inaugure chaque année le dernier régime à la mode, cela semblant assez bien lui réussir jusqu'à présent. Ses formes agréables attirent plus d'un regard, ce qui rend jaloux son époux ventripotent. Elodie vient de fêter son huitième anniversaire, c'est une fillette calme et intelligente. Quant à son frère Noé de deux ans son cadet, c'est le casse-cou de la famille. Ses parents ne comptent plus les passages par les services d'urgence des hôpitaux. Rien ne semble calmer cet énergumène à la recherche du prochain exploit à mettre à son actif.

Le ciel bleu en ce dimanche matin incita la petite tribu à quitter son logement HLM pour aller humer l'air de la campagne. La radio annonçait une température de trente-deux degrés, il valait mieux s'aérer que rester au troisième étage à mariner dans son jus. Aline Bidaut ne mit pas longtemps à convaincre les troupes, elle remplit un sac à dos d'un melon, de quelques tomates, elle fit cuire des œufs durs. Vingt minutes plus tard ils prenaient la route en direction des Echelles.

Lucas, le mari, avait opté pour une balade vers les grottes avec une marche sympathique sur la voie sarde. En cette saison, cette rampe, creusée dans le rocher au dix-septième siècle, se révélait l'endroit idéal pour une

promenade ombragée longue d'environ quatre cents mètres. Ils convinrent d'effectuer la marche en premier, de descendre jusqu'au vieux pont romain enjambant le Guiers vif. Ici se trouvait la frontière naturelle entre la France et le duché de Savoie.

Aussitôt descendu de la voiture familiale, Noé s'arma de quelques petits cailloux et visa les jambes de sa sœur, Elodie comme à son habitude se réfugia auprès de sa mère tandis que Lucas administrait un coup de pied magistral au derrière du garçon récalcitrant. Les rôles étaient bien partagés, l'harmonie régnait dans le couple lorsqu'il s'agissait de recadrer les enfants. Le garçonnet riait d'avoir réussi à attirer l'attention sur lui.

Ils descendirent sans précipitation, un consensus s'était dégagé pour la visite des grottes, ce serait dans l'après-midi, au plus fort de la chaleur. A l'intérieur la température se maintenait autour de douze degrés, ce serait appréciable de profiter d'un peu de fraîcheur. Noé perturba encore une fois la descente, cette fois c'est une pierre coincée dans sa sandale qui provoqua un arrêt au niveau du monument Charles Emmanuel II. Une odeur pestilentielle précipita l'extraction du caillou de la chaussure, une charogne pourrissait dans le secteur.

Elodie eut des haut-le-cœur pendant un long moment, ces effluves nauséabonds la perturbèrent beaucoup. Elle ne put partager le plaisir du paysage autour du pont romain. Ils pique-niquèrent à proximité, un coin d'ombre n'attendait qu'eux. Le garçon s'essaya à jeter des cailloux dans les tourbillons de la rivière enchâssée entre les rochers. Il se lassa vite, ne pouvant embêter sa sœur, il s'ennuyait ferme.

Afin de satisfaire au plus vite la curiosité des enfants, il fut décidé d'effectuer la visite des grottes. Noé partit en galopant loin devant les trois autres. En ce début d'après-midi les promeneurs faisaient la sieste, il n'y avait âme qui vive sur la voie sarde. Le garmement en profita pour satisfaire son goût de l'escalade et accessoirement voir la dépouille de l'animal qui puait tant. Le monument haut d'une vingtaine de mètres ne fit pas peur à Noé. Musclé et faisant plus âgé, il grimpa sur le côté pour se retrouver au dessus de l'écusson aux armes des ducs de Savoie.

Face au spectacle qui s'offrit à lui, il oscilla entre deux sentiments contradictoires : descendre au plus vite ou bien alerter ses parents. Il opta pour la seconde solution. Lucas entendit crier son fils d'une manière inhabituelle, il crut à un accident et accéléra le pas. Il fut le premier à l'apercevoir en haut du monument. Il crut que l'enfant l'appelait pour l'aider à redescendre, il n'en était rien.

Noé s'agitait, il trépinait en hélant son père, Aline faillit tomber dans les pommes lorsqu'avec Elodie elles eurent le monument en point de mire. Le cœur de la maman se mit à battre de plus en plus rapidement sous l'effet

conjugué de l'effort et de la contrariété. Maintenant qu'il était au pied de l'édifice, Lucas comprit que son même réagissait sous l'effet de surprise, l'enfant n'était pas en danger. Noé lui expliqua qu'il y avait quelqu'un qui dormait là-haut au milieu des mouches.

La description parut sommaire et suffisamment explicite au papa, ce dernier entreprit l'ascension afin de rejoindre son rejeton. Le pique-nique lui pesait, il ne possédait plus l'agilité et la souplesse de son fils, les kilos superflus montraient ici leur travail de sape. Il transpirait à grosses gouttes, Aline n'osait houspiller l'un et l'autre de ses hommes, ils ne perdaient rien pour attendre pensa-t-elle.

Noé se montra raisonnable pendant la phase d'escalade de Lucas, il surveillait chaque prise, il languissait de pouvoir se jeter dans ses bras. Car malgré son tempérament turbulent, il était un affectif, il adorait son père qui le lui rendait bien. Aline avait réalisé dès sa première année l'osmose qui réunissait ces deux-là. Elle disait que le fils était la copie conforme de son père, surtout lorsqu'il faisait des bêtises.

Encore quelques efforts sous le soleil de plomb, sa tête et ses épaules atteignirent la plateforme. Il faillit lâcher prise en voyant, sous une nuée de mouches et dans une odeur insoutenable, un cadavre humain en décomposition. Noé se jeta sur lui dès qu'il fut sur la plateforme, l'enfant se mit à pleurer en le serrant aussi fort qu'il put. Il n'était pas question de le réprimander, il fallait prévenir la gendarmerie. Un couple de promeneurs arrivait, ils regardaient le père et le fils d'un œil sévère, ils trouvaient cette façon d'escalader le monument incongrue.

Lorsqu'ils rejoignirent Aline, cette dernière leur expliqua ce qu'ils venaient de découvrir. L'homme âgé d'une soixantaine d'année se proposa pour prévenir la billetterie des grottes. En quelques minutes un attroupement se forma au pied de l'édifice, des curieux souhaitaient voir de plus près le spectacle macabre. Des voix s'élevèrent pour les dissuader. Lucas et Noé, assistés par deux jeunes sportifs, entamèrent la descente, ils en avaient assez de voir des mouches et de respirer un air aussi fétide.

Une demi-heure plus tard deux véhicules de gendarmerie se garèrent sur le parking. Six gendarmes en treillis, équipés de cordes escaladèrent la vingtaine de mètres les séparant de la dépouille en décomposition. Ils firent les premières constatations et délimitèrent un périmètre de sécurité afin de dissuader les badauds de s'aventurer. Ils alertèrent leur service scientifique, le mort pouvait patienter encore un moment.

La famille Bidaud se souviendra longtemps de son pique-nique à la voie sarde. Pour eux la visite des grottes se transforma en interrogatoire à la brigade locale. Les gendarmes prirent leur déposition, ils purent regagner rapidement leur domicile. La découverte des stalagmites, stalactites et autres

marmites de fées n'a pas été envisagée jusqu'à présent. Noé cauchemarde souvent, il hurle en pleine nuit en proie à des fantômes en putréfaction. Il lui faudra du temps pour oublier son escalade téméraire. Quand à Lucas, il s'est inscrit à un club de gym, il a pris conscience ce jour-là qu'il lui fallait faire un peu de sport.

21

Les hésitations, les tergiversations énervèrent Jean-Christophe. Pris entre le désir d'avancer rapidement et celui de ne rien divulguer sur son but réel, il pataugeait dans une boue qui collait trop à ses chaussures. Il voulait avoir une longue discussion avec Josette, c'était l'ultime vœu du père Léonard, il savait qu'elle répondrait à la plupart de ses interrogations. Irait-elle jusqu'à lui apporter l'éclaircissement sur le mot barré, était-elle la fille de l'ecclésiastique ?

Il décrocha son téléphone et l'appela. Elle ne parut pas surprise par le coup de fil. Elle lui confia qu'elle l'attendait, consciente que leur dernier entretien avait été abrégé. Ils n'échangèrent que des banalités, ils se verraient le lendemain en début d'après-midi. Contrairement à ses habitudes, il prépara sa visite, il prit quelques notes sur un feuillet, il ne voulait rien oublier. En fin de matinée il coupa quelques roses qu'il agença avec minutie.

Judas s'en tint à un petit aboiement avant de venir lui faire des fêtes, le chien l'avait adopté. Josette apprécia le bouquet de roses anciennes. Elle les disposa dans un vase sur une petite table dans le salon.

- Comme cela nous profiterons de leur senteur exceptionnelle, un grand merci à vous Jean-Christophe.

- ...

- Un thé comme d'habitude ?

- Avec plaisir.

- L'eau frémit déjà, je vous abandonne quelques instants.

- Je vous en prie Josette, priorité au thé.

Il trouva son hôtesse reposée, contente de le voir. Elle revint avec le plateau agrémenté de biscuits qu'elle lui révéla avoir confectionnés. Ils burent et dégustèrent sans trop parler. Ce n'est qu'à la dernière gorgée qu'il s'aventura.

- Si vous le voulez bien, je commencerais par une question toute bête. Quelle signification accordez-vous à ce mot barré par Léonard ?

- Mon cher Jean-Christophe...

Elle soupira, le silence s'installa, puis elle lui répliqua de manière sibylline.

- ...poser la question, c'est aussi posséder la réponse, je crois.
- Non Josette, je ne peux me permettre d'affirmer connaître la vérité.
- Allons ne tournons pas autour du pot, oui c'était mon père. Voilà un des nombreux secrets de famille du village.
- Alors pourquoi me le confier, alors qu'il suffisait de détruire le billet de Léonard.
- Ce n'était pas sa volonté, il souhaitait vous aider dans la compréhension de certains faits et événements de notre communauté.
- J'admets volontiers ce désir, mais je ne comprends pas ce que cette révélation peut éclairer.
- Parce que vous êtes un être droit à l'esprit logique, or ici il s'agit de tout autre chose.
- ...
- Ce que je viens de vous dire n'est qu'une infime partie de la vérité.
- Vous êtes donc la belle-sœur cachée de Joseph Duraz ?
- Jean-Christophe, vous prenez des raccourcis hasardeux. Je vous réponds non.
- Vous m'embrouillez là, Claire était au minimum votre demi-sœur.
- Non. Je vous répète que vous brûlez les étapes.
- Ce qui revient à dire que Claire et vous n'avaient pas la même mère.
- C'est ce que souhaitait vous confier mon père.
- C'est entendu, mais dans quel but ?
- De rétablir la vérité, puis de réagir face à des événements extérieurs.

Il accusa le coup, fronça le sourcil et inspira longuement avant de continuer la conversation.

- Attendez, mon rôle dans nos propos se borne à écrire un ouvrage sur les vieilles familles du pays, pas à remplacer la maréchaussée, chacun son truc.
- Léonard pensait que vous étiez à même d'enquêter sous couvert d'un livre d'histoire locale. Nous nous sommes trompés.
- Avouez que votre démarche n'est pas banale.
- Je le sais, mais il y avait une opportunité à saisir.
- Et ce fut moi !
- Oui.

Jean-Christophe était à mille lieues de se douter qu'il avait été manipulé. De nombreuses zones d'ombre subsistaient, il demanda à Josette qui était sa mère. La réponse lui coupa le souffle, il fronça le sourcil comme jamais. Il

était là, la bouche ouverte, tellement la révélation l'assomma. Il ne comprenait plus où le courant l'emportait, un torrent déversait ses eaux tumultueuses sur lui. Il essayait tant bien que mal de surnager dans ce courant boueux et impétueux.

Il aurait voulu ne jamais savoir, ne jamais avoir reçu ces coupures de journaux, ne jamais avoir poussé sa curiosité jusque là. Maintenant il était au milieu du gué, il lui fallait rejoindre la rive au plus vite. Rejoindre la rive, oui mais laquelle ? Celle qui va vers la vérité ou celle de l'oubli. Josette le fixait intensément dans l'attente de sa décision. Enfin il prit la parole.

- Ça m'en bouche un coin, si je peux me permettre cette formule triviale.
- Nous ne sommes que des humains avec nos faiblesses, nos tiroirs secrets et nos fardeaux.
- Ce sont surtout vos géniteurs qui sont responsables, pas vous Josette.
- On peut penser cela, malgré tout, les ricochets parviennent jusqu'à moi.
- Mais alors qui vous a élevée ?
- Le frère de Léonard et sa femme.
- Votre vraie mère ne vous a pas déclarée ?
- A la campagne pendant la guerre, les choses n'étaient pas aussi simples que ça. Il y a eu usurpation d'identité. Ma mère biologique a procédé à la déclaration pour mes parents, tout ceci en accord avec eux.
- Pour quelle raison vous a-t-elle abandonné ?
- C'était une femme mariée dont le mari était à la guerre. De plus elle avait un petit garçon.
- Ça ne s'est jamais su dans le village ?
- Ceux qui savaient se sont tus, ceux qui étaient trop bavards n'ont pas eu l'occasion d'exercer leurs talents.
- Vous voulez dire qu'il y a des personnes qui ont été exécutées simplement parce qu'elles connaissaient ce secret ?
- Oui, c'est ignoble. C'est un des cauchemars de mon existence.
- Vous n'y êtes pour rien, ça s'appelle le destin, il faut l'assumer la tête haute.
- Je sais, Léonard me l'a dit mille fois. Il ne sert à rien de te lamenter sur ce qui n'est pas de ton ressort.
- Avez-vous eu une discussion avec votre mère ?
- Oui, elle m'a répondu qu'elle avait tout perdu dans sa vie, que son cœur n'était plus capable d'amour, nous en sommes restées là de notre relation.
- Eh bien Yvonne Pivier peut se retourner dans son urne.
- Paix à son âme et à celle de Léonard, je ne leur en veux pas, sans eux ma vie ne serait pas.

Joël Massard ne savait plus où donner de la tête. Ses différentes activités l'occupaient à deux cents pour cent. Lorsqu'il avait succédé au père Fournier, chacun s'accordait à penser qu'il avait postulé pour relater les annonces des différentes mairies du canton, et accessoirement commenter les banquets des anciens combattants. Les inaugurations et les vins d'honneur n'étaient pas sa tasse de thé, il préférait les rencontres dans un coin perdu au détour d'un chemin. Il connaissait tous les endroits idylliques, là où il contait fleurette à des citoyennes en mal d'amour. Comme disait la chanson, il faut bien que le corps exulte.

Bref, Joël était un homme à l'emploi du temps chargé. D'autant plus rempli, qu'à son commerce bio et à son activité de correspondant local du journal, se rajoutait une relation extraconjugale avec l'épouse d'un médecin du pays. Cette brave femme, sous prétexte d'occupations sportives, travaillait son souffle dans une discipline à la portée de toutes les bourses. Son tempérament nymphomane n'était pas pour déplaire à cet athlète de comptoir. Le tempérament fougueux de sa partenaire l'emmenait souvent dans des contrées où la seule issue était de se donner jusqu'à l'épuisement.

Pendant ce temps la mère de ses enfants tenait la boutique, s'efforçant de fidéliser la clientèle en offrant toute la panoplie des produits naturels. Le chiffre d'affaire du magasin surfait sur la vague du commerce équitable. Le couple avait choisi le bon créneau, c'est surtout elle qui avait insisté pour se lancer dans l'aventure. Aujourd'hui ils en vivaient avantageusement.

Ses obligations journalistiques lui permettaient de s'octroyer une grande liberté de manœuvre. Il pouvait aller et venir à sa guise entre une photo au club du troisième âge et une séance auprès de sa maîtresse. Il jonglait avec volupté d'un univers à l'autre, ce train d'enfer convenait bien à sa personnalité. Sa femme en avait pris son parti depuis longtemps, elle savait qu'elle ne pourrait le changer. Il n'y avait pas de mensonge entre eux, seulement quelques omissions.

Un nouveau directeur prit ses fonctions au journal, il décida de privilégier les enquêtes de fond au détriment de la rubrique des chiens écrasés. Cette nouvelle orientation surprit Joël dans un premier temps, un contact chaleureux avec le nouvel arrivant changea son point de vue du tout au tout. Par on se sait quelle alchimie, les deux hommes sympathisèrent lors d'une soirée. L'un couvrait l'événement alors que l'autre représentait la presse auprès du président du conseil général. Joël fit les présentations, ce fut le début de leur amitié.

En guise de renvoi d'ascenseur il lui proposa à plusieurs reprises de travailler sur des sujets dépassant le rayon d'action d'un correspondant local. Il était prêt à intégrer Joël dans son équipe de journalistes. Celui-ci préférait lutiner tranquillement la femme du docteur. Il refusa la proposition en

argumentant sur son magasin, son besoin d'épauler efficacement son épouse, sans oublier l'éducation de ses enfants. Le directeur ne lui en tint pas rigueur en continuant de le solliciter là où ses compétences et sa connaissance du terrain faisaient merveille.

Ces derniers temps, il avait chaud, très chaud. Il préparait un papier sur la recrudescence d'incendies de granges. Il savait le dossier sensible, mais il avait carte blanche pour pondre sa copie. Son intime conviction sur certains incendies et sa déontologie l'empêchaient d'émettre son point de vue avant d'avoir enquêté de façon sérieuse. Il marchait sur des œufs, il en était conscient. D'autres s'y étaient frottés, les articles terminèrent dans un tiroir, celui de l'oubli. Chacun était vite passé à autre chose, les granges continuaient de brûler, les assureurs payaient, les agriculteurs étaient indemnisés. Tout se passait bien dans le meilleur des mondes. Seulement de temps en temps un couac se produisait, le feu provoquait des dégâts collatéraux imprévus.

S'agissant d'un dossier de fond, il disposait d'un peu de temps pour rendre sa copie. Il avançait bien, il avait rencontré différents protagonistes. Les façons d'appréhender le même dossier le sidéraient, il décela des conflits d'intérêts évidents. Les assureurs se plaignaient des obstructions dans les enquêtes, les pompiers dénonçaient la centralisation qui empêchait d'être assez rapide sur des feux de cette nature. Quelques indiscretions des gendarmes confirmèrent la bienveillance voire le laxisme voulus des autorités, on ne s'attaquait pas au monde agricole.

Dans un rayon de quarante kilomètres, les granges brûlaient comme fétus de paille. On pouvait comptabiliser une douzaine d'incendie en l'espace de deux années. Les conclusions d'enquêtes aboutissaient généralement aux mêmes constats, les courts circuits et la fermentation du fourrage avaient la préférence. Joël trouvait que ça arrangeait bien des gens de finir les affaires de cette manière. Un élu bien renseigné essaya de connaître la teneur du futur article, il lui fit comprendre qu'il serait de bon ton d'aller dans le sens de l'histoire. Il ne devait pas chercher midi à quatorze heures, selon le vocable de son interlocuteur.

Il venait de mettre les pieds dans un nid de guêpes, il ne semblait pas être suffisamment immunisé contre les piqûres de ces insectes, ni de taille à le détruire. Il décida de s'en ouvrir à son copain de classe Amédée, celui-ci venait de subir un sinistre semblable. De plus il avait l'assurance que son ami d'enfance ne trempait pas dans une combine quelconque.

Il le trouva déprimé, abattu par la fatalité. Joël réfléchit un peu, il trouva que le mot fatalité n'était pas le plus approprié, il pensa que destin ou concours de circonstances convenaient mieux aux événements que venaient de subir ce pauvre Amédée. Il n'insista pas, l'état de son ami le préoccupait plus que son enquête. Pour lui changer les idées, il lui parla du bon vieux

temps, l'éleveur lui fit un sourire forcé. Il comprit à ce moment là la blessure inguérissable qui avait meurtri son cœur. Il salua son pote et rejoignit sa sportive préférée, elle lui changerait les idées pendant que son époux s'occupait de l'état sanitaire de la population.

Il avait identifié toutes les granges, rencontré les paysans ainsi que différents acteurs du milieu rural. Il s'était longuement attardé sur les activités des sinistrés. Un élément, commun à tous, émergeait. Cela rejoignait son intime conviction, il savait dans quelle direction approfondir ses investigations. En dépit de ses certitudes, il ne comprenait pas encore le pourquoi. Il se posait l'unique question : à qui profitait le crime ? Lorsqu'il aurait la réponse, il pourrait rendre sa copie.

23

Maintenant le sort d'Yvonne Pivier était scellé dans le columbarium du cimetière communal. Son urne de couleur sombre, encastrée dans une petite niche, avait rejoint celles et ceux qui souhaitaient la crémation plutôt que la lente décomposition six pieds sous terre. Ces choix étaient guidés par des considérations diverses, pour les uns l'image du corps habité par les vers et les asticots, ne convenait pas au souci de propreté qui les hanta toute leur existence. D'autres avançaient des arguments religieux ou philosophiques. Bref chacun assumait ses choix.

Jean-Christophe commençait à songer à la question, il penchait vers la crémation mais ne souhaitait pas terminer dans une urne posée dans un mur aux côtés d'autres urnes identiques. Il voulait que ses cendres soient répandues en différents endroits de la planète. Pour plus d'efficacité, il envisageait une technique peu banale. Il préparerait un jeu d'enveloppes à envoyer dans les destinations les plus reculées, à l'intérieur se trouveraient quelques poussières de lui, un mot serait joint demandant comme une faveur de répandre le contenu dans une rivière, un fleuve ou un lac.

Il pensait à ça en dépliant la lettre de la défunte. Il voulait revoir l'arbre généalogique à l'aune des révélations de Josette. Ses déclarations éclairaient d'une autre lumière les lignes concernant certains protagonistes. A lui de savoir séparer le bon grain de l'ivraie.

Thimothée Duraz venait en premier, son nom apparaissait en milieu de page, la moitié supérieure étant consacrée à des observations personnelles concernant les épreuves infligées par le destin. Sa description de la personnalité du patriarche de la famille Duraz était sans indulgence. Elle n'avait pas de mot assez dur pour qualifier son comportement bestial vis à vis de ceux qui le côtoyaient. Yvonne expliquait les raisons d'une sépulture séparée de son épouse et de ses enfants emportés par la méningite en dix-huit. Cet homme au-dessus de tout soupçon, ce travailleur acharné, était en réalité un coureur de jupons et un violeur. En ce temps-là, l'impunité était de

règle, les filles qui croisaient un margoulin dans son genre ne pouvaient que prier le Bon Dieu de ne pas se trouver engrossées. Lorsque la honte s'abattait sur elles, c'était sur toute la famille. Le bannissement était prononcé, elles finissaient dans l'opprobre générale, le violeur continuait selon son bon plaisir, la tête haute et le membre vigoureux.

Timothée était de ceux-là, Yvonne révélait qu'il avait violé sa fille Thérèse, probablement dès l'âge de huit ans. Son épouse Marie se serait suicidée à cause de son comportement, la raison officielle étant le chagrin relatif à la méningite foudroyante qui emporta Madeleine, Mélanie et Ambroise. Elle affirmait que Madeleine dormait souvent avec son père. La vérité se trouva au fond du puits, par une triste journée, Marie choisit de rejoindre le royaume des bienheureux.

Jean-Christophe fronça souvent le sourcil, il décida de s'octroyer une petite pause. Il voulait s'évader quelques minutes de cet univers glauque. Ce n'était pas facile, tellement il s'était imprégné de toute cette histoire. Il avait l'impression de marcher sur un terrain miné de toutes parts. Il ne pouvait pas faire machine arrière, et devant lui l'horizon semblait trop lointain.

Yvonne Pivier ne précisait pas la date du départ de Thérèse, elle affirmait qu'elle s'était enfuie enceinte de son géniteur. Elle croyait qu'elle avait eue une fille, personne n'a jamais rien su de plus selon elle. Ce qui était certain c'est qu'elle avait fini sa vie seule en Italie. D'ailleurs la vieille enseignante prétendait qu'elle avait partagé son malheur et la couche de Timothée avec sa belle-sœur Catarina Pigliotti épouse de d'Auguste Duraz et mère de Joseph l'irascible voisin.

Il était plus éccœuré à la relecture que la première fois. Timothée s'était comporté en patriarche despotique, comme un seigneur ayant droit de cuissage. Il comprenait mieux le mauvais caractère de son petit-fils, ce dernier portait sur ses épaules une lourde hérédité.

Jean-Christophe s'essaya à fredonner la chanson « Scandale dans la famille », que Sacha Distel, Dalida et quelques autres chantèrent. Il trouva quelques réminiscences dans les paroles, elles auraient pu coller à la situation. Etant un piètre chanteur, il n'insista pas, se satisfaisant de ce petit intermède.

La généalogie de la famille Duraz n'eut plus de secret pour lui, malgré quelques zones d'ombre qui subsistaient ça et là. Thérèse en faisait partie, il se doutait qu'il serait très difficile d'en savoir davantage, Yvonne Pivier n'avait pas distillé ses informations au compte-goutte, elle avait lâché tout ce qu'elle savait. Il se posait toujours les mêmes questions : de quoi avait-elle peur lorsqu'elle lui remit la lettre ? Et si son décès avait une autre cause ?

Il s'escrima à chasser ces idées de son esprit, il tourna la page, il arriva sur les lignes consacrées à Auguste Duraz et son épouse Catarina Pigliotti. Ce fut lui qui reprit la ferme familiale à la disparition de Timothée, taciturne, il

craignait beaucoup son père. Lorsqu'il découvrit sa femme dans les bras de son père, il se comporta comme un lâche. Il n'eut aucune explication avec le fautif, il répudia l'épouse et divorça, Joseph avait quelques mois, il se débrouilla pour élever son fils à la ferme pendant que Catarina s'en retournait en Italie.

Madame Pivier plaignait son amie italienne, car cette dernière sollicita les services d'une faiseuse d'anges dans son pays. Elle ne voulait pas d'un bâtard Duraz, il y en avait suffisamment de l'autre côté de la frontière. Les avorteuses agissaient après le coucher du soleil. Là-bas comme ici, les aiguilles à tricoter se ressemblaient en tous points. D'ailleurs Yvonne émettait ses doutes concernant la paternité de Joseph, elle se demandait si Timothée n'était pas père et grand-père à la fois.

Jean-Christophe se remémora l'entretien qu'il avait eu quelque temps avant la disparition de l'épistolaire. Il avait abordé les cas de Donatella et Aurélien. Il avait perçu un peu d'embarras bien vite surmonté par la vieille dame. Maintenant, il comprenait ce qui s'était passé, ce n'était pas très beau, les règlements de compte imputables à la guerre eurent bon dos, la réalité était bien différente. Ils furent exécutés parce qu'ils étaient au mauvais endroit au mauvais moment. Aurélien ne sut garder pour lui ce qu'ils avaient vu, il en parla à un ami du père Léonard. L'homme ne dit rien à personne et se chargea de la sale besogne. Josette porte ce fardeau depuis que le père Léonard lui révéla le double meurtre.

Il se demanda s'il était judicieux de continuer à vouloir démêler cet écheveau. La raison l'incitait à arrêter, la folie lui disait de continuer, alors il reprit une à une les pièces du puzzle. Son sourcil fronça plus que d'ordinaire, son sommeil devint chaotique. Ses nuits se déroulaient dans le silence des petits papiers. Il revoyait chaque article, il se récitait les lettres du père Léonard et d'Yvonne Pivier. Au petit matin Hélène constatait que son compagnon était plus fatigué que la veille. Elle lui conseilla à plusieurs reprises de prendre un peu de recul à défaut de tout laisser tomber. Il n'était pas homme à abdiquer.

24

L'automne posait ses cristaux argentés sur les matins blêmes. Dans peu de temps la saison céderait la place au général hiver. A la campagne subsistaient des traditions bien ancrées, la journée de l'alambic marquait l'apogée du jeu du chat et de la souris. Depuis quelques décennies, la corporation des bouilleurs de crû voyaient disparaître un à un ses membres les plus éminents. Norbert était le dernier de la lignée qui avait conservé dans l'alcool tous les cornichons du canton.

La distillation était sévèrement réglementée, obtenir quelques litres supplémentaires de la part du spécialiste relevait de l'exploit. Les effluves

dégagés par le disciple de Denis Papin, ne laissaient aucun doute sur la finalité de sa présence dans cette ferme de l'Avant-pays. L'homme était à l'image de son matériel ambulant, buriné par le temps et l'alcool. Sous sa casquette, vestige d'une autre époque, apparaissait un visage rougeaud, à croire que sa profession s'inscrivait sur sa trogne.

C'était un connaisseur le Norbert, chaque cuvée se retrouvait dans son gosier, histoire de jauger la qualité. Il ne se trompait jamais, rien qu'en voyant les fruits il en déduisait le rendement, le goût et le degré. Il bichonnait la dernière machine en activité. Il avait fait promettre à son petit-fils d'ouvrir un musée à la gloire de ces grosses cocottes-minutes.

En ce jour si particulier, les initiés, les amis des initiés, les amis des amis des initiés, bref tout un aréopage de bons vivants se pressait dans la cour de la ferme. Les gendarmes étaient aussi de la partie. Ces braves pandores appréciaient le divin breuvage distillé par notre bouilleur de crû. Ils savaient se faire discrets pour profiter des largesses de la confrérie. Chacun leur réservait une petite bouteille, cela entretenait l'amitié.

A cette occasion, au milieu des vapeurs de poire, de prune ou de raisin, les langues se déliaient. Le groupe, agglutiné autour du cylindre magique, s'informait des derniers potins. Il y avait régulièrement quelqu'un pour en sortir une « savoureuse ». Le verbe haut, l'œil malicieux, il se trouvait toujours un quidam plus intéressé que les autres. C'est d'ici que partaient parfois des rumeurs abracadabra dantesques.

Depuis qu'il ne travaillait plus, Jean-Christophe aimait se plonger dans cette atmosphère si particulière. Il lui semblait revivre ses jeunes années chez ses grands-parents. Ce monde rural avec ses us et coutumes le ravissait, il prenait plaisir à raviver cette flamme qui brillait dans ses prunelles.

Norbert ne mélangeait pas les fruits, il commençait invariablement par distiller la poire, la Williams avait sa préférence. Il terminait par le raisin et le vac. Lorsqu'il entamait la dernière chauffe, les jambons, pâtés et saucissons apparaissaient comme par enchantement. Le rouge était souvent remplacé par la gnole du jour, personne n'y trouvant à redire.

La maréchaussée, butin en main, s'en était allée sévir en d'autres lieux, maintenant les langues s'en donneraient à cœur joie. Jean-Christophe déploya les écoutes lorsqu'il entendit un quidam parler des cadavres découverts en Avant-pays et en Chartreuse. L'homme passablement éméché lâcha quelques bribes de phrases qui l'interpellèrent. Bien entendu, il ne réagit pas dans l'instant, il connaissait l'orateur, il le verrait à jeun, ce serait préférable.

C'est souvent à l'occasion de rencontres de ce type que des révélations voient le jour, l'alcool levant bien des inhibitions. C'était la première fois que des propos échangés par des gens du village concernaient les articles de journaux reçus dans sa boîte à lettres. Jusqu'à présent ses investigations

s'orientaient vers les anciennes familles. Il était temps de se pencher davantage sur les coupures. Il décida de s'y consacrer entièrement.

A dix-sept heures tout ce beau monde se dispersa en jurant ses grands dieux de retrouver le Norbert l'année prochaine. Les véhicules chargés de bonbonnes, dames Jeanne et bidons se répandirent sur les routes. Les gendarmes, beaux joueurs, s'étaient attelés à d'autres tâches, ils ne pouvaient verbaliser les contrevenants qui étaient leurs amis et pourvoyeurs.

Jean-Christophe s'en était allé avec trois litres du précieux breuvage dans son coffre, il préférait l'ambiance conviviale à la consommation du produit. Hélène craignait toujours ses escapades avec ces hommes aguerris à toutes les agapes. Mais il revenait avec de la poire qu'elle servait l'été avec de la glace à la vanille, ça méritait bien quelque sacrifice.

Malgré sa prudence, il avait bu plus que de raison, sa tête lui donnait un avertissement. Il y avait tempête sous son crâne, ça se bousculait en ordre dispersé. Il se fit discret en mettant deux aspirines effervescentes dans un verre d'eau. Il prit même la peine de le laver et l'essuyer afin de ne pas éveiller les soupçons chez son épouse. Chaque année, il lui promettait d'être raisonnable, chaque fois il se faisait piéger par tous ces joyeux drilles.

Quatre articles correspondaient aux propos tenus par le compagnon de la dive bouteille. Jean-Christophe reprit les coupures et les posa devant lui sur une table basse. Il se trouvait mieux assis dans un fauteuil que dans son bureau. Il vérifia les dates figurant en bas de page. Malheureusement un seul papier permettait d'authentifier le jour de parution, pour les autres il lui faudrait s'y prendre autrement.

L'homme qui s'exprimait sur les cadavres d'Avant-pays et de Chartreuse prétendait que l'enfant découvert sous le pont François 1er, la jeune femme près de la « pierre des trépassés », celle derrière la cascade du cirque de Saint-Même et l'homme en décomposition sur le monument Charles-Emmanuel II, que tous avaient un lien de parenté. Il restait à notre Sherlock Holmes à vérifier tout cela.

Lorsqu'il relata sa journée de l'alambic à Hélène, il n'omit pas de lui raconter les menus détails. Il avait pris ses précautions, il ne fronça pas le sourcil, ça lui éviterait de se faire houspiller. Elle l'écouta attentivement et lui suggéra de s'adresser aux services d'archives des journaux ayant traité de ces crimes. Il y avait pensé, dès le lendemain il contacterait le journal pour obtenir un rendez-vous.

Hélène voulut lui faire un petit plaisir en guise de dessert. Quand elle lui proposa une glace arrosée de poire ramenée de son escapade en compagnie de Norbert le distillateur, il ne put s'empêcher de froncer le sourcil, heureusement pour lui son tic passa inaperçu. Il refusa gentiment, prétextant un léger embarras digestif. Elle ne fut pas dupe, elle se servit deux

boules à la vanille qu'elle arrosa modérément de poire williams. Il fit contre mauvaise fortune bon cœur, il était heureux d'avoir fait plaisir à l'amour de sa vie.

25

Josette se sentait prête à continuer ses confidences, la présence de Jean-Christophe la rassurait. Elle savait pouvoir compter sur sa discrétion, tout en approfondissant le sujet de leur rencontre. Judas gémit à la porte, elle lui ouvrit.

- Même à l'ombre du tilleul, il a trop chaud, je cède à ses supplices, Léonard aurait agit à l'identique.

- Vous l'aimiez beaucoup votre père.

- Oui, nous nous sommes connus j'étais adulte, cette rencontre a changé ma vie.

- Est-ce trop vous demander que de me raconter cette première fois. Comment avez-vous réagi face à celui qui vous a abandonnée, préférant l'exil à la vérité.

- C'est un concours de circonstances qui m'a mise sur son chemin. J'ai rencontré un homme décharné, presque un zombie qui errait dans le village. J'ai craint, en le voyant tituber qu'il ne chute au milieu de la route. Je me suis approchée en lui demandant s'il désirait un coup de main pour traverser. Il s'est accroché à mon bras et ne l'a plus quitté de la journée.

- Saviez-vous qui il était ?

- Pas le moins du monde, ici règne le culte du secret. A la fin de cette journée je ne savais pas qu'il s'agissait de mon géniteur, mes parents adoptifs ne m'ayant jamais rien dit, et pour cause. C'est Léonard qui a vendu la mèche. Le fardeau était trop lourd pour ses frêles épaules.

Jean-Christophe écoutait, Josette essayait une larme furtive de temps en temps, elle avait besoin de parler, de se confier. Il prenait à cœur ce rôle de confident, conscient de la confiance aveugle qu'elle lui accordait.

- Je croyais qu'il était en Amérique du Sud toutes ces années.

- Sauf celle-là ! Il avait contracté une maladie tropicale, il souffrait, beaucoup amaigri par le mal pernicieux qui le rongeat de l'intérieur.

- Etait-ce simplement ce que vous me dites ? N'avait-il pas aussi mal à l'âme ?

- Vous avez raison, je m'en suis rendu compte un peu plus tard. A l'issue de cette première rencontre, je savais qui il était. Lui ne m'avait rien demandé, nous nous vîmes quatre ou cinq fois avant qu'il ne me demande des détails sur ma vie. J'avais le sentiment qu'il allait mieux jusqu'au jour où je lui parlais

de mes parents. Je le sentis défaillir, je revins tous les jours au village, Léonard ne venait pas.

- La révélation de votre identité l'a ramené à la réalité.

- Oui, il me l'a avoué plus tard, il devait respecter le vœu de silence qu'il avait fait à son frère et à Yvonne Pivier. C'est la maladie qui a permis nos retrouvailles. J'appris par un ami où il résidait, je m'armais de culot et me présentais à la maison où nous sommes aujourd'hui. Je fus surpris d'y retrouver Mathilde la bonne de notre curé. Ce dernier s'occupait de Léonard en toute discrétion. Elle m'amena jusqu'à lui, la fièvre émaciait davantage son visage, lui donnant une lumière et une beauté inattendue. Il me prit dans ses bras, demanda à Mathilde de nous laisser seuls. Il pleura de longues minutes, mais ma présence sembla lui donner un regain d'énergie. Nous parlâmes durant trois heures, nous ne vîmes pas le temps passer.

- ...

- Il se refit rapidement une santé, puis décida de rejoindre sa mission de l'autre côté de l'océan.

- Comment avez-vous réagi face à ces révélations ?

- Etrangement je dois dire, comme si j'attendais quelque chose. Je n'arrivais pas à m'expliquer ce mal-être vis-à-vis de mes parents adoptifs. Après, je me suis sentie mieux, j'ai préféré me taire afin de ne pas leur faire de peine. Je crois que j'ai fait le bon choix, ils n'auraient pas compris. Voyez-vous Jean-Christophe, on ne peut rien contre les liens du sang.

- Je saisis bien le sens de tout ça, mais je ne peux m'empêcher d'avoir des interrogations.

- Lesquelles ?

- Eh bien, les réactions d'Yvonne Pivier votre mère, celles du frère et de la belle-sœur de Léonard, les siennes, sans oublier l'épiscopat qui a du avoir vent de cette affaire.

- Oui, la seule à ne pas savoir pendant des années, ce fut moi. Par rapport à Yvonne Pivier, mon père s'en voulait de ne pas avoir osé affronter un copain d'enfance. Ils s'aimaient depuis longtemps, mais le séminaire et l'engagement en religion faussèrent les données du problème. Léonard était un homme trop bon, à ne vouloir faire de peine à personne, il a fait du mal et en a souffert toute son existence. Yvonne aimait deux hommes, elle aussi fit un choix. En ce temps-là, dans les campagnes les mœurs étaient moins permissives que de nos jours. Les croyances de ma mère et de mon père excluaient toute idée d'avortement, ça me permet de parler avec vous, alors je leur dis merci.

- Vous n'êtes pas rancunière.

- Pourquoi le serais-je ? Ils m'ont donné la vie, c'est le plus cadeau qu'on puisse recevoir. Le reste ce n'est que l'emballage, parfois le papier brille avec un gros nœud, d'autres fois il est plié dans du papier journal.

Jean-Christophe méditait sur le sens de la dernière phrase prononcée par Josette. Il s'interrogeait, et si les coupures de journaux venaient d'ici, du père Léonard ou de sa fille ? Il chassa vite cette élucubration, ça ne collait pas ou bien c'était diabolique. Il défronça son sourcil, en demandant à son interlocutrice si la durée de l'entretien ne lui pesait pas trop.

- Et vos parents adoptifs, comment avez-vous géré vos retrouvailles avec Léonard vis-à-vis d'eux ?

- Ils ne m'ont jamais posé de questions. Peut-être savaient-ils, ils ont gardé le silence, c'était mieux pour nous tous.

- Oui, mais des personnes vous ont vue en présence de votre père, dans la rue ou chez lui, il y avait Mathilde.

- Mathilde voyait beaucoup de choses et de gens, le curé était sûr de sa loyauté. Je ne pense pas qu'elle ait trahi quelque secret que ce soit.

- ...

- Léonard m'a parlé de la position de l'épiscopat. Il fut convoqué à l'évêché pour s'entendre dire que tout péché méritait le pardon. Le prélat lui demanda de rompre sa relation, il lui proposa un poste de missionnaire. Il n'y eut aucun autre contact avec sa hiérarchie, l'oubli est une grande vertu dans ce genre de situation, c'est la façon qu'a l'Eglise de régler les soucis de libido de ses prêtres.

- Oui, c'est d'ailleurs bien regrettable, la fin du célibat permettrait à des couples cachés de vivre leur amour au grand jour.

- Il y a loin de la coupe aux lèvres, cher Jean-Christophe.

- Pour un mécréant comme moi ce n'est pas le plus important. Ceux qui le vivent de l'intérieur doivent l'appréhender autrement.

- Je suppose, je ne me suis pas penchée sur cet aspect de la vie monacale.

- Comment s'est déroulée la suite avec Léonard ?

- Nous nous sommes vus quotidiennement jusqu'à son départ pour la mission. Nous nous sommes expliqués sur de nombreux sujets, nous nous sommes apprivoisés, appréciés et aimés. Ensuite nous avons eu une longue correspondance à raison d'une lettre par semaine.

- Qui a eu l'idée de vivre avec l'autre ici ?

- Ça c'est fait sans crier gare, je crois que c'était écrit. Il approchait de sa quatre-vingtième année, sa santé lui jouait des tours, la maladie tropicale s'était installée avec des longues périodes de rémission succédant à des crises

intenses. Il prit la décision de rentrer au pays. Je venais tous les jours, puis un jour il m'a pris par la main et m'a confié à voix basse qu'ici tout m'appartenait. J'avais compris qu'il serait le plus heureux des hommes s'il m'avait à ses côtés pour sa dernière ligne droite. Le bonheur entra définitivement dans mon cœur.

- Cela s'est fait au détriment de votre vie personnelle ?

- Non, il ne faut pas dire ça. J'ai eu une vie amoureuse, malheureusement le destin a encore frappé à ma porte. Je vous raconterai cette aventure une prochaine fois, car elle est étroitement liée au reste.

L'après-midi se chauffait aux derniers rayons du soleil, Jean-Christophe avançait à petits pas. Par une porte entrouverte il avait su s'engouffrer, maintenant Josette était prête à lui raconter la suite. Il montra de la mesure, préférant une discussion approfondie sur les amours de son hôtesse. Il allait de découverte en découverte, il pensait que Josette possédait une part de la vérité concernant les secrets du village. Il ne désespérait pas de venir à bout du silence des petits papiers.

26

Depuis plusieurs semaines Amédée n'avait pas le moral, le sommeil s'en était allé cédant la place aux longues nuits d'insomnie. Les gravats de la grange effondrée avaient été évacués, il subsistait une surface ressemblant à un quartier après un bombardement. Cette vue cauchemardesque le minait, il revoyait le bon temps, celui où il nourrissait les veaux dans l'étable, celui où il stockait le fourrage à l'étage. Il se repassait sans cesse le film des jours heureux, il n'admettait pas la version officielle.

Le court-circuit sur la machine à alimenter le jeune bétail n'avait pas sa faveur. Cet appareil était en parfait état, un système de sécurité efficace permettait justement d'éviter un accident de ce type, le disjoncteur à faible ampérage aurait dû couper l'alimentation électrique. Ce point le tarabustait depuis le début. Il n'avait pas insisté face à la décision des autorités, ça lui permit d'éviter le ballet des experts avec son lot de tracasseries.

Un mois plus tard, le maire vint lui rendre une visite de courtoisie. Il voulait s'assurer que son ami Amédée se remettait de cet avatar. Il ne cacha pas qu'il avait lui aussi des doutes sur l'origine du départ de feu. Il optait pour une main criminelle, il insista en lui disant : c'est entre nous. L'éleveur ne se satisfaisait pas de ce genre de conclusion. Il supposait qu'à l'instar du premier magistrat, d'autres échafaudaient les hypothèses les plus rocambolesques. Heureusement qu'il était parti avec les pompiers, toute autre escapade l'aurait désigné comme le commanditaire de l'incendie.

Jour après jour, une machine infernale se mit en branle, chaque visiteur usait de sous-entendus, le brave Amédée encaissait sans répliquer,

chacun y allant de sa propre anecdote. Les « Il paraît que..., j'ai entendu dire..., on m'a rapporté que..., etc.... », y allèrent bon train. Il n'en pouvait plus, ne voulait plus voir personne. La cerise sur le gâteau fut la visite de l'assureur, ce dernier lui rappela que son contrat avait été revu à la hausse le trimestre précédent le sinistre. Il rajouta qu'il s'agissait d'une coïncidence favorable, ceci dit avec un sourire qui en disait long sur le fond de sa pensée.

Dans ses nuits blanches, il revoyait chaque détail, il réfléchissait à celui ou celle qui aurait pu provoquer ce désastre. Il passa en revue toutes ses relations, amicales ou de travail. Il écarta immédiatement Tonin, le vieil ouvrier agricole n'aurait jamais eu le vice de craquer une allumette au dessus des veaux en batterie. Il était simple d'esprit mais trop gentil et serviable pour avoir eu cette initiative.

Il pensa aussi à une vengeance de son ex-femme. Improbable. Elle avait tourné la page, partie depuis une éternité, elle n'était jamais revenue dans le quartier. Il n'avait pas hésité à lui donner une somme importante en échange de sa tranquillité. Elle ne souhaitait pas le divorce, lui s'en fichait, chacun vivant sa vie sans ennuyer l'autre. Il la raya de sa liste de suspects.

Le nom de Joseph Duraz lui vint à l'esprit, l'homme entretenait des relations orageuses avec son voisinage. Amédée supportait le caractère irascible de son voisin, ce dernier lui ayant promis à maintes reprises un coup de fusil s'il continuait à cultiver du maïs sur la parcelle derrière sa ferme. Il n'était jamais passé à l'acte, l'autre ayant compris qu'Amédée resterait maître chez lui. Il lui parut impossible que cet ivrogne soit venu jusqu'à la ferme à une heure où son imprégnation devait être à son maximum. Il devait cuver dans son lit ce jour là. Il demanda à Tonin s'il l'avait aperçu ce soir là. Sa réponse fut sans ambiguïté, il ne se souvenait pas d'avoir croisé Joseph Duraz.

Au petit matin, il n'avait pas avancé davantage, il avait songé aussi au maquignon propriétaire des veaux. Il ne voyait pas l'intérêt qu'aurait eu ce négociant à faire cramer son bien en pension chez un éleveur. Ça ne tenait pas la route.

Les nuits s'écoulèrent pendant qu'Amédée se morfondait à échafauder toutes les hypothèses possibles et imaginables. Il se levait plus fatigué que la veille avec une migraine qui ne le lâchait plus de la journée. Il n'abandonnait pas la ferme, mais un ressort venait de se casser. Il assumait les tâches sans entrain seulement par automatisme, la force de l'habitude prenait le pas sur le plaisir.

Jean Portel était dans le collimateur, car depuis l'incident de la chèvre, l'inimitié entre les deux hommes était avérée. Amédée n'avait pas évalué à leur juste mesure l'étendue des dégâts. Le détenteur des grands crûs vit la passion de sa vie s'écrouler en quelques minutes. Deux mondes les

séparaient. Il n'était pas envisageable que ce citoyen, respectueux de la loi, se fourvoie dans une affaire de ce genre.

Lorsque le visage d'Arsène s'afficha dans son cerveau, il l'évacua aussi rapidement qu'il était apparu. Il s'inquiéta de telles pensées. Le vieil Arsène était un ami de son père, jamais, jamais, au grand jamais il ne pouvait accepter un tel raisonnement. Il se demanda si la folie n'était pas en train de l'atteindre. Il soupçonnait ses amis, il se décida à consulter un médecin.

L'homme de l'art lui prescrit du repos loin de sa ferme, il ne pouvait se résoudre à une telle éventualité. Il accepta un traitement, le Prozac fit son apparition au petit déjeuner entre deux tartines. Le médicament lui apporta un piètre confort, il pensait moins aux causes, il errait comme une âme en peine. Il absorba ses cachets pendant une dizaine de jours, le onzième il mit la boîte dans sa poche, se dirigea vers un feu de branchages allumé par Tonin, jeta le tout au milieu et attendit de voir se consumer la drogue qui l'assommait au lieu de le guérir.

En descendant vers le marais, il songea soudainement à l'Alfa Roméo qui s'était échouée quelques mois plus tôt. Il se demanda s'il n'y avait pas un rapport avec l'incendie. Là aussi seul son esprit fécond pouvait l'amener à de telles suppositions. Le seul lien qu'il trouvait entre lui et cette voiture se situait au niveau de l'exportation des veaux vers l'Italie. Ça ne collait pas, car il n'était qu'un éleveur, il fallait bien connaître le dossier pour savoir que les animaux appartenaient à tel ou tel maquignon.

Il ne se sentait pas de taille à décortiquer chaque hypothèse, à examiner l'emploi du temps de chaque suspect, à chercher la faille dans des alibis irréfutables. C'est le maire qui avait raison, il valait mieux en rester là. Il toucherait prochainement une indemnité qui selon l'assureur mettrait des couleurs à la grisaille des jours. C'est vrai qu'une somme conséquente lui serait allouée, mais rien ne remplacerait le préjudice moral, aucune assurance ne pourra remplacer cela.

Il eut la visite de son ami Joël Massard. Ce dernier lui révéla qu'il enquêtait dans le cadre d'un article réclamé par son directeur. Ses recherches l'amenaient vers les fermiers victimes d'incendies de granges. Il fit part à Amédée des convergences qu'il avait remarquées. Il lui avoua qu'il correspondait parfaitement aux critères observés précédemment. Les deux hommes furent convaincus qu'il se tramait derrière ça, des luttes de clans maquillées en court-circuit ou fermentation de fourrage. Ils eurent vite conscience qu'il était dangereux de s'exprimer davantage sans apporter de preuve. Le journaliste lui demanda la plus grande discrétion, il tenait probablement de la dynamite au bout de son stylo.

Jean-Christophe se rendit plusieurs fois au domicile de Josette Durand. Un fil invisible les reliait, son intime conviction le poussait à échanger davantage avec la fille de Léonard. Judas lui faisait des fêtes lors de chaque visite, lui aussi appréciait d'avoir de la compagnie.

Il fut à deux doigts de révéler l'existence de l'enveloppe contenant les coupures de journaux. Il se ravisa au dernier moment. Elle perçut de l'embarras chez son visiteur mais ne poussa pas plus loin. Chacun préférait ne pas brusquer l'autre. Lui, se demanda ce qu'elle dissimulait avec autant d'habileté. Elle lui avait confié un lourd secret, que pouvait-il rester qu'elle s'employait à escamoter par de subtiles diversions ?

Absorbé dans ses pensées, il laissa refroidir le thé, ce n'était pas dans ses habitudes. Elle lui demanda ce qui le chiffonnait. Pour la première fois de la journée, il fronça le sourcil avant de répondre.

- Je suis perplexe face à votre récit, à ses implications sur la vie de nombreuses personnes.

- Est-ce vraiment cela Jean-Christophe ? J'ai plutôt le sentiment que vous êtes contrarié par autre chose.

- Oh ! Ce ne sont que des soucis du quotidien, rien de grave, je vous l'assure.

Il venait de s'en sortir par une pirouette, Josette fit semblant d'accepter sa version. Ils échangèrent sur le jardinage, les fleurs et la pollution, bref que des sujets où leurs points de vue se rejoignaient.

Il se hasarda à poser la question qui le tarabustait depuis quelques temps.

- Vous m'avez promis de me parler de vos amours. Le moment est-il opportun ?

- Une promesse est une promesse, que voulez-vous m'entendre dire ?

- Je ne veux pas vous emmener où vous ne souhaitez pas vous rendre. Je crois que pour la bonne compréhension de votre histoire c'est une épreuve nécessaire.

- Eh bien allons-y ! Ça remonte à tellement longtemps, à mes dix-huit ans pour être plus précise.

- Allons Josette, on dira que c'était hier.

- Vous êtes gentil, hier c'était en mille-neuf-cent-soixante et un. Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans, etc.

- Oui nous étions dans ce qu'on a appelé les trente glorieuses.

- L'histoire et l'économie ne voient pas avec les mêmes lunettes. Qu'y-avait-il de glorieux dans la crise entre les États-Unis et Cuba ? Qu'y-avait-il de glorieux dans l'édification du mur de la honte à Berlin ?

- Je vous l'accorde, nous pourrions faire un catalogue, sans oublier le drame Algérien. Mais vous ne devez pas avoir que ce souvenir de votre jeunesse ?

- Non, j'ai de beaux paysages devant mes yeux, un ciel sans nuages, avec quelques mois de bonheur intense. Pourtant l'époque était moins permissive que de nos jours.

- ...

- Il était beau, il était brun, ses grands yeux noirs me regardaient avec amour et désir. Dès notre première rencontre je fus tétanisée, éprouvant des sensations inconnues. Par pudeur je ne vous en dirais pas davantage sur mes réactions intimes. Pour vous résumer, je le respirais par tous mes pores.

- Beau sentiment d'amour !

- Nous nous vîmes quotidiennement, en cachette au début. A l'époque la majorité était à vingt et un ans, alors il fallait éviter de s'attirer les foudres des parents. Peu à peu nos regards ne suffirent plus, nos gestes s'enhardirent, nos corps s'enflammaient à chaque caresse. Nous nous donnions dans la clandestinité, la fougue et le désir mêlés nous privaient de prudence. Ce qui devait arriver arriva !

Josette respira longuement, ses yeux humides au bord des larmes montraient l'intensité de cette relation.

- Si vous souhaitez qu'on en reste là, je comprendrais parfaitement.

- Oh non ! J'éprouve un doux et tendre plaisir à revenir sur cet épisode de ma vie. A l'exception de Léonard, vous êtes le seul à qui je confie mes petits et grands secrets. Ça me fait un bien immense de pouvoir exorciser tout ça.

- Quel besoin avez-vous d'exorciser ? Combien de jeunes gens ont connu des situations similaires ? Ce n'est pas une tare bon sang.

- Oui bien sûr, aujourd'hui avec le recul c'est plus facile pour moi. J'ai culpabilisé longtemps, chaque fois que je me repassais le film de notre insouciance jeunesse.

- Comment se nommait-il ce beau garçon ?

- Si je vous dis son prénom, cela ne vous rappellera rien, lorsque je vous dirai son nom de famille, vous comprendrez rapidement.

- ...

- Il se nommait Aldo Pigliotti, c'était le neveu de Catarina et Donatella. On ne lui a jamais pardonné de porter ce patronyme. Il aurait du s'appeler Dupont ou Martin, aujourd'hui je bercerais mes petits-enfants.

Jean-Christophe se taisait, dans un moment comme celui-là, il ne voyait pas ce qu'il pouvait dire d'intéressant. Il était abasourdi par ce qu'il venait d'entendre. Il osa cependant poser une question.

- Que s'est-il passé ?

- Nous nous retrouvions tous les jours vers le pré du boiteux, pour continuer tranquillement les yeux dans les yeux dans la grange en contrebas. Un jour quelqu'un nous a surpris, nous n'avons rien pu faire, le temps de remettre de l'ordre dans nos vêtements, le visiteur avait disparu.

- Avez-vous un indice sur son identité ?

- Aucun, mais les événements se sont dramatiquement enchaînés. Je n'ai pas eu le temps de franchir le seuil de notre maison qu'une volée de gifles s'est abattue sur moi. Nous avons été dénoncés, l'inconnu s'était empressé de révéler aux parents que je folâtrais avec un étranger au village. J'ai compris que bien des années plus tard la colère de mon père adoptif. Aimer un Pigliotti méritait la pire des vindictes, en d'autres temps j'aurais eu droit au bannissement.

- Qu'est devenu Aldo ?

- Il repose dans son pays, probablement à cause de moi.

- Que voulez-vous dire ?

- Les choses se sont enchaînées. Trois jours plus tard Aldo est tombé d'un échafaudage. Il travaillait sur un chantier de construction de la centrale électrique. Je suis convaincue qu'il ne s'agit pas d'un accident, mais d'une mort provoquée.

- C'est grave cette affirmation !

- Oui, il aimait trop la vie pour attenter à la sienne. Il était trop agile pour glisser par maladresse sans pouvoir s'accrocher. Il y avait dans le personnel des gens du village. Je ne connaîtrais jamais le coupable, à quoi bon. Léonard m'a aidé dans la voie du pardon.

- Dans ce pays, il ne fait pas bon s'appeler Pigliotti, Duraz, Durand ou Pélissier.

- C'est vrai, il subsiste des haines, elles se transmettent de génération en génération. Au bout du compte on ne se rappelle plus la cause première, on entretient les flammes de l'enfer.

- A vous écouter Josette, ce fut votre unique amour.

- Evidemment, il y a presque cinquante ans de cela. Ses caresses, son odeur, son cœur sont en moi à jamais. Que voulez-vous c'était le destin. Je crois que vous appréhendez mieux les raisons qui nous ont amenés Léonard et moi à vous confier ces sordides histoires.

- Oui Josette, nous appellerons ça le devoir de mémoire.

Quand il prit congé de son hôtesse, elle l'embrassa avec tendresse, comme si elle prenait du plaisir dans ces deux bises amicales. Il avait conscience qu'elle s'était mise à nu devant lui, elle lui avait conté avec décence mais sans pudeur, sa liaison avec son bel italien. Il perçut un vibrato inhabituel dans sa voix, une sensation proche du désir amoureux. Cette femme gardait intact en elle le souvenir de ses émois de jeune fille, c'en était poignant.

Il rentra chez lui le cœur léger, certain d'avoir accompli une bonne action. Josette s'était repassé le film de ses amours, elle n'avait conservé que le meilleur, ce qui la faisait vibrer comme au premier baiser avec Aldo.

28

Le papier journal jauni montrait des signes d'usure, le temps faisait son œuvre. L'article, daté du dix-huit mai mille-neuf-cent-vingt, relatait la disparition d'Amélie Belleveau. La jeune mère de famille âgée de vingt-huit ans s'était volatilisée. Le journaliste avait rédigé huit lignes, dans un style épuré. Le texte ressemblait plus à un constat qu'à une demande de recherche.

Jean-Christophe connaissait un peu cette histoire véhiculée par les anciens. La disparue avait vécu dans la ferme occupée actuellement par Arsène, le voisin d'Amédée. Il décida d'approfondir ses investigations sur cette femme. Il attendit que l'heure de la sieste soit passée, puis se dirigea vers le marais, quelques minutes de marche à pied lui feraient le plus grand bien.

L'Arsène le reçut avec plaisir, accoudé à une barrière en bois, il caressait la tête d'un âne content de l'aubaine. Il expliqua que le baudet appartenait à une race qui faillit s'éteindre à la fin des années soixante. Avec quelques fermiers il avait entrepris une opération de sauvetage. Il annonça avec fierté à son visiteur que la partie était gagnée, les ânes pouvaient se reproduire sans danger d'extinction. L'animal, plus docile que la plupart de ses congénères, avait conquis les organisateurs de loisirs. Il n'était pas rare d'en croiser sur les sentiers de Chartreuse ou de l'Avant-pays.

Comme la plupart des gens du coin, l'Arsène ne dérogeait pas, il fallait l'approcher avant d'entrer dans le vif du sujet. Par ces manœuvres coutumières, il songeait aux peuplades africaines, aux longues palabres. Ici le processus s'apparentait à ces usages en vigueur de l'autre côté de la Méditerranée. Il proposa un verre de blanc à son visiteur contraint d'accepter sous peine d'offense.

Il servit un tord-boyau infâme, Jean-Christophe but la moitié du verre, l'autre moitié termina au pied de la glycine. Heureusement l'Arsène ne vit pas le stratagème, il proposa un second verre, Jean-Christophe le refusa en prétextant une incompatibilité avec son traitement médical. L'autre secoua la tête et se servit une rasade.

Le gosier humecté, ils pouvaient converser sereinement, le vieil homme commença le premier.

- Je suppose que vous venez me parler de la grange d'Amédée ?
- Pas du tout, je veux bien en parler si vous voulez, je suis venu pour discuter d'Amélie Bellevau, ce nom vous rappelle-t-il quelque chose ?
- Je n'étais pas né, mon père m'a souvent parlé de cette pauvre femme. Il prétendait savoir où elle était.
- Vous a-t-il révélé l'endroit ?
- Oh, il certifiait qu'elle reposait sous la grange au crucifix.
- Comment pouvait-il l'affirmer ? Avait-il eu vent de quelque chose.
- Avant d'acheter la ferme, mon père avait travaillé au village, notamment chez Timothée Duraz. Il avait vu et entendu.

Jean-Christophe se garda bien de réagir face aux propos de son hôte. Il ne devait pas révéler le but qu'il poursuivait avec ses questions. Une pièce supplémentaire se mettait doucement en place, le puzzle se garnissait peu à peu.

- A qui appartenait la grange au crucifix à l'époque ?
- Devinez ! Timothée l'aurait vendue en vingt et un. Mon père m'avait expliqué avoir renoncé à l'acheter par respect pour la mémoire d'Amélie.
- Il avait une tendresse particulière pour elle ?
- Je crois, elle était veuve de guerre avec un garçon à élever. Alors ceci explique cela.
- Je ne comprends pas tout, pourquoi aurait-elle disparu ?
- Mon cher Jean-Christophe, vous êtes naïf ou vous faites semblant. On l'a fait disparaître, il suffit de chercher qui cela pouvait gêner.
- Ne me dites pas que Timothée pourrait en être l'auteur.
- C'est vous qui le dites, moi je suppose. Mon père savait qu'elle couchait avec le vieux Duraz. Elle était probablement enceinte et voulait profiter de cette situation pour le coincer.
- Le coincer ?
- Oui, lui extorquer de l'argent ou vivre avec lui. Il était veuf, c'était un bon parti, mais il préférerait les prendre les unes après les autres plutôt que d'avoir la même dans son lit.
- On n'exécute pas les gens pour si peu, Arsène.
- Ça c'est ce que vous pensez, dans ces années-là la vie valait moins cher qu'aujourd'hui. Celui qui se mettait en travers du chemin prenait un gros risque.
- Savez-vous ce qu'il est advenu de son enfant ?

- C'était un garçon, mes parents m'on raconté que ceux d'Amélie ont quitté la région aussitôt la ferme vendue. C'est eux qui ont élevé l'enfant. Je crois qu'ils se sont installés dans le sud, je ne saurais vous donner plus de précisions. Mais pourquoi donc toutes ces questions ?

- J'écris un livre sur les vieilles familles et l'histoire du pays. Vos informations sont précieuses.

- Attention Jean-Christophe, je ne vous ai rien dit, je veux finir mes jours tranquillement en caressant mes ânes. Il y a encore des rancœurs et des haines tenaces, alors n'écrivez pas n'importe quoi. C'est un conseil.

- Vous avez peur, Arsène ?

- Peur de personne, prudent tout simplement.

- Ce n'est pas une réponse, vous lâchez des bruits, puis maintenant vous reculez, ça ne vous correspond guère tout ça.

- Jean-Christophe, il y a ce qu'on se raconte entre quatre yeux et il y a ce que vous voulez écrire. Vous m'avez piégé, car je ne veux aucune trace de notre conversation. Ici l'histoire et le temps n'on pas effacé toutes les mémoires. Ce passé colle à la peau, et moi je tiens à la mienne. Promettez-moi d'en rester là.

- Entendu, je vous le promets, un peu à contrecœur, mais vous pouvez compter sur ma discrétion. On dira que je suis venu me renseigner sur la sauvegarde des ânes.

- Merci cher ami.

- Au fait, vous vouliez me parler de la grange d'Amédée ?

- Non, là aussi je n'ai plus rien à rajouter, l'enquête est close.

- Une autre fois peut-être.

- Qui sait ! Ils sont beaux mes ânes.

29

La sécheresse sévissait depuis bientôt cinq ans. Chacun s'employait à compenser la pénurie d'eau à sa façon. Dans le quartier, ceux qui avaient la chance de posséder un puits tiraient sans vergogne dans cette manne. Il en était ainsi de génération en génération, mais aujourd'hui la donne changeait. La gestion des réserves devenait un enjeu primordial face aux dangers.

Jean-Christophe assistait en spectateur médusé à toutes les initiatives pour continuer à jouir sans entrave du précieux liquide. Certains installaient des pompes immergées, d'autres bidouillaient des installations sophistiquées pour arroser la pelouse la nuit, leur conscience civique s'arrêtant à la margelle des puits.

Les autorités prirent des décisions drastiques, il y eut rapidement deux sortes de citoyens : ceux qui possédaient le précieux trou permettant de rejoindre la nappe phréatique, et la grande majorité subissant l'interdit. Les

uns se servaient en catimini pendant que les autres regardaient se faner leurs plantations. Il était convaincu de vivre les prémices de la guerre de l'eau.

En attendant les chanceux regardaient avec inquiétude baisser le niveau de leur réserve. Ils ne pouvaient s'emparer de la totalité du trésor commun enfoui quelques mètres sous eux. La volonté de continuer à en profiter les poussa à chercher à parfaire leur appropriation.

Bien sûr, dans toutes les préfectures des cellules de gestion de l'eau étaient mises en place. Les préfets étaient décidés à limiter au maximum le gaspillage. Cependant ils se trouvaient confrontés à un problème d'importance, les puits ne dépendaient pas des sociétés en charge de la distribution, ils étaient creusés dans des propriétés privées. Ici leur pouvoir montrait ses limites, il appartenait aux élus de la nation de légiférer. Depuis le début de la sécheresse toutes les initiatives en la matière échouaient lamentablement. La nouvelle assemblée élue installa une nouvelle commission qui prit la suite de la précédente. En attendant il était urgent de ne rien faire.

Amédée fut le premier à procéder au nettoyage de son puits, il embaucha un voisin qui descendit voir ce qui se passait dix mètres plus bas. Il espérait creuser une cavité qui permettrait la rétention d'une plus grande quantité de liquide. Le hic c'est que son idée germa dans la tête de la plupart de ses voisins. Chacun voulut se prémunir en réalisant une poche plus ou moins profonde.

Au fur et à mesure des opérations de curage, les suivants virent le niveau diminuer sensiblement. C'était inéluctable, la quantité de la nappe restant identique, c'est sa répartition qui se modifia. A défaut de guerre de l'eau, cela déclencha quelques escarmouches. De vieilles querelles réapparurent, attisé par un vent de folie que la pénurie d'eau exacerbait.

Il y eut des surprises dans chaque cavité visitée, à croire que l'homme se débarrasse de ce qui le gêne en le soustrayant à son regard. Deux squelettes furent découverts dans le puits d'Arsène, ce dernier hésita avant de confier ces restes aux gendarmes. Il n'aurait pas agi de la sorte s'il les avait trouvés lui-même. L'ouvrier aurait pu parler et le pauvre Arsène se serait trouvé accusé de dissimulation. Il n'avait jamais entendu parler de disparition hormis la jeune femme évanouie dans la nature en mille-neuf-cent-vingt. Le lendemain de la découverte, deux fusils de marque Mauser ainsi que deux casques allemands datant de la dernière guerre rejoignirent leurs propriétaires. L'Arsène se sentit mieux, il comprit que l'exécution des deux soldats avait eu lieu pendant qu'il était enfant, son père ayant rejoint le maquis lorsque les boches envahirent le pays.

Le vieux paysan, comme tous les anciens, utilisait le terme « boches » pour désigner nos ennemis d'hier, amis d'aujourd'hui. L'Europe avec la

fraternisation des peuples ne l'empêchait pas de penser du mal des descendants des fiers conquérants. Cette génération n'évacuera jamais les atrocités vécues à cette époque.

Cette découverte occulte d'autres trouvailles, chacun choisissant la discrétion pour évacuer des objets indésirables. Amédée, ayant commencé le premier, ne fit aucun commentaire lorsqu'il remonta un bidon d'huile bizarre. Le récipient séjournait dans le puits depuis quelques mois, une année tout au plus. La marque gravée sur le plastique lui indiqua qu'il s'agissait d'un exemplaire non commercialisé en France. En l'agitant, il constata qu'il restait du liquide, il dévissa le bouchon, lorsqu'il huma le contenu, il comprit immédiatement de quoi il en retournait.

Une odeur d'essence le saisit, il resserra le bouchon et se dirigea d'un pas décidé vers le fond du jardin. C'est là que Tonin brûlait les déchets, il s'empara d'une fourche plantée dans le sol à proximité. Il ranima le feu engourdi, recula de quelques pas et jeta le bidon au milieu du brasier. Il patienta quelques secondes qui lui parurent interminables. Une explosion suivie d'un souffle caractéristique se produisit, un coup de chaud se répandit autour de lui. Deux minutes plus tard, le récipient et son contenu s'étaient évanouis dans la nature, à la grande satisfaction d'Amédée.

Le puits lui avait donné une indication, il préféra tourner la page. Tout ça lui faisait trop mal, il ne voulait pas revivre les affres de l'incendie. De toute manière rien ne pourrait changer l'ordre des choses. Le voisin qui nettoyait dix mètres plus bas ne fit aucun commentaire, par habitude, il avait mis une cochonnerie de plus dans le seau.

Tonin avait vu toute la scène, il comprit rapidement que le feu éviterait de relancer la polémique, il serait muet comme une tombe.

Augustin Pinart était un homme haut en couleurs. Maniant le verbe avec faconde et l'argent avec dextérité, il avait succédé prématurément au milieu des années soixante à son père. Ce dernier avait perdu son ultime combat contre une vache plus récalcitrante que ses congénères. Un coup de sabot inattendu sonna la fin de partie pour le patriarche.

Coureur de jupons devant l'Éternel, le jeune Augustin se retrouva du jour au lendemain en charge de l'entreprise de négoce en bétail. Il s'adapta rapidement au métier qu'il avait occupé jusqu'à présent en dilettante. Maintenant la lignée familiale reposait sur ses épaules, il entra dans le cercle fermé du maquignonage. Il fit rapidement preuve d'une parfaite maîtrise du sujet, il lui suffisait d'une tape sur le cul d'une bête pour déterminer sa qualité, son œil aguerri jugeant parfaitement le poids de l'animal. Il obtint rapidement le respect et la reconnaissance de ses congénères.

Sa mentalité de maquignon se répercuta sur sa vie privée. Il jeta son dévolu sur la fille unique d'un négociant de la place, il avait flairé la bonne affaire. Le mariage consommé, l'association avec le beau-père coula de source. Ce dernier ravi d'avoir un petit-fils passa volontiers la main. La voie enfin libre, il put envisager de mener l'entreprise selon sa volonté. En moins de cinq ans il devint le leader dans la région

Ceux qui tentèrent de le concurrencer y laissèrent des plumes, Augustin n'hésitait pas à user et abuser de ses relations pour abattre un gêneur. Par un simple coup de fil ou à la fin d'un repas bien arrosé, son interlocuteur avait compris le message. Il tenait par la barbichette le chef de cabinet du préfet, le directeur départemental de l'agriculture ainsi que les services vétérinaires. Chacun bénéficiant de ses largesses renvoyait l'ascenseur sans vergogne.

Tout cela ne l'empêchait pas de s'occuper des épouses insatisfaites. Elles trouvaient dans cet amant fougueux et rustre, les sensations fortes qu'elles n'éprouvaient plus dans le lit conjugal. Sa philosophie de maquignon trouvait là toute sa plénitude, lorsqu'il abordait la question au banquet des chasseurs, il déclama à qui voulait l'entendre que les femmes ont besoin de mâles aux attributs virils. Elles aiment être prises à la dure, d'autres diraient à la hussarde.

Entre deux bières et une amante esseulée, il trouva le temps et l'énergie pour mettre en place une filière de vente de veaux à destination de l'Italie. Feignant d'ignorer le pedigree de ses interlocuteurs, il prospéra à grande vitesse. Il lui importait peu de connaître les raisons qui poussaient ces Italiens à commercer avec lui. Selon ses préceptes, l'argent n'avait pas d'odeur.

Les Transalpins appréciaient le côté peu regardant de leur partenaire. Augustin décida de mettre en place un réseau d'élevage de veaux en batterie. Ses relations lui permirent d'obtenir des prêts, un fournisseur d'aliments mit aussi la main au portefeuille. Les Italiens trop contents de l'aubaine participèrent aussi au montage financier. Il n'eut plus qu'à convaincre les éleveurs. Il s'adressa tout d'abord à ceux qu'il savait en difficulté financière. En moins d'une année, une vingtaine de paysans accueillirent en pension le bétail d'Augustin Pinart.

Le système mis en place lui permettait de réaliser de gros bénéfices sans avoir les frais d'infrastructures. Il utilisait les bâtiments et la main d'œuvre des éleveurs moyennant une rétribution sur chaque bête engraisnée. Il fournissait la nourriture par le biais de son association avec le distributeur. La machine bien huilée fonctionna à plein régime pendant plusieurs années. Sa collaboration l'amena à rendre de fréquentes visites à ses amis de l'autre côté des Alpes.

Sous des dehors frustrés, l'homme était doté d'une grande intelligence. Il comprit que les carcasses de viande se transformaient en machine à laver. L'argent sale de la mafia ressortait blanchi de l'opération. Il ne pouvait faire marche arrière, il décida de jouer le jeu et d'en accepter les risques. Tout ce petit monde y trouvait son compte, Augustin écoulait sa marchandise au prix fort tandis que ses clients devenaient d'honorables commerçants.

Il adorait ses escapades napolitaines, Guido et ses comparses concoctaient des rencontres où les filles et le bon vin agrémentaient le séjour. Il pouvait donner libre cours à tous ses fantasmes, aucune ne pouvait refuser cela faisait partie de leur contrat. Trois jours plus tard elles étaient accompagnées avec une rétribution à la hauteur de leurs prestations.

Un jour Guido effectua le voyage dans l'autre sens, il céda à la demande de sa fille qui souhaitait voir ce qui se passait sur l'autre versant des Alpes. Tout naturellement ils échouèrent chez Augustin. Ce dernier les reçut en famille, son épouse eut pour consigne de mettre les petits plats dans les grands. Il présenta pour l'occasion son fils. Ornella et Jean-Louis Pinart ne se quittèrent pas des yeux. A partir de ce moment, le fils participa davantage aux activités de son père. Ornella traversa plus souvent la frontière, deux ans plus tard les deux familles scellèrent leur union.

Bientôt l'Italie, plus particulièrement la région napolitaine, n'eut plus de secret pour les Pinart. Les parents ou les enfants venaient souvent profiter de la beauté de la baie et de son climat. Un jour Jean-Louis se retrouva sur la terrasse en compagnie de sa belle-mère, celle-ci adorait son gendre, c'était réciproque, il aimait cette femme discrète et élégante, Ornella lui ressemblait beaucoup. Ils engagèrent la conversation.

- Je vais vous faire une confidence mon cher Jean-Louis.
- Ce n'est pas un lourd secret belle-maman.
- Je ne crois pas, enfin si un peu.
- Qu'allez-vous me révéler ?
- Eh bien, savez-vous que ma mère a vécu quelques années dans votre région, dans un village proche de chez vous.
- Cela prouve que le monde est petit. Pouvez-vous m'en dire davantage.
- Oh elle ne s'exprimait pas beaucoup sur le sujet, je crois qu'elle n'en gardait pas un excellent souvenir. Elle est revenue au pays après la guerre.
- Pour quelle raison était-elle venue en France, et pourquoi le retour en Italie ?
- A votre avis ?
- L'amour.

- Je crois qu'elle s'est expatriée avec ses parents et sa sœur jumelle parce qu'ici c'était la misère. Sa sœur jumelle est morte, et elle a divorcé d'un Français. Je sais que j'ai un demi-frère là bas. Je ne le connais pas, je sais juste son prénom. Il s'appelle Joseph.

- Quel est le nom de votre mère ?

- Catarina Pigliotti.

- Ça ne me dit rien, mon père pourrait en savoir davantage. Voulez-vous que je lui en touche un mot.

- Non, Jean-Louis, cela doit rester entre nous.

- Entendu, n'en parlons plus.

La brise s'était levée, au loin des moutons blancs surfaient sur la crête des vagues. Ils abandonnèrent la terrasse pour se replier dans le jardin d'hiver.

31

Jean-Christophe tournait comme un ours en cage dans son bureau. Il fronçait souvent le sourcil en parlant tout seul. Son entretien avec Amédée le confortait dans son désir de recherche de la vérité. Le silence des petits papiers l'obsédait, il voulait, à tout prix, relier les articles de journaux, les lettres de Léonard et Yvonne Pivier, ainsi que les confidences des uns et des autres. Il n'arrivait pas à décider dans quel ordre il devait avancer, il parcourut à nouveau les coupures. Il avait accompli les mêmes gestes des dizaines de fois, mais il espérait encore découvrir un élément lui ayant échappé précédemment.

Il jeta son dévolu sur les quelques lignes qui relataient l'éboulement qui avait obstrué de manière définitive la route reliant deux villages savoyards. Quelque chose le chagrinait, il n'arrivait pas à déterminer quoi. Il le lut en long, en large et en travers, rien ne lui paraissait évident. Il s'empara d'une autre coupure qu'il reposa aussitôt. Il savait que la réponse à ses interrogations se trouvait là, oui mais où ?

Joël Massard s'était employé à rédiger son papier sans fioritures. Il racontait simplement l'incendie qui avait détruit une grange abritant environ quatre-vingt veaux. Il s'empara du journal relatant la destruction du bâtiment. Son sang ne fit qu'un tour, son sourcil modifia sa courbe, il reprit l'article sur l'éboulement, le reposa et se dirigea vers son ordinateur.

Il tenait un agenda électronique, Outlook lui apporta la confirmation de son hypothèse. Maintenant il venait de découvrir un lien entre deux événements s'étant produits à plus de cent kilomètres de distance. La grange d'Amédée avait flambé le même jour que l'effondrement des tonnes de rochers sur la voie reliant les deux villages. Il lui restait à découvrir le fil invisible raccordant ces faits-divers.

Sa perplexité était grande, il n'y avait eu aucune victime humaine dans chaque cas, alors que voulait dire celui qui avait posté l'enveloppe ? Pourquoi n'avait-il pas joint le papier concernant la fin tragique des vœux d'Amédée ?

Hormis la concordance des dates, il n'arrivait pas à percevoir ce dénominateur commun, pourtant il avait acquis la certitude qu'il y en avait un. Il s'employa à décortiquer la chronologie des deux événements, il commença par la grange d'Amédée. Il se rappelait parfaitement le déroulement de l'incendie. Lorsqu'ils approchèrent de la ferme, la nuit était tombée, il se souvint que son épouse était sortie fumer une cigarette avant de se mettre au lit. Il put ainsi déterminer un créneau pour le démarrage du feu. Il avait une petite idée en tête.

La énième lecture de l'article sur l'éboulement lui permit d'étayer son hypothèse, l'heure de l'écroulement du pan de montagne y figurait. Il réalisa un peu de calcul mental pour arriver à sa conclusion : il s'était écoulé moins de deux heures entre le déclenchement des deux faits-divers.

Un détail le chagrinait, il s'évertuait à chercher un lien entre ces deux affaires alors que l'expéditeur de la lettre anonyme ne lui donnait qu'un article en pâture. Ça ne collait pas, jamais il ne pourrait mettre cette pièce dans le puzzle. Pourtant son intuition l'incitait à foncer dans cette direction. Il était rare que ses pressentiments s'avèrent des voies de garages. Son sixième sens lui avait permis d'éviter des situations délicates, aujourd'hui c'était bien différent, il utilisait son flair pour résoudre un rébus.

Poursuivant le même cheminement intellectuel, il relut le papier de Joël Massard concernant l'Alfa-Roméo embourbée dans le marais. Il sentait que la porte d'entrée se trouvait là, d'autant que cette sortie de route s'était produite peu de temps avant l'incendie et l'éboulement. Ce qui l'intéressait c'était l'absence de victime, il espérait comme le petit Poucet qu'un des protagonistes de l'histoire ait posé des petits cailloux.

Il était persuadé que le conducteur et ses passagers s'étaient volatilisés de l'autre côté de la frontière. A cette période de l'année il n'y avait que deux possibilités, le tunnel du Mont-Blanc ou celui du Fréjus. Cette solution de repli lui paraissait évidente, ça le ramenait inéluctablement vers la route éboulée. Il échafauda une autre théorie, il pouvait y avoir quelqu'un qui avait fait demi-tour juste après la chute des rochers. Dans ce cas que venait faire cette coupure dans l'enveloppe ?

Têtu comme une mule il se fixa sur ce postulat. La route obstruée amenait quelqu'un ou quelque chose au village de montagne. Continuant son délire il opta pour un véhicule s'étant trouvé sur les lieux de l'incendie de la ferme d'Amédée deux heures plus tôt. L'intuition l'amenaient vers cette construction farfelue, la raison lui dictait de s'en éloigner.

Hélène arriva du travail, elle trouva son homme très préoccupé, elle décela quelques froncements de sourcils. Elle l'embrassa, et lui demanda de bien vouloir la suivre au salon. Tel un automate il s'exécuta. Elle servit deux verres de whisky, puis se posa dans un fauteuil club, Jean-Christophe en fit de même. Inquiète de l'obsession de son époux, elle préféra l'aborder en douceur. Ils discutèrent un long moment, il lui expliqua son point de vue sur ce qu'il appelait « Le silence des petits papiers ». Elle aussi fit preuve de curiosité, il lui avait présenté ses hypothèses, elle abonda dans son sens.

Elle réussit à le convaincre de passer un week-end chez des amis dans le sud de la France. Elle y mit une condition, il n'était pas question d'emmener des documents ayant un rapport avec l'enveloppe, ni d'amener la conversation sur le sujet. Il accepta de bonne grâce, un break serait le bienvenu.

Hélène passa un coup de fil, une heure plus tard ils mirent une valise dans le coffre et se dirigèrent vers l'autoroute A7. Les cigales et le soleil prendraient le relais. Il ne put évacuer l'affaire de son esprit pendant la première heure de route. Sa dernière pensée fut pour le correspondant local du journal, il essaierait de rencontrer Joël Massard la semaine prochaine.

32

C'était jour de marché au pays. Jean-Christophe arpentaient les allées sans but précis. Il observait, d'un œil incrédule, les étals des marchands ambulants. Dans ce bric-à-brac organisé, il y avait tout ce dont il n'aurait probablement jamais besoin. Le démonstrateur de produits miracle pour redonner de la patine aux meubles, côtoyait le jeune africain présentant des babioles confectionnées au Burkina Faso.

Il n'aimait pas se retrouver au milieu de la foule, mais aujourd'hui la fréquentation restait acceptable. Il pouvait musarder sans être contraint de se comprimer pour céder le passage à une mère de famille avec sa poussette ou à une grand-mère claudicante. Un rempailleur de chaises le héla, il se renseigna car le chat du voisin avait endommagé la paille d'un siège. Hélène le sollicitait souvent pour procéder au remplacement de l'assise. Maintenant qu'il avait trouvé l'homme de l'art, il ne lui restait qu'à conclure.

Une odeur de rôtisserie lui chatouilla les narines, une batterie de poulets transpirait contre les rampes de résistances. Il s'approcha du vendeur d'origine asiatique, il commanda un poulet fermier laqué, c'était son petit plaisir des jours de marché. Le marchand en décrocha un, il rajouta des oignons et de la tomate qu'il mit dans un sac isotherme.

Il salua deux ou trois connaissances en continuant d'arpenter la voie principale. Il espérait rencontrer Joël Massard, ce dernier fréquentait les lieux à l'affût des derniers potins, ça faisait partie de son job de correspondant

local du journal. Au deuxième passage, il n'y avait pas l'ombre de celui qu'il souhaitait rencontrer. En désespoir de cause, il se dirigea vers le café de la Poste afin d'étancher une soif tenace.

Aussitôt qu'il franchit le seuil, il aperçut le journaliste en pleine conversation avec un paysan. Ils se firent un petit signe, Joël salua son compagnon et se dirigea d'un pas décidé vers lui. Il lui confessa à voix basse être très heureux de son arrivée, car il ne savait comment se débarrasser de son interlocuteur.

Jean-Christophe le gratifia d'un sourire, les deux hommes s'étaient compris, pas besoin d'en rajouter.

- Vous arrivez au bon moment, j'ai cru que je ne me débarrasserais jamais de ce brave homme.

- Il devait avoir beaucoup à vous raconter.

- Oh, c'est surtout un rabâcheur. Il ne voit personne dans son trou, alors c'est ici qu'il renoue avec la société.

- J'espère ne pas vous importuner ?

- C'est un plaisir de faire un brin de causette avec vous. Vous avez toujours des sujets de conversation intéressants.

- C'est gentil à vous, mais ce n'est pas toujours vrai. Mon épouse m'accuse souvent de me répéter.

- Voilà ce que c'est que d'être un vieux couple.

- Hélas cela veut dire qu'il reste moins de chemin à accomplir, la route est longue lorsque je me retourne.

- D'accord, ça se compense par la richesse du parcours.

- On dira comme ça Joël.

- Et à part ça, vos écrits ?

- Justement, vous tombez à pic, j'ai besoin de vous demander quelques renseignements.

- Ce sera avec plaisir si je peux vous aider, que voulez-vous savoir ?

- Je suis intrigué par des coïncidences dans certaines affaires, j'ai besoin de voir plus clair pour avancer dans l'écriture de mon prochain ouvrage. Je souhaite en savoir davantage sur vos investigations concernant l'incendie de la grange d'Amédée.

- Remettez-vous en cause la version officielle ?

- Pas du tout, mais j'ai besoin d'éclaircissements car votre article relatait un fait-divers sans plus de détails. Je suis convaincu que votre connaissance du dossier est plus pointue qu'il n'y paraît.

Joël Massard parut gêné par la question, il griffonna quatre mots sur un billet qu'il tendit à son interlocuteur. Jean-Christophe lut le papillon pendant que le correspondant local buvait nerveusement sa bière. Il reprit la parole.

- Voulez-vous qu'on en reste là ou bien pouvons-nous nous voir dans un lieu moins fréquenté ?

- Vous savez où j'habite, je serai à mon appartement dans vingt minutes.

- C'est entendu, je fais quelques provisions sur le marché puis je passe vous rendre visite. A tout à l'heure.

Une fois de plus il avait fortement froncé le sourcil à la vue de ce qu'avait griffonné le journaliste. Il avait écrit : « Ici danger Jean-Christophe ». Il savait qu'il touchait à la vérité, l'approchant de plus en plus. Joël devait posséder les clés, et cela semblait le perturber au point qu'il décela de la crainte, presque de la peur dans le regard de cet homme.

Quand il sonna à la porte du journaliste, ce dernier parut plus détendu lorsqu'il le convia à entrer. Ils parcoururent un long couloir avant de se retrouver dans une pièce faisant office de bureau.

- Oui cher ami c'est ici que je pisse mes articles. Mon épouse est au magasin, nous serons tranquilles à l'abri d'oreilles indiscrètes.

- Eh bien nous pourrions aborder ce qui me paraît le plus intéressant, où situez-vous le danger ?

- La grange d'Amédée n'est qu'un épiphénomène. La réalité est bien plus complexe. Nous touchons ici aux forces occultes, aux luttes de clans et au blanchiment d'argent sale. Une fois cela dit, vous comprendrez mieux tous ces incendies de granges par nos pays.

- Si vous avez découvert quelque chose d'aussi grave, pourquoi ne pas le signaler à la gendarmerie ?

- Parce-que je tiens à ma peau, oui je tiens à vivre, tout simplement. Ce que je sais risque de mettre en péril mon existence et celle des miens. Je ne peux mettre en danger mes proches. Même vous Jean-Christophe, faites attention, la rédaction d'un ouvrage sur les vieilles familles du coin n'est pas chose anodine.

- Mon cher ami, je crois que nous avons mis les pieds dans un nœud de vipères.

- Je ne sais pas si ce sont des vipères, mais un nid de serpents venimeux c'est sûr. Qu'est-ce qui vous chagrine dans le malheur d'Amédée ?

- Pour être clair avec vous, selon moi, trois évènements semblent être liés.

- Ah oui, dites-moi lesquels ?

- L'enlèvement d'une Alfa Roméo dans le marais proche de la ferme d'Amédée, l'incendie de sa grange et enfin un éboulement s'étant produit un peu plus tard à l'autre bout du département.

- Je n'avais pas fait le rapprochement avec ce dernier élément, mais pour les deux premiers je suis de votre avis. Ça colle parfaitement avec mon enquête journalistique.

- Vous n'en avez pas parlé dans votre compte-rendu de l'époque.

- C'est exact, la raison en est simple. Amédée est un ami d'enfance, je ne voulais pas mettre la suspicion sur son affaire alors que le maire, les autorités sanitaires et la maréchaussée concluaient à un accident. L'origine du feu étant attribuée à un court-circuit, je ne voulais pas mettre mes gros sabots dans ce borbier. La démolition pour raison sanitaire a évité bien des tracas à ce brave homme.

- Je comprends, mais qui tire les ficelles selon vous ?

- La mafia napolitaine, connue aussi sous le nom de camorra. Ne m'en demandez pas davantage, le reste je le garde pour moi, c'est mon assurance vie.

- D'accord Joël, je vais vous poser une dernière question. La famille Pigliotti, ça vous rappelle quelque chose ?

- La non réponse fait partie de mon assurance-vie.

Maintenant Jean-Christophe savait à quoi s'en tenir. Les silences et les non-dits de son interlocuteur le confortaient dans son cheminement. Il était dans le vrai, sur un terrain miné, il devait s'entourer de mille précautions avant de faire un pas de plus.

33

Au fur et à mesure de ses investigations une piste sérieuse se présentait. Le puzzle prenait forme, Hélène comprenait ses insomnies et son froncement de sourcil fréquent. Jamais il n'aurait pensé se trouver confronté à une telle énigme. Il en arrivait parfois à maudire l'erreur du facteur, à supposer qu'il s'agisse d'une méprise.

Depuis le début rien n'était simple et les cadavres jonchaient le parcours, certains ayant eu une fin provoquée, d'autres étant partis pour cause de fin de voyage. Il ne s'attarda pas sur la disparition du père Léonard, c'était le déroulement normal d'une existence avec ses bonnes actions et ses zones d'ombres. La mort d'Yvonne Pivier l'interpella, aujourd'hui il admettait ses craintes et sa dernière lettre confirmait ses dires.

Il décida de porter son attention sur les personnes découvertes en Avant-pays et en Chartreuse. Il espérait que les cadavres découverts avaient fourni quelques indices. Il ne se faisait guère d'illusions, les services de gendarmerie et de police ne viendraient pas lui fournir les réponses à ses

interrogations. Il décida d'aller pêcher l'information auprès des journalistes ayant couvert ces affaires.

Cela se révéla plus difficile qu'il ne l'imaginait. Le journal était en pleine réorganisation avec un déménagement à la clé. Il ne put avoir accès aux archives, on lui signifia qu'il faudrait attendre quelques semaines, le temps de s'installer avec un fonctionnement normal dans les nouveaux locaux. Jean-Christophe ne voulut pas montrer son agacement face à l'adversité, seul son sourcil pouvait le trahir.

Il parvint à obtenir les coordonnées téléphoniques des deux journalistes ayant eu à sévir sur les secteurs concernés par les découvertes morbides. Il préféra attendre d'avoir consulté les articles écrits par les auteurs avant d'envisager de les rencontrer. Il ne souhaitait pas que son intérêt pour ces crimes soit interprété et colporté.

Deux semaines plus tard il se présenta au nouveau siège du journal. Une odeur de peinture fraîche le saisit, il s'apprêta à faire demi-tour lorsqu'il fut hélé par une jeune femme. Cette dernière lui demanda ce qu'il désirait. Subjugué par la beauté de son interlocutrice il bafouilla quelques onomatopées avant de préciser qu'il reviendrait lorsque la peinture serait sèche.

Cette boutade la fit rire, Jean-Christophe possédait ce don de détendre l'atmosphère par quelques mots choisis. Ici il avait fait mouche. La jeune femme se présenta, elle se prénomma Elsa. Aussitôt il lui parla d'Aragon, elle lui répliqua que ses parents avaient choisi ce prénom justement par rapport aux poèmes d'amour que l'écrivain avait écrits.

Maintenant il savait qu'elle s'occupait de la rubrique « Arts et Culture », ce n'est pas exactement dans ce domaine qu'il effectuait des recherches. Il lui expliqua qu'il était l'auteur de quelques ouvrages, il précisa que, dans le cadre du livre qu'il écrivait actuellement il se documentait sur des faits divers récents. Elsa l'écouta avec attention, elle l'emmena dans son bureau. Dans le couloir blanc sa silhouette aux courbes parfaites réveilla sa rétine fatiguée.

Au milieu des cartons, pas encore déballés, ils s'installèrent. Il n'était pas venu avec les coupures de l'enveloppe, se contentant de noter sur un calepin les dates des découvertes des cadavres. Elsa mis en marche son ordinateur portable, avec dextérité elle navigua d'une fenêtre à l'autre sur l'intranet du journal. Elle fit une moue de dégoût lorsqu'elle eut connaissance du premier article.

- Vous avez de la chance, les papiers concernant ces affaires sont tous en archivage numérique. Il n'y a pas très longtemps que notre direction a prit la décision d'informatiser les archives.

- Eh bien Elsa, je peux vous appeler ainsi. C'est mon jour de chance.

Elle fit un mouvement de la tête en signe d'approbation.

- Oui, certainement plus que ces pauvres gens assassinés. On ne sait pour quelle raison.

- Aucune cause ne justifie la sauvagerie.

- C'est mon collègue Gilbert qui a enquêté sur ces drames. Il est là, j'ai bu le café avec lui, si vous voulez je lui demande de passer nous voir.

- Avec plaisir Elsa.

Elle décrocha le combiné pour joindre son camarade, une minute plus tard Jean-Christophe rencontrait Gilbert Brunel. L'homme grand à la carrure de sportif lui serra la main d'une poigne vigoureuse. Cette prise de contact réjouit le visiteur, c'était plus facile d'aborder la discussion dans ces conditions.

Après quelques secondes d'échanges de banalités, ils dialoguèrent sur les différentes affaires. Le journaliste lui confia qu'il y avait eu des éléments nouveaux qui n'avaient pas été portés à la connaissance du public. Cette révélation déclencha un froncement de sourcil chez Jean-Christophe. En effet Gilbert lui confia que la jeune femme découverte derrière la cascade du cirque de Saint-Même et le bébé suspendu au dessus de la rivière au pont François 1^{er} appartenaient à la même famille. Il s'agissait de la mère et de son fils, cette information n'avait pas été donnée par les enquêteurs afin de pouvoir poursuivre plus sereinement leurs recherches. Gilbert avait des amis bien placés au niveau de l'enquête.

Le journalisme d'investigation nécessite une grande compréhension de tous les rouages des machines policières et judiciaires. Le sieur Brunel avait su se construire, tout au long des années, un tissu d'amitiés fort utiles. Il savait en user à bon escient, et garder un tuyau pour plus tard. C'est à ce prix qu'il pouvait sortir de temps à autre des scoops retentissants.

Jean-Christophe réfléchissait à la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Elle lui apportait rien de plus par rapport à sa quête. Le lien entre ces deux victimes ne lui permettait pas de les relier à l'un des petits papiers qu'il avait en sa possession. Il évoluait dans un abîme de perplexité lorsqu'une autre phrase lâchée par son interlocuteur retint fortement son attention. Il révéla que les gendarmes avaient trouvé un ticket de transport dans une poche du cadavre du monument Charles Emmanuel II. Un de même provenance fut récupéré dans le sac contenant le bébé.

La suite des propos de Gilbert le conforta dans son idée, il ne dit rien à son informateur mais la provenance du titre de transport ne laissa planer

aucun doute dans son esprit. Les billets avaient été délivrés par une compagnie de transport napolitaine. Pour lui tout ça ressemblait à un règlement de compte, il présentait la griffe de la mafia. A cet instant précis il envisagea une corrélation entre les incendies de granges et les meurtres perpétrés dans la région.

Il remercia chaleureusement Gilbert et la jeune Elsa. Un contre-jour bienvenu lui prouva qu'elle portait des sous-vêtements ne couvrant que le minimum de son intimité. Il s'efforça de ne point faire paraître le plaisir de ce spectacle. Elle lui proposa de le rencontrer à nouveau pour faire un article sur son activité littéraire. Il s'empessa de mettre la carte de la jeune femme dans son portefeuille, c'était un contact à garder.

34

Jorge poussa la porte, il savait qu'il venait là pour la dernière fois. Il s'était décidé à manger un des ultimes poulets sauce pili-pili réalisé par la tenancière, connue par les touristes sous le nom de Marylin de Bahia. Les autochtones ne fréquentaient guère son établissement, la personnalité excentrique de la patronne ne les amusait guère.

Jorge Da Souza venait de fêter ses quarante-quatre ans, il avait perdu ses cheveux depuis belle lurette et sa bedaine laissait supposer qu'il s'agissait d'un bon vivant. Son travail l'obligeait souvent à trinquer à droite et à gauche, il assurait la couverture d'une zone étendue de l'Algarve. Ce coin retiré du littoral lui convenait, il était très attaché aux traditions et coutumes, ici se perpétuait la vie d'antan.

Après un bref passage à l'établissement thermal, il fallait bien parler de sa rénovation et de l'apport de cette activité à la région, il se dirigea vers le vieux village. En ce début d'été les vacanciers et les curistes n'avaient pas encore envahi les routes et les ruelles. Il pouvait profiter du spectacle de la nature en toute quiétude. L'odeur des pinèdes lui enchantait les narines, plus loin les cistes, les lavandes et les marguerites l'éblouissaient. Ainsi était fait son quotidien, il s'en trouvait le plus heureux des hommes.

Il s'essoufflait dans la pente abrupte reliant le parking à la partie haute du village. Il reprit sa respiration devant l'église, les sculptures du portail de style manuelin ne l'inspirèrent guère, il languissait de se poser chez Marylin. Le soleil s'ajoutant à l'effort, il suait à grosses gouttes, quelques verres de vin frais lui apporteraient le meilleur réconfort.

A l'image de ses concitoyens, il n'avait jamais fréquenté cet endroit. Ce n'est qu'en apprenant la fin prochaine de cette aventure, qu'il se décida à faire un papier sur une histoire hors du commun. Marylin s'apprêtait à boucler l'ultime étape d'une aventure de près de cinquante ans. Cinquante années à recevoir les routards de la terre entière, à leur faire passer un moment inoubliable en sa compagnie.

Tout ça, les villageois ne l'avaient pas vu, elle était passée dans leur vie, comme une étoile filante. Elle s'était fabriqué un personnage, faisant fi de la critique des mégères en mal d'amour. Ces grenouilles de bénitier lui vouaient une haine féroce, son excommunication était prononcée depuis longtemps. Il faut dire qu'elle ne faisait rien pour arrondir les angles. Ses tenues excentriques, ses décolletés plongeants et son maquillage outrancier concouraient à cette vindicte populaire. Seuls les hommes lui trouvaient un charme indéniable, ils n'osaient le dire de peur de représailles de la part d'épouses jalouses. En d'autres temps la lapidation aurait été son sort.

Jorge réfléchissait à la fermeture prochaine, il était persuadé qu'elle ne s'en remettrait pas, ça signifiait que le mot fin ne s'appliquerait pas qu'au restaurant. Il avait connu des gens de cette trempe, des passionnés. Ceux-là tenaient par l'investissement permanent dans ce qui faisait leur vie. Passer la main était irréalisable, ils disparaissaient happés par le trou noir de l'oubli. Marilyn ne dérogeait pas à la règle, elle vivrait probablement très mal cette rupture.

Encore quelques pas, quelques enjambées à transpirer le soleil d'été par tous les pores. Le voilà devant la porte tapissée de petits papiers. Il n'avait pas souvent franchi le seuil, pourtant combien de fois était-il passé devant la vitrine ? Combien de fois avait-il lu les papillons collés contre, empêchant de distinguer l'intérieur ? Il se demanda ce qu'il adviendrait de tous ces billets rédigés dans toutes les langues. Cela aurait mérité de figurer en bonne place au musée municipal, malheureusement la réputation sulfureuse de la destinataire de ces mots ne plaidait pas pour une telle éventualité.

Marilyn chercha un acquéreur capable de poursuivre son aventure dans des formes similaires. Quelques farfelus se présentèrent, aucun n'eut son aval. Il paraissait évident qu'en cherchant la perle rare elle reculait d'autant son passage vers le néant. Elle sentait la nécessité d'arrêter mais ses tripes lui disaient non. Il y avait cinq ans que l'affaire était à vendre. Un événement triste accéléra sa prise de décision. Son compagnon des bons et des mauvais jours venait de s'éteindre rongé par un mal implacable.

Une lueur de plus venait de disparaître, son avenir s'assombrissait chaque jour davantage. Elle compensait son teint blafard par un maquillage excessif, à croire que son fournisseur en rouge à lèvres et fond de teint l'approvisionnait en grandes quantités. A son âge elle ne montrait plus sa poitrine généreuse tombant inexorablement de plus en plus bas. Elle se montrait en col roulé et pantalon fuseau, sa silhouette, dans le halo de sa gargote, ne manquait pas de cachet.

Jorge actionna la poignée et poussa la porte, cette dernière s'entrouvrit de quelques centimètres. Il mit la résistance de l'huis sur le compte de la vétusté, l'usure des milliers de frottements des gongs était l'explication la plus

plausible. Il insista poussant avec sa bedaine, la porte résistait toujours mais il gagna centimètre après centimètre. A la cinquième poussée il constata un peu plus de souplesse. L'entrebâillement fut suffisamment large pour lui, il pénétra à l'intérieur.

Aucune lumière n'éclairait les lieux, il avança d'un pas prudent. Il buta contre un obstacle. Connaissant la configuration de la salle, le sol aurait dû être libre juste avant d'aborder une marche. Son œil commençait à s'habituer à l'obscurité lorsqu'il glissa et s'affala de tout son long sur ce qui ressemblait à un corps. Il s'était instinctivement protégé de ses deux mains pour amortir sa chute, elles étaient poisseuses. Jorge n'aimait pas avoir les mains sales, il s'essuya sur son pantalon avant de prendre un briquet dans sa poche.

Il s'employa à plusieurs reprises avant d'obtenir une pâle flamme. C'est à ce moment qu'il regretta d'avoir poussé la porte trop fort. Il aurait préféré ne jamais pénétrer dans le domaine de la mort. La clarté vacillante lui permit de distinguer ce qui entravait le bon fonctionnement du battant. Marilyn gisait dans une mare de sang. Sa première réaction fut de vomir, il se précipita dans la rue, se dirigea vers une bouche d'égout et déglutit. Ses pas laissèrent une trace rouge brun sur les pavés.

Par chance, personne ne l'aperçut plié en train de vomir. Il se ressaisit vite, son instinct de journaliste prit le dessus. Il retourna dans le restaurant et chercha les interrupteurs. Il réussit à allumer des lampes à la lumière blafarde, elles lui permirent de se mouvoir sans buter sur un obstacle. Il décrocha son téléphone mobile et appela son camarade d'enfance l'inspecteur Caminho.

En attendant l'arrivée de la police, il regarda de plus près la victime. Le spectacle de Marilyn, baignant dans son sang, le toucha. Il considéra qu'elle avait réussi sa sortie, elle était morte sur la scène, c'était le rêve de la plupart des gens de théâtre. A sa manière elle faisait partie de ce monde là. D'autres détails lui apparurent, autour d'elle des guirlandes de bostons étaient disposés. Le meurtrier s'était évertué à l'entourer de ce qui avait fait sa fierté pendant tant d'années. Sa chevelure blonde décolorée, avec des cheveux blancs à la racine, garnie de sang lui donnait un air pathétique. Elle venait de tomber de son piédestal, elle n'était plus qu'un cadavre en attente de décomposition.

L'inspecteur Caminho arriva toutes sirènes hurlantes, il descendit de voiture, accompagné du docteur Mourinho. La première phrase du policier fut de dire : « adieu poulet pili-pili » ! Il retourna aussitôt vers le véhicule, il en ramena une puissante torche. Dans cette lumière blanche, tout semblait irréel, trop inondé par la puissance halogène. Jorge relata ses faits et gestes depuis son arrivée. Caminho lui demanda s'il était sorti, il était intrigué sans doute par les traces de pas ensanglantés sur les pavés. Il avoua sa répulsion et son besoin de rendre proprement dans la bouche d'égout.

Le médecin se pencha vers la victime, il souleva une guirlande posée sur la tête de Marylin. Elle serpentait du sommet du crâne au bas de sa poitrine. Ils purent constater que la pauvre femme avait été égorgée. Jorge examina quelques billets disséminés autour de la scène du crime. Certains rendus illisibles par le sang l'intriguèrent, mais après tout ce n'était pas lui le policier.

35

Passer un moment avec Tonin, c'est se retrouver à la fois dans son enfance et voir surgir l'Auguste, ce clown aux chaussures trop grandes, au pardessus rapiécé. Jean-Christophe croisa l'ancien ouvrier agricole, ce dernier lui fit un grand signe de la main avec un sourire laissant apparaître la dernière dent rescapée d'une longue aventure. Cette dent, noircie par la nicotine et l'haleine peu fraîche de son propriétaire, livrait son ultime combat, bientôt elle rejoindrait ses congénères au cimetière des caries. L'absence de dentition le faisait ressembler à Popeye le mangeur d'épinards aux joues creuses.

Cet homme rustique connaissait les secrets les plus inavouables du quartier. Il était capable de garder le silence pendant des mois, parfois des années, puis un jour il lâchait une petite phrase au hasard d'une conversation. Il fantasmait beaucoup sur les femmes, sa solitude lui pesait, avec le temps il l'apprivoisa pour s'en faire une compagne. Solitaire, il ne détestait pas la compagnie de celui qui l'acceptait tel qu'il était.

Jean-Christophe s'arrêta, descendit de son véhicule pour serrer la main de Tonin. Ce dernier appréciait ce genre de comportement à son égard, il aimait bien l'écrivain, c'est le surnom qu'il lui avait donné. D'autres n'avaient pas ce privilège, ils étaient affublés de sobriquets moins flatteurs. Il faut dire que Tonin sait à peine lire et écrire. Dans son esprit simple, le surnom de son interlocuteur était une marque de reconnaissance.

Ils devisèrent de la pluie et du beau temps. Tonin déclara qu'une année à treize lunes ne présageait rien de bon, foi de paysan. Il avait toujours un proverbe ou une anecdote à la bouche. Il débitait son histoire en zozotant, c'était marrant d'entendre parler cette force de la nature de sa voix fluette. Il fallait avoir la patience d'écouter ses délires, au milieu des herbes folles apparaissait parfois une belle fleur. Ce fut le cas à cette occasion.

Jean-Christophe n'était pas pressé ce matin-là, il déploya ses oreilles pour bien entendre son compagnon du moment. Parfois il relançait la conversation, le bougre s'avérait plus malin qu'il n'y paraissait. Il ne voulait pas lui donner l'impression de s'intéresser de trop près à un sujet. Sa technique consistait à faire semblant de n'y prêter aucune attention, il y revenait quelques instants plus tard. Souvent Tonin passait de lui même à autre chose, sa structuration était bien différente des autres.

L'ancien ouvrier agricole passa en revue les petits travers du voisinage. Chacun y trouva sa part, c'était farfelu et cocasse souvent. Il repérait même les amours secrètes de Madame Truc avec Monsieur Chose. Il n'y avait qu'un événement sur lequel il ne s'exprimait pas, c'était l'incendie de la grange d'Amédée. Rien que l'évocation du sinistre mouillait son regard, ses yeux s'embrumaient et plus un son ne sortait de sa bouche édentée.

Jean-Christophe contourna l'obstacle, il lui parla d'Augustin Pinart le maquignon. La surprise fut de taille, Tonin redevint loquace, il en savait beaucoup sur le personnage. Il s'approcha davantage de l'écrivillon, répandant au plus près son haleine fétide. Il s'exprima à voix basse, son zozotement ayant disparu.

- Celui-là peut pas dire qu'il aime que l'argent propre.
- C'est-à-dire.
- Je m'entends, il a fait fortune sur le dos d'honnêtes gens.
- Vous voulez dire qu'il est malhonnête ?
- Je me comprends, c'est un magouilleur.
- Il magouille quoi ?
- Faudrait demander à l'Yvonne.
- Yvonne Pivier ?
- Moueh, elle est partie au bon moment, ça sentait le roussi.
- Pour qui le roussi, Tonin,
- Pour le père Pinart, je suis sur qu'il a aidé sa tante à clamser.
- Ah oui !
- Elle voulait tout mettre sur la table avant le passage de la faucheuse.
- Vous croyez qu'elle avait un secret ?
- Pas qu'un je vous le dis, moi ça me regarde pas.
- Que cachaient Yvonne Pivier et Augustin Pinart, je ne vous suis pas

Tonin ?

- Ben voyons, y a la Josette au milieu de tout ça.
- ...
- Il a fricoté un peu avec elle, ça n'a pas plu à l'Yvonne. Avec la mort du père Léonard, Yvonne a su que l'Augustin traînait à nouveau dans le coin.
- Et alors, quel est le mal ?
- Rien, je dis ce que je dis moi, c'est pas normal tout ça. Il est pas net celui-là, croyez-moi.
- Si vous le dites.

Jean-Christophe reprit sa route, embrouillé dans ses pensées. A la perplexité succéda l'analyse, il décortiqua les propos du Popeye local. Peu à peu se reconstituait les fils de l'immense toile au milieu de laquelle il se

débatteait. Ces révélations accentuaient son impression de malaise. Il n'avait qu'une hâte, celle de retourner chez lui au plus tôt. Un point le chagrinait concernant les coupures de journaux, il voulait s'en assurer.

Les articles alignés sur la table lui faisaient face, avec leur part de mystère. Il les regarda méticuleusement l'un après l'autre. Tonin sans le vouloir lui avait ouvert les yeux. Par une association d'idées, il venait d'ajouter une pièce au puzzle. Cette affaire lui réservait bien des surprises, mais là il s'en voulait de ne pas avoir percuté plus tôt. Un élément important s'offrait à son regard dès le premier jour et il n'y avait accordé aucune importance. Pourtant cela aurait pu lui permettre d'avancer plus rapidement dans ses investigations.

Il vérifia que ce petit détail était identique pour chaque papier, sa comparaison fut sans équivoque. Il en parlerait ce soir à Hélène, il était quasi certain de sa réponse. Il réfléchissait en fronçant le sourcil. Ses neurones surchauffaient face à la situation. Il venait d'accomplir un pas de géant dans la découverte de la vérité. Il lui restait à trouver la preuve pouvant confondre l'expéditeur de la missive. En fait d'expéditeur, il avait acquis la certitude qu'il s'agissait d'une femme.

Il laissa son épouse reprendre ses esprits après une journée de travail harassante. Ce n'est qu'en fin de soirée qu'il aborda le sujet qui le préoccupait. Il l'emmena dans son bureau, lui montra à nouveau les coupures, lui demanda ce qui leur avait échappé jusqu'à présent. Fatiguée, elle ne trouva pas la réponse qu'il attendait. Il cacha sa déception, mais son sourcil le trahit. Elle lui prit tendrement la main et lui déclara qu'elle donnait sa langue au chat. Il se saisit d'un article, puis d'un autre et encore un autre. Elle lui sourit et lui formula la phrase qu'il rêvait d'entendre depuis un moment.

- Chéri, c'est une femme qui a découpé ces journaux.
- Tu vois même après une rude journée, ça n'a pu t'échapper.
- Viens mon amour, tu as assez froncé le sourcil pour aujourd'hui, demain sera un autre jour.
- Tu as raison Hélène, il nous reste à chercher la femme !

Gaël Vidal et Leslie Dubosc ont décidé de vivre ensemble dès le lendemain de leur découverte macabre au cirque de Saint-Même. Ils ont considéré qu'il était urgent de consolider leur histoire commune. L'épisode dramatique les a soudés davantage, un peu de leur insouciance s'est envolée derrière la cascade. Ils ne parlent jamais du cauchemar éveillé qui les a surpris dans leur jeu amoureux, chacun y pense séparément sans jamais oser en parler à l'autre.

L'identité de la victime n'ayant pas été révélée, Jean-Christophe décida d'appeler Gilbert Brunel le journaliste qu'il avait rencontré au nouveau siège du journal. Ce dernier absent, il laissa un message sur son mobile. Celui-ci le rappela quelques minutes plus tard, il ne souhaita pas s'exprimer par téléphone sur les suites de son enquête. Il lui déclara qu'il avait un article de fond en gestation, rajoutant que c'était du lourd. Gilbert se rendait au village le lendemain, il proposa une rencontre à cette occasion.

Ils se retrouvèrent comme convenu au bar du bourg. Toujours aussi dynamique le journaliste vint dans sa direction, ils échangèrent quelques banalités avant de s'installer dans un coin isolé du bistrot. Jean-Christophe ne put s'empêcher de lui demander des nouvelles d'Elsa, sa collègue à la plastique agréable. Il lui répondit qu'elle était de plus en plus resplendissante, les goûts vestimentaires de la jeune femme pour les transparences, réveillaient les rétines les plus endormies.

Le café servi, ils commencèrent à évoquer les investigations du journaliste. Ses informateurs, ses recoupements, son intuition l'amenaient à penser qu'il s'agissait d'une affaire de grande importance. Il s'exprimait à demi-mot, mais Jean-Christophe décodait au fur et à mesure. Les deux hommes se comprenaient parfaitement. C'est à ce moment qu'ils aperçurent Joël Massard. Ce dernier s'installa au comptoir, il commanda un café avant de donner un coup d'œil circulaire dans la salle. Lorsque son regard parvint jusqu'aux deux consommateurs installés à l'écart, il se dirigea droit vers eux pour les saluer.

Gilbert et Joël se connaissaient bien, Jean-Christophe l'invita à boire le café ensemble. Tous trois abordèrent le sujet qui occupait la majeure partie de leur temps. Sans se dévoiler, l'écrivain n'avait pas convaincu ses interlocuteurs. Les chroniqueurs se doutaient qu'il s'agissait d'autre chose, mais l'homme leur plaisait, et leurs rencontres se transformaient en relation amicale.

Ils devisèrent un bon moment autour des cadavres découverts en Chartreuse et en Avant-pays, ils parlèrent aussi des incendies suspects des granges alentours. Jean-Christophe glissa subrepticement deux sujets supplémentaires, il évoqua l'Alfa Roméo enlisée dans le marais et les affaires du maquignon Augustin Pinart. Cela relança la conversation. Joël leur confia que le fils Pinart lui avait confié que sa femme connaissait une des victimes. Il n'avait pas voulu se confier davantage, sauf qu'il avait clos ses propos en disant que c'était de l'autre côté des Alpes qu'il fallait chercher. Pinart junior était passablement éméché ce jour-là, ce qui expliquait ce débordement chez quelqu'un habituellement peu bavard.

Jean-Christophe fronça le sourcil, il venait de réussir un joli coup, la chance lui souriait. L'air de rien, une pièce du puzzle venait de s'ajouter. Il

était convaincu qu'un grand nombre de petits papiers avaient un rapport étroit avec Naples et sa région. Voici que maintenant, deux journalistes corroboraient, sans le savoir, son hypothèse. Il réfléchissait, il récapitulait en silence les divers éléments en sa possession. Il se doutait qu'il venait de faire un grand pas, il était conscient cependant d'être loin de la solution.

Ils admirèrent qu'essayer d'interroger la famille Pinart serait la dernière chose à faire. Dans ce milieu, la loi du silence était la règle. De plus, leur relation familiale avec l'Italie renforçait leur penchant pour le secret. Il valait mieux chercher la faille tout autour de la forteresse plutôt que de l'attaquer de front. Jean-Christophe se mit en retrait, il se dit que le journalisme d'investigation concernait Gilbert Brunel et Joël Massard. A la fin de la troisième tasse de café, les deux journalistes avaient scellé un pacte. Chacun préparait son article, Joël sur les incendies de granges et Gilbert sur les meurtres. Ils convinrent de se voir fréquemment et de faire le point sur leurs trouvailles. Quant à Jean-Christophe il en resta là, se contentant de confier à Gilbert qu'il passerait le voir au journal un jour prochain. Il lui serait agréable de rencontrer à nouveau la jeune Elsa.

Il rentra chez lui, il voulait faire le point sur ses trouvailles des derniers jours. Il se demandait si l'accumulation de découvertes ne risquait pas de lui cacher autre chose. C'est pour cela qu'il désirait repasser le dossier en revue, chaque détail aurait son importance.

Cela faisait cinq minutes qu'il était arrivé lorsque la sonnette émit un son strident. Tonin l'air grave se tenait devant la porte. Jean-Christophe ne souhaitait pas l'inviter à pénétrer dans la maison. Son visiteur lui fit comprendre qu'il ne parlerait qu'à l'abri des regards et des oreilles indiscretes. Il le laissa accéder au vestibule, pas plus loin car l'homme portait des bottes garnies de boue. Le battant claqua, Tonin donna un coup d'œil circulaire pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

- Ben ça, vous ne connaissez pas la dernière ?
- Mon cher Tonin c'est vous qui allez me la dire.
- Le Joseph Duraz, il lui en est arrivé une bien bonne !
- Expliquez-vous cher ami, je veux comprendre.
- Ben ça, le Joseph on l'a trouvé au fond du trou.
- Comment ça au fond du trou, il est mort ?
- Au fond du trou je vous dis, même qu'il pouvait plus bouger. C'est l'Arsène qui l'a trouvé, il m'a appelé et je l'ai aidé à le sortir de là.
- C'est quoi ce trou ? Comment va-t-il ?
- Oh il est à l'hôpital, il s'est cassé la jambe. Ils lui on mit un plâtre, ils veulent le garder au chaud quelques temps. Il paraît qu'il gueule tout le temps.
- Alors c'est qu'il va bien, parlez-moi du trou où vous l'avez trouvé.

- Ben j'ai cru qu'il avait creusé sa tombe, sauf qu'il avait creusé deux fosses le Joseph.

- Donnez-moi plus de détails.

- Au fond du terrain qui touche la ferme, on dirait qu'il a creusé pour enterrer deux personnes. C'est bizarre, il n'a rien voulu nous dire. Il avait picolé et a dû tomber dedans à cause du picrate. La terre était fraîche alors il devait creuser depuis peu.

- Vous dites qu'il va rester plusieurs jours à l'hôpital, mais qui va s'occuper de ses bêtes et du chien.

- Je lui ai promis de les nourrir.

- Alors vous pouvez m'emmener avec vous, nous verrons ces trous.

- Maintenant, si vous voulez.

- Je mets des chaussures de jardin et je vous suis.

Ils marchèrent cinq minutes avant de se retrouver dans la cour du blessé. Le chien, un corniaud, était attaché à une chaîne qui coulissait sur un fil de fer tendu à hauteur d'homme. Il n'était pas bien méchant, il jappait beaucoup. Tonin lui prodigua quelques caresses, tandis que Jean-Christophe contournait l'obstacle. Hors de portée de l'animal, il attendit son compagnon. Ils longèrent le potager à l'abandon, puis se dirigèrent vers le bout du terrain.

Deux fosses se faisaient face à une dizaine de mètres de distance. Ils examinèrent les deux excavations, tout laissait à penser qu'il s'agissait de fosses destinées à devenir des tombes. Jean-Christophe était perplexe, il se demanda ce que manigançait l'irascible Joseph Duraz. Tonin lui expliqua dans quelle posture, Arsène et lui avaient découvert le fossoyeur. Ce dernier râlait de douleur, Arsène passait dans le chemin qui longe les noyers à cent-cinquante mètres. Il dit qu'il est sourd comme un pot, mais là il l'a bien entendu.

Jean-Christophe en avait assez vu, il ne souhaitait pas s'attarder chez cet original. Il se demanda si ce nouvel épisode avait un rapport avec ses petits papiers. Il n'en savait rien, son intuition lui fit cruellement défaut, même son sourcil ne daigna pas se froncer. Il remercia chaleureusement son guide et s'en retourna dans sa demeure. Il voulait faire ce point après sa rencontre avec les journalistes. L'accident de Joseph Duraz n'apportait rien de plus par rapport aux propos échangés avec les deux investigateurs. Il s'agissait simplement de la chute d'un ivrogne dans une fosse. Il subsistait une interrogation sur l'usage que comptait en faire celui qui en avait creusé deux. Il se remémora les dimensions approximatives des cavités, environ un mètre quatre-vingt de long, quatre-vingt centimètres de profondeur et soixante centimètres de largeur. C'était la place nécessaire pour un homme de corpulence normale.

Amédée appartenait à la confrérie des adeptes de la gnole à Norbert, le bouilleur de crû. Il pouvait s'octroyer un peu de bon temps entre deux activités majeures. La première étant la période allant des premiers foins à la dernière coupe de maïs. La seconde commencerait dans quelques semaines avec la venue au monde des veaux de race limousine.

Il avait récupéré des prunes dans le verger d'une voisine, en homme bien élevé, il se devait de lui donner en échange quelques litres distillés, d'autant que la gnôle était de qualité cette année. Il décida de la transvaser dans des « Dames Jeanne », car la quantité importante attendait la répartition dans un fût en plastique. La conservation dans un tel récipient ne lui convenait guère, aussi s'employa-t-il à opérer délicatement au vidage du bidon.

Il avait profité d'une promotion d'une grande surface pour se procurer deux bonbonnes neuves. C'est là que les choses tournèrent au vinaigre. La migration du fût vers les récipients en verre se passa de la manière la plus normale. Satisfait du travail, Amédée évacua le bidon vide, ne laissant dans la salle à manger que trois « Dames Jeanne ». Il irait livrer sa pourvoyeuse dans l'après-midi. Dans l'instant il se mit en tête de faire un tour vers le marais. Il voulait s'assurer qu'il n'y avait pas de souci pour son troupeau. Dans le lot, il y avait des génisses en gestation pour la première fois, cela méritait une attention particulière.

Il fit son inspection, rien ne clochait, il n'avait pas choisi d'élever de la race limousine par hasard. La rusticité de ces animaux lui permettait de dormir sur ses deux oreilles, rares étaient les incidents. Les vaches accouchaient seules sans besoin extérieur contrairement à d'autres qui nécessitaient une présence quasi permanente lors des naissances.

Il croisa Arsène, bien entendu la conversation dévia sur les péripéties de Joseph Duraz. Tonin l'avait mis au courant, mais connaissant trop bien le côté fabulateur de son ancien commis, il écouta attentivement le récit de son voisin et ami. Ce dernier comme Jean-Christophe et Tonin, s'étonnait des fosses creusées par l'ivrogne. Il lui confia qu'il y avait certainement un bon dieu pour les alcooliques. Joseph avait eu une chance inouïe, car à l'endroit où il se trouvait, il aurait pu rester longtemps dans son trou. On l'aurait découvert raide dans sa tombe.

Avec Tonin l'histoire avait fait le tour du quartier. Chacun y allait de sa supposition, sûr de ses allégations. Il n'y avait probablement que les gendarmes qui n'avaient pas mis leur nez dans cette affaire. Les manigances de Joseph Duraz intriguaient tout le monde. Certains prétendirent qu'il voulait dissimuler un magot, d'autres qu'il préparait un sale coup. Certains

affirmèrent qu'il voulait se suicider, ça ne tenait pas la route, car à qui était destinée la deuxième excavation ?

En attendant son retour, Tonin s'occupait consciencieusement de la basse-cour, du chien, de la vache et des chèvres. Il n'appréciait pas beaucoup leur propriétaire, mais il ne pouvait laisser ces bêtes périr par la faute d'un vieil original imbibé du matin au soir. Cela risquait de durer un peu, car les médecins profitaient de sa fracture de la jambe pour tenter une cure de désintoxication. Joseph n'était pas d'accord, le chirurgien lui donna le choix entre les soins ou la gangrène. Le patient manifestait un goût pour la vie, il accepta, le praticien avait choisi les bons mots, l'autre était vaincu. Il serait probablement absent pour un bon mois.

Il y avait une semaine qu'il était à l'hôpital. Amédée et Arsène décidèrent de lui rendre une petite visite. Plus par charité chrétienne que par amitié, Jean-Christophe contacté, se joignit à eux. L'homme qu'ils virent dans son lit de douleur était bien différent de celui qu'ils côtoyaient dans le quartier. Vêtu d'une blouse blanche, la jambe droite recouverte d'un plâtre en extension, rasé de près, Joseph Duraz était présentable.

Amédée, sur les conseils de Jean-Christophe avait apporté une boîte de chocolats. Il s'était rattrapé in extrémis car il avait opté pour des rochers fourrés à la liqueur. Heureusement la vendeuse lui demanda si c'était pour un enfant car il y avait de l'alcool. Son sang ne fit qu'un tour, il réalisa la bêtise qu'il allait commettre. Il opta pour un assortiment plus classique.

Joseph esquissa un sourire, il ne s'attendait pas à voir ces trois-là. Il répondit par onomatopées à leur bonjour, il n'était pas très loquace. Il remercia Arsène, il rajouta « saletés de bestioles ». Chacun s'interrogea sur ces mots, Jean-Christophe se hasarda à lui demander ce qu'il voulait dire. L'autre se contenta de lui répondre : je me comprends. Il comprit qu'il n'en tirerait rien de mieux. Il préféra laisser les deux paysans tenter de converser avec le blessé. Ils parlèrent de la pluie et du beau temps. Arsène lui posa à nouveau la question, il essaya de savoir ce que foutait Joseph dans cette fosse. Imperturbable, il répéta une nouvelle fois « saletés de bestioles ».

L'infirmière abrégée la visite, elle venait effectuer des soins au voisin de chambrée qui semblait durement touché. Elle précisa qu'elle en avait pour au moins vingt minutes. Ils saluèrent Joseph en lui promettant de revenir le voir un jour prochain. Il les salua en grommelant, il les remerciait à sa manière, il rajouta de donner le bonjour à Tonin. Ça voulait dire qu'il le remerciait de s'occuper de ses animaux.

Chacun était satisfait de sa bonne action, même si le blessé n'avait pas dit grand chose, c'était bien de lui avoir montré de la solidarité dans l'adversité. Pendant le trajet de retour, ils parlèrent du malade, ils convinrent qu'il paraissait en bon état. Le sevrage ne semblait pas trop le perturber, ou

alors il cachait bien son jeu. Ils ne lui avaient pas rendu visite pour connaître la vérité, mais ils étaient déçus de ne pas avoir réussi à lui tirer les vers du nez. Ce dernier resta muet comme une tombe, cette pensée fit froncer le sourcil de Jean-Christophe.

Parmi les trois visiteurs, il était le seul à avoir sa petite idée sur les agissements de Joseph Duraz. Il préféra garder pour lui son hypothèse. Son petit doigt lui disait qu'il était dans la bonne direction. Il suffirait de quelques recoupements pour corroborer son hypothèse.

Amédée emmena ses deux comparses chez lui. Il voulait leur faire goûter sa prune. Arsène s'exclama :

- Elle est parfumée ta prune.
- Comment peux-tu dire ça alors que je n'ai pas ouvert la porte.
- Parce qu'elle sent à trois kilomètres à la ronde.
- C'est vrai reprit Jean-Christophe.
- J'ai compris, vous vous êtes ligués contre moi.
- Pas du tout mais Arsène a raison, l'odeur est prenante.

Amédée ne possédait pas un odorat aussi développé que ses deux complices. Il fut édifié lorsqu'après avoir actionné la vieille serrure et poussé l'huis, il prit conscience du parfum de la gnôle répandue sur le sol. Une « Dame Jeanne » était brisée et son contenu s'était écoulé tout d'abord sur le carrelage puis sur le parquet du salon. C'est pas dieu possible s'exclama-t-il !

Les dix litres d'eau de vie étalés devant eux attristèrent Amédée et Arsène. Jean-Christophe compatissait, il ne voyait pas l'accident sous le même angle. Cela revêtait pour lui un aspect comique qui échappait totalement aux deux autres. La bonbonne devait avoir un défaut, car personne n'avait pénétré dans la pièce depuis son départ pour l'hôpital. Il alla chercher un seau et des serpillières. Chacun donna un coup de main pour éponger et absorber le liquide. Arsène voulait récupérer le breuvage, Amédée s'y opposa. Il préféra jeter les serpillières et le contenu des seaux dans le composteur. Les vers seraient à la fête.

Dans la salle à manger, cela ne posa pas de souci particulier. Il n'en fut pas de même dans le salon, la prune s'était faufilée dans les jointures du parquet. Il faudrait du temps et de l'encaustique pour remplacer une odeur par une autre. Enfin ils trinquèrent quand même à la guérison de Joseph Duraz. Jean-Christophe se dit, que décidément, chaque journée réservait son lot de surprises. Aujourd'hui ne dérogeait pas à la règle.

L'avant-pays, comme bien d'autres régions, n'échappait pas à la pression immobilière. Chacun, c'était bien légitime, souhaitait acquérir ou construire son petit nid dans un coin sympathique. Cette situation faisait le bonheur des agents immobiliers et des spéculateurs. En peu de temps les prix s'étaient envolés, ce qui préoccupait les édiles locaux. Le maire désirait par-dessus tout garder les enfants du pays au village. Contre les forces de l'argent, la lutte devenait trop inégale.

Un couple Britannique venait d'acheter la propriété de la grange au crucifix. La bâtisse non entretenue depuis des décennies menaçait de s'écrouler. L'ancien propriétaire avait égayé les murs, seuls les chats et les chauves-souris osaient s'y aventurer. John et Kate Meyley comptaient s'installer là pour jouir paisiblement de leur retraite. Ils étaient tombés amoureux du coin et profitaient des vols « low coast » pour venir le plus souvent possible. Ayant entrepris des travaux de rénovation, la présence du couple s'avérait judicieuse.

Kate s'occupait de l'agencement intérieur. Elle souhaitait conserver le style et donner du cachet aux modifications nécessaires. Il fallait apporter toutes les commodités actuelles tout en respectant l'esprit de cette demeure. Leur budget étant conséquent, les Meyley ne lésinèrent pas, décorateur, architecte d'intérieur, peintres et maçon se succédèrent sous la houlette de Madame.

John qui parlait parfaitement notre langue sympathisa avec le voisinage. Il contacta Amédée afin de faucher la parcelle de terrain adjacente aux bâtiments. C'est devant un whisky hors d'âge qu'ils apprirent la rumeur concernant la disparition d'une jeune femme dans les années vingt. Ils écoutèrent avec attention leur interlocuteur. Kate confia qu'il se colportait de nombreuses histoires de ce type au Royaume-Uni. L'imaginaire se chargeant de déformer la réalité pour la transformer en légende. Le milieu rural était coutumier de ce genre de récit.

Le couple serait en retraite dans un an et demi. Ils languissaient d'en arriver là, d'autant que leur fille unique travaillait à Genève pour une organisation chapeautée par l'ONU. Ils pourraient la voir plus souvent ainsi que leur petite fille âgée de cinq ans. Charlotte aurait sa chambre et viendrait en vacances chez mamy et papy car elle adorait ses grands-parents.

Le couple s'entendait à merveille, John était d'un naturel joyeux, toujours de bonne humeur il se complétait bien avec Kate. Elle n'était que douceur, en sachant toutefois imposer son point de vue. Cependant, un sujet les divisait. Il s'agissait de la grange au crucifix, comme disait les gens du crû. Lui souhaitait la restaurer et installer une salle de jeu, avec billard. Elle

affirmait qu'il valait mieux la démolir et construire un bâtiment neuf à l'identique. La nature se chargea de trouver une solution à leur dilemme.

Pendant les travaux, ils occupaient l'extrémité de la maison proche de la grange. Ils avaient la vue sur les étais soutenant les murs en pisé de l'ancienne écurie. Kate répétait chaque soir à son époux qu'il fallait la raser car l'humidité rongea la terre battue. Les hommes de l'art se partageaient sur le sort à lui donner. Certains se sentaient près à consolider l'ouvrage, tandis que d'autres optaient pour un projet neuf, chacun ayant de bonnes raisons pour défendre son opinion.

Il était vingt heures trente-deux lorsqu'un léger tremblement les fit sursauter. Ils trouvèrent cela bizarre, mais n'identifièrent pas d'où ça pouvait provenir. Un bruit sourd secoua davantage la maison. Lorsqu'ils mirent le nez dehors, ce fut pour constater les dégâts. La grange au crucifix n'était plus qu'un amas de gravats recouvert par de la poussière. La peur succéda à la surprise, ils craignaient pour l'habitation principale. La nuit s'empara de la contrée, les Meyley ne purent fermer l'œil, ils étaient à l'affût du moindre craquement, chaque bruit, s'intercalant dans le silence des ténèbres, les inquiétait.

Au matin, ils apprirent qu'un séisme de faible intensité avait eu lieu avec son épicentre à Annecy. Quelques ruines et des cheminées avaient fait les frais de ce réveil des forces telluriques. Ils firent contre mauvaise fortune bon cœur, ils ne furent rassurés qu'à la visite des maçons. Aucune fissure ne fut constatée, ils purent enfin sourire à leur mésaventure. John déclara qu'ils pourraient déposer un permis de reconstruire. Il y tenait.

Le tas de gravats attirait les badauds, depuis des décennies cette masse, située à proximité d'un crucifix, intriguait les promeneurs. Quelques cailloux, de la terre et des tuiles brisées continuaient de fasciner. Une entreprise de démolition fut chargée d'évacuer ces vestiges d'un autre temps. Les Meyley avaient rejoint leur île. Lorsqu'ils reviendraient, l'endroit serait propre en attendant l'accord des autorités compétentes pour la construction de la salle de jeu, si chère au nouveau propriétaire.

Le permis de construire fut accordé, le paysage ne serait pas bouleversé. Le projet reprenait les dimensions de la grange, en s'efforçant de privilégier des matériaux s'intégrant au site. Le chantier redémarra avec la venue d'une pelleteuse. L'engin s'attaqua à la dalle en béton, c'était la dernière partie visible de la grange au crucifix. La couche n'était pas épaisse, le godet arracha facilement les plaques après avoir frappé dessus pour morceler le tout. Peu à peu la terre prenait possession du terrain, soudain le conducteur stoppa sa machine.

Thierry Mouraz descendit de son engin, il venait de découvrir des ossements accrochés à la plaque de béton dans le godet. Il voulut en avoir le

cœur net, il examina le morceau contenu dans le godet. Il y avait les os d'une main collés à l'amalgame. Ce n'était pas la première fois qu'il était confronté à ce genre de situation. Il prit une pelle et creusa délicatement autour de l'endroit où il venait de réaliser sa découverte. En quelques minutes, il mit au jour un squelette, il prit son portable et alerta son patron.

L'entrepreneur se rendit sur les lieux, il constata l'affaire et contacta aussitôt la gendarmerie. En dépit de la discrétion de tous les protagonistes, cette trouvaille macabre s'ébruita. Les propos les plus divers furent échangés, les hypothèses les plus farfelues prirent de la consistance. Une supposition avait la préférence des anciens du village. Ils prétendaient qu'il s'agissait des restes d'Amélie Belleveau. Il restait à prouver ces assertions.

Celui qui s'amusa le moins de cette histoire, ce fut ce brave Thierry, contraint par la maréchaussée de briser la plaque contenant la main. Il réalisa la séparation au burin et au marteau, il s'en souviendra. Peu habitué à manier ces outils, il ne possédait pas de gants de protection, il hérita de quelques ampoules avant de venir à bout de sa tâche. Maintenant une enquête serait ouverte, les gendarmes fouillèrent méthodiquement l'endroit. Ils ne découvrirent aucun vêtement et aucun bijou. Le cadavre devait séjourner là depuis de nombreuses années, rien qu'à voir la composition de la dalle.

Cette nouvelle arriva jusqu'aux oreilles de Jean-Christophe, son sourcil se fronça. Il ne se manifesta pas, il préféra attendre et voir la suite des événements. Il ne voulait pas tirer de conclusion hâtive. Si les enquêteurs faisaient bien leur travail, des prélèvements d'ADN devraient apporter un peu de lumière.

39

Les péripéties des dernières semaines avaient conforté Jean-Christophe dans son désir d'approfondir ses recherches. Il ne voulait pas se disperser, il s'employa à procéder avec ordre et méthode. Peu à peu des pièces du puzzle se mettaient en place, d'autres étaient sur le point de s'imbriquer à la bonne place, question de patience marmonnait-il. Ce qui l'interpellait, c'était l'apparition de faits nouveaux. Ça voulait dire qu'il n'en était qu'au stade de l'esquisse, le tableau final était loin de s'achever.

Il avait eu du mal à trouver le sommeil la nuit précédente. Une personne occupait son esprit, elle le fixait, le sourire aux lèvres. Yvonne Pivier lui fit même un clin d'œil, elle lui proposa son fameux vin de noix. Il refusa tout net, en s'exprimant à voix haute. Hélène sursauta, il venait de la réveiller. Elle lui demanda ce qui se passait, il eut du mal à s'en sortir. Il prétextait un cauchemar, sa douce moitié se rendormit rapidement tandis qu'il continuait son rêve éveillé en compagnie de la vieille femme. Cette dernière ricana du bon tour qu'elle lui jouait. Il se leva, alla jusqu'au réfrigérateur, mangea un morceau de fromage, but un verre d'eau et se recoucha.

Dans le lit, Jean-Christophe se tournait et se retournait. Sa compagne dormait profondément. Yvonne vint s'installer à ses côtés. Il trouva cela incongru, il fronça le sourcil, elle s'apprêta à le lui faire remarquer. Il se demanda comment elle avait vu son tic dans le noir. Il ne voulait surtout pas réveiller à nouveau Hélène. Il voulut mettre sa main sur la bouche de l'ancienne directrice d'école. Son geste pris de l'amplitude, il ne rencontra pas ses lèvres, il finit sa course contre le mur. Décidément cette femme se jouait de lui.

La nuit venait de basculer à la poursuite du jour suivant. Dans deux heures le soleil pointerait le bout de son nez, son cauchemar prendrait fin. En attendant, il parla à voix basse. Yvonne Pivier lui demanda des nouvelles de Platon. Il lui rétorqua qu'il allait bien et qu'elle lui manquait. La réalité était toute autre, Platon s'était imprudemment hasardé sur la route principale, une automobiliste n'avait pu l'éviter. Elle décela de la gêne dans sa réponse, elle lui asséna un cinglant : « mensonges, tout n'est que mensonges ».

Il n'arriva pas à s'endormir, les chiffres affichés sur le radio-réveil défilaient au ralenti. La défunte Yvonne était bien calée à ses côtés. Elle était insaisissable et présente en même temps. Il la soupçonnait, tel un fantôme, de disparaître au premier rayon de soleil. En attendant, elle lui confia que son état actuel lui apportait d'autres satisfactions. Il voulut savoir lesquelles. Elle lui conta quelques rencontres improbables. Il fronça le sourcil, un rayon de soleil passa par la fente du volet. Il consacra quelques centièmes de seconde à fixer ce rai. Lorsqu'il se tourna en direction de son interlocutrice, ils n'étaient plus que deux dans le lit. Elle avait rejoint sa demeure éternelle.

Hélène entendit sonner l'alarme du réveil, Jean-Christophe faisait semblant de dormir profondément. Elle quitta la chambre. Il resta de longues minutes à méditer sur son aventure nocturne. Il se leva, il n'en parlerait pas, sinon il passerait pour un illuminé. Ils déjeunèrent ensemble, elle le questionna sur le barouf qui l'avait réveillée. Il s'en sortit par une pirouette. Il mit son cauchemar sur le compte d'un médicament nouveau. Lui seul savait de quoi il en retournait. Elle n'insista pas, il venait d'échapper à un interrogatoire en règle.

Elle s'aperçut qu'il avait l'esprit ailleurs, elle lui dit :

- A quoi penses-tu ?
- A Platon figure-toi, il n'aimait pas la solitude.
- Qu'est-ce que tu sais de la vie de cet homme-là !
- Je n'étais pas dans la philosophie, mais plutôt dans la vie des animaux. Le chat d'Yvonne Pivier s'appelait ainsi.
- Voilà une drôle de pensée de si bonne heure, décidément tu m'étonneras toujours, chéri.

Elle avait mis le doigt, sans le savoir, sur les préoccupations de son époux. Occupée à se préparer à une nouvelle journée de travail, elle n'avait plus la tête à l'interroger. Elle ne saurait pas qu'une autre femme s'était glissée dans leur couche cette nuit.

Jean-Christophe mit un moment à émerger, il était vaseux, comme sonné par ses péripéties nocturnes. Il acceptait l'aspect irréal de ses échanges avec Yvonne. Il avait conscience que cette vision ne devait rien au hasard. Il devenait urgent de se pencher à nouveau sur la dernière lettre de la vieille dame. Il fit un parallèle entre le chat et la conversation qu'il avait eue un jour avec le père Léonard, justement le sujet en était Platon le philosophe. Le cartésien qu'il était commençait à émettre de sérieux doutes quant à certaines de ses convictions.

Cinq mots s'étaient transformés en obsession, il revoyait la séquence au ralenti. L'image floue devint de plus en plus nette, une voix martelait : « mensonges, tout n'est que mensonges ». Une idée lui trotta dans les neurones, il voulut en avoir le cœur net. Comme un sourcier avec sa baguette va chercher l'eau, il se précipita sur l'arbre généalogique rédigé de la main d'Yvonne. Son intuition l'amena à examiner au plus près chaque annotation. Son regard se fixa sur Donatella et Aurélien, le prénom de leur fille ainsi que la date de naissance, se trouvaient sur la lettre. Il se souvint que la vieille dame prétendait ne pas savoir ce qu'était devenu cet enfant.

Son sixième sens lui dicta sa conduite, il irait consulter le registre d'état-civil. Il lui restait à trouver un motif valable pour accéder à ce précieux livre. Il se présenta à la mairie en prétextant s'occuper du recensement des villageois ayant soixante ans. C'était pour préparer une sortie de la classe. La secrétaire n'y trouva rien à redire et posa devant lui le registre aux secrets. Ce qui l'intéressait plus que tout c'était les annotations portées dans les marges. Il ne lui fallut que deux minutes pour trouver la réponse à la question qui lui turlupinait l'esprit.

Afin de donner le change, il continua à feuilleter précautionneusement quelques pages. L'information était là, l'état-civil était l'ADN de la mémoire collective. Tout était consigné, il fallait savoir déchiffrer les renvois et le vocabulaire utilisé. Maintenant il pouvait mettre un visage sur la progéniture de Donatella et Aurélien. Elle habitait à quelques centaines de mètres de chez lui, elle se prénomait Francine et avait épousé Jean Portel.

Pendant le trajet de retour de la mairie, il fronça plusieurs fois le sourcil, il rit aussi beaucoup. Heureusement qu'il ne croisa pas de connaissance, son comportement en aurait étonné plus d'un. Le nom de Jean Portel lui rappelait trop les mésaventures d'Amédée. Il jubilait en se remémorant le tragique destin de la descendante de Blanquette, la brave chèvre de monsieur Seguin.

Il avait de bons contacts avec le couple, il rendrait visite prochainement à Francine.

40

Amédée entretenait un rapport particulier avec les femmes. Ses amours pouvaient se résumer en quelques mots. Il se comportait en homme de la terre, ce qui lui importait, c'était son cheptel, son exploitation. Une compagne devait se plier à la raison de vivre du paysan. Il n'arrivait pas à en fixer une, elles partaient toutes à l'issue d'une brève période. Certaines résistaient plus que d'autres, mais au bout du compte le résultat était identique.

Chacun dans le quartier constatait ce défilé de belles plantes. Au début les commentaires allaient bon train, puis comme toute chose, les gens s'habituèrent. Elles possédaient toutes la même particularité, elles étaient plus jeunes que leur compagnon. Amédée ne s'exprimait jamais sur le sujet, il vivait son aventure, puis passait à la suivante. Il en était ainsi depuis le départ de son épouse.

Rugueux, secret et taciturne, il assumait son quotidien sans jamais se plaindre. Il savait cacher ses blessures d'âme, une part de lui même était inaccessible, personne n'approchait les profondeurs de sa pensée. L'homme, dans sa complexité, dissimulait ce qui le minait depuis des années. L'accumulation des drames et des frustrations l'avaient endurci, sa carapace s'était épaissie au fil du temps. Aujourd'hui à l'approche de la cinquantaine, sa cuirasse était impénétrable.

Il avait connu Jocelyne au lycée, elle était belle, ils étaient jeunes. De tempérament sauvage, elle lui avait plu, ils flirtèrent quelques mois, puis leurs routes se séparèrent. Amédée n'avait pas le tempérament d'un séducteur, bien qu'il en ait le physique. Il complexait sur son prénom, il aurait aimé s'appeler Jean-Louis, Pierre ou Jean-Jacques. Ses parents avaient fait ce choix en mémoire d'un aïeul disparu dans l'enfer des tranchées. Il se disait qu'avec son aversion de l'armée, ils auraient pu lui choisir un autre saint patron. Il ignorait qu'Amédée fut abbé de Hautecombe, protecteur de la veuve et de l'orphelin. Il préféra abréger son séjour en ce bas monde plutôt que de déroger à ses vœux de chasteté comme le lui conseillaient ses médecins.

Amédée le futur éleveur, n'était pas de cette trempe, il préférait la compagnie féminine à celle des ecclésiastiques. Il aurait souhaité faire des études scientifiques, le destin en décida autrement. Il était écrit qu'il devait reprendre l'exploitation familiale. N'ayant pas la volonté de contrarier ses parents, il accepta son sort et rejoignit le lycée agricole. Le milieu était peu propice aux amourettes. Pensionnaire toute la semaine, il aidait son père les week-ends. Il disposait de peu de temps à consacrer aux filles.

C'est à l'occasion d'une fête de village qu'il renoua avec Jocelyne. Cette dernière, accompagnée d'une copine s'était rendue à cyclomoteur au bal en plein air. Amédée, piètre danseur, l'invita. La copine s'éclipsa avec un militaire en permission, tandis que les deux tourtereaux dansaient un slow langoureux. L'appel des sens fit le reste, ils se revirent. Il lui restait un peu plus d'un an de scolarité avant de rejoindre l'exploitation familiale. Elle avait arrêté ses études et travaillait dans une usine. Ils décidèrent de donner une suite à ces retrouvailles.

Chaque dimanche après-midi, ils se retrouvaient dans la campagne environnante. Un épisode dramatique les marqua profondément. Jocelyne se retrouva enceinte, en ce temps-là et dans leur milieu, la question de l'avortement ne se posait pas. Le mariage fut décidé rapidement entre les deux familles. Le jeune couple s'aimait d'un amour sincère. La mariée commençait à s'arrondir, lorsque le maire et le curé scellèrent leur union. Leur lune de miel dura trois semaines, une fausse couche vint briser leur douce harmonie.

L'enfant du bonheur ne vit jamais le jour. La perte du fœtus marqua la jeune femme à jamais. Elle devint taciturne, s'enfermant des journées entières dans le noir de sa chambre. Cette situation dura quelques années, puis l'alcool prit le relais. Amédée essayait de gérer les états de son épouse du mieux qu'il pouvait. Le mal était profond, elle ingurgitait tous les alcools à sa portée y compris de l'eau de Cologne. Elle consentit à faire une cure, cela apporta un répit de courte durée. La rechute fut spectaculaire, il décida de demander le divorce. Jocelyne tenta de s'accrocher à la seule bouée qui flottait dans son océan de détresse. Rien n'y fit l'homme fut inflexible.

Il agit comme avec son troupeau. Lorsqu'une bête lui posait un problème, il s'en débarrassait. Il vécut difficilement cette période, il s'en voulait d'avoir été aussi expéditif. Il prit une autre décision, jamais plus il ne souffrirait à cause d'une femme. Après le divorce, Jocelyne revint quelquefois à la ferme, sous prétexte d'avoir oublié un vêtement ou un objet. Il ne se laissait pas attendrir et la congédiait rapidement. Son capital émotionnel était épuisé.

Comme il était bel homme, il n'eut aucune peine à trouver des compagnes de passage, jeunes de préférence. Chacune avait juste le temps de chauffer les draps, qu'une autre prenait le relais. Amédée ne s'exprimait pas sur le sujet, il laissait parler ses instincts. Quelques unes auraient souhaité s'attarder, il trouvait toujours un moyen pour lui faire comprendre qu'ils s'étaient bien amusés, mais le mot fin s'inscrivait sur leur histoire.

Jocelyne errait de cure en cure, elle ressemblait à un zombie. De temps à autre son errance l'amenait jusqu'à la ferme. La nostalgie gagnait son âme blessée. Il ne prêtait pas cas à ces passages, il partait dans ses terres. De

guerre lasse, elle continuait sa route à la dérive. Parfois, elle proférait des menaces à peines voilées, elle voulait tuer les bêtes, foutre le feu partout. Il n'y prêtait aucun cas, sauf lors de l'incendie de la grange. La question l'effleura, il s'en voulut d'une telle pensée. Sa Jocelyne, celle d'avant était incapable d'un tel geste. Il se remémora les dates dans sa tête, ça ne collait pas, elle était hospitalisée dans un service d'alcoologie.

Cette preuve le soulagea, il lui était insupportable d'avoir échafaudé une telle hypothèse. Il se coucha ce soir-là avec une forte migraine. Il soigna le mal par le mal, il but trois verres de gnôle dans la nuit. Au petit matin, il se leva l'esprit embrumé des pensées malsaines de la veille. Il décida d'aller voir une connaissance, il abandonna la ferme une demi-journée.

Liliane le consola par ses caresses et son corps enfiévré. Il lui fit l'amour sauvagement, comme s'il s'agissait d'un combat. Elle comprit sans parler qu'il avait besoin de ça pour se sentir mieux. Les femmes sentent ces choses-là. Sans rien lui demander, elle lui offrit le meilleur d'elle-même. A quarante ans, elle n'attendait pas une promesse ou une récompense, elle s'offrait sans calcul.

Lorsqu'il fit le tour de ses terres, il se sentit épuisé moralement et physiquement. Il aimait encore son ex-épouse, son délabrement le mettait face à ses responsabilités. Il rentra à la ferme, décrocha le téléphone, il conversa longuement avec sa belle-sœur. Ils convinrent de se voir le lendemain.

Amédée voulait aider Jocelyne à s'en sortir, il savait qu'il s'attaquait à un combat difficile. Les adversaires ne disposaient pas des mêmes armes. L'alcool utilisait les moyens les plus pervers pour terrasser l'adversaire. Il fallait user d'une discipline de fer pour espérer contrer l'avancée de l'ennemi. Avec Renée sa belle-sœur, ils mirent en place une aide postcure. C'était à ce prix qu'ils espéraient la sauver des griffes de la faucheuse.

41

Jean-Christophe assemblait ses pièces, peu à peu le puzzle prenait forme. Il avait acquis quelques certitudes, son intuition remplaçant les preuves manquantes. A force de recoupements, il s'employait à relier des événements. Il possédait des indices, à lui de les exploiter. Il grimpait un long escalier, la première marche, celle sur laquelle reposait l'édifice, s'appelait Timothée. A la patine du temps se rajoutait cette montée vers l'oubli. Lui, s'employait à en consolider l'ascension. Le patriarche avait-il livré tous ses secrets ? Était-il le sésame de l'histoire ?

Il trouva plus d'intérêt à s'attarder sur le destin des sœurs jumelles Pigliotti. Catarina et Donatella vécurent des vies mouvementées. Chacune à sa manière se reflétait dans un lac aux eaux sombres. Elles révélaient les mentalités de l'époque, la toute puissance de l'homme sur l'autre moitié de

l'humanité. Jean-Christophe reprit ses petits papiers, chaque détail comptait. Il méditait, puis soudainement fronça le sourcil. Il espérait trouver la réponse dans l'arbre généalogique qu'il avait rédigé.

Il passa sa journée à retourner sa documentation dans tous les sens. Ça ne collait pas, un grain de sable enrayait la mécanique. Il se souvint d'une réflexion de Joël Massard : « Le silence est mon assurance-vie ». Le journaliste avait prononcé cette phrase en réponse à sa question au sujet de la famille Pigliotti. Les non-dits prenaient ici une importance capitale. N'ayant aucune fonction officielle, n'exerçant pas de métier à risque, il se considéra moins exposé. Hormis sa chère Hélène, personne ne connaissait le but de ses activités.

Aujourd'hui rien n'allait comme il le souhaitait. Il butait sur cette famille italienne, sans savoir par quel bout commencer. Il disposait d'un maximum de renseignements sur la vie des deux sœurs dans la commune, la suite s'avérait plus ténébreuse. Une interrogation subsistait concernant Donatella, qu'était devenue sa fille ? Sous quelle identité vivait-elle ?

Le cas de Catarina l'intriguait davantage, une part d'ombre importante recouvrait son passé. Il savait peu de choses sur les années vécues en Italie. Il aurait aimé faire un petit tour de l'autre côté des Alpes. Il se doutait que sa moitié s'y opposerait, surtout s'il en révélait les raisons. Il pourrait lui proposer une semaine de vacances dans la région de Naples. Il se ravisa aussitôt, pourquoi ne pas lui proposer un séjour en Algarve aussi. Il devait continuer ses recherches ici, en s'appuyant sur les deux journalistes.

Il passa deux coups de fil, par chance ses interlocuteurs étaient disponibles à midi. Ils décidèrent de se retrouver au restaurant « Les Papilles de l'Ours ». Jean-Christophe regarda longuement ses petits papiers. Au-delà des mots, il désirait plus que tout résoudre ce rébus.

Joël Massard arriva le premier à l'établissement, il commanda une bière puis entama la causette avec le patron. Ce dernier avait ouvert son auberge depuis quelques mois. Après vingt années de pérégrinations auprès des chefs les plus étoilés de la planète, il avait décidé de mettre fin à son périple culinaire. Il avait posé ses valises dans ce petit coin de paradis. Il faut dire que ce cordon bleu revenait dans la région qui l'avait vu naître.

Gilbert Brunel rejoignit son collègue dans « Les Papilles de l'Ours », où officiait Gaby le tenancier. Ils papotèrent à peine cinq minutes, Jean-Christophe franchit le seuil. Il échangea une poignée de mains chaleureuse avec les deux comparses. Un petit apéritif avec mise en bouche leur promit des horizons agréables. Le dernier arrivant paya sa tournée, il oubliait les recommandations de sa chère Hélène. Elle lui disait fréquemment de se mettre au régime car sa bedaine prenait du volume. Cela le chagrinait, mais il ne pouvait résister à un coq au vin, ou un bon plat de cuisses de grenouilles.

Il lorgnait son petit bedon en lui promettant de faire attention, promesses de Gascon. Elle le savait bien, mais elle jouait son rôle d'épouse, souvent tendre, parfois emmerdante mais toujours soucieuse de sa santé.

Entre deux verres, entre deux plats, ils abordèrent le sujet les réunissant en ce lieu. Le rendez-vous étant à l'initiative de Jean-Christophe, ce fut lui qui s'exprima le premier. Sans dévoiler les arcanes de l'histoire, il leur confia son besoin d'en savoir davantage sur les Italiens apparentés aux familles Pigliotti et Duraz. Joël et Gilbert esquissèrent un sourire, personne n'était dupe, les recherches du troisième convive dépassaient le cadre de l'écriture d'un roman. Ce cachotier leur dissimulait quelque chose de plus complexe.

Joël apporta sa pierre à l'édifice, il donna quelques pistes, la principale étant le lien étroit qui unissait les familles Pinart et Montaldi. Le journaliste s'était penché sur leur généalogie, celle d'Ornella Montaldi, épouse de Jean-Louis Pinart, justifiait cet accès de curiosité. La jeune femme était la petite-fille de Catarina Pigliotti, son père Guido s'occupait du blanchiment pour le compte de la Camorra, la mafia napolitaine.

Jean-Christophe se doutait d'un rapport de ce type, mais il ne pensait pas à une relation aussi directe. Il se hasarda à poser une question à Gilbert. Ce dernier savourait ce repas, il s'était peu exprimé. Lorsqu'il répondit, sa réponse fit froncer le sourcil de son interlocuteur. Il révéla que la police possédait l'identité des cadavres découverts en Chartreuse. Il n'avait pu se la procurer à ce jour, cependant son informateur lui avait confirmé qu'il s'agissait de ressortissants italiens appartenant à un clan mafieux. La seule interrogation étant la jeune femme de type asiatique, elle était toujours d'origine inconnue.

Avec sa fausse naïveté, il demanda aux deux journalistes s'il était judicieux d'envisager quelques points communs entre la famille Montaldi et ces exécutions. Ils regardèrent autour d'eux, Gilbert parla à voix basse.

- C'est évident que tout est lié mon cher ami.
- Ce qu'il nous reste à découvrir, c'est la raison de ce règlement de compte, rajouta Joël Massard.
- Quels éléments vous permettent d'en avoir la certitude ?
- C'est très simple, il s'est passé quelque chose au moment de l'incendie de la grange de mon ami Amédée, répliqua Joël. Je ne peux pas dire quoi précisément. J'ai ma petite idée, mais malheureusement aucune preuve pour étayer cette hypothèse. Je préfère attendre un peu, avant d'avancer quoi que ce soit.
- C'est pour cela que nous travaillons en étroite collaboration. Afin de nous protéger, nous avons décidé de mettre nos informations en commun.

Nous sommes prêts à vous intégrer à notre duo, si vous le souhaitez nous pourrions former un trio ou une triplète comme à la pétanque.

- Gilbert, vous me faites trop d'honneur, je crois que j'ai passé l'âge des émotions fortes. Mais ce n'est pas un non catégorique, laissez-moi le temps de la réflexion.

- Oui, je vous comprends, mais cette enquête devrait aboutir rapidement sous peine d'être définitivement enterrée. Gilbert ne me démentira pas, il faut battre le fer tant qu'il est chaud.

- Mes amis, convenons d'une collaboration au coup par coup. Je vous propose la semaine prochaine, même heure même endroit. Je crois qu'il y a deux ou trois détails qui vous intéressent.

- Le rôle d'enquêteur semble vous séduire, lui dit Gilbert.

- C'est surtout la triplète qui me plaît, j'ai toujours eu un faible pour les boules, la Lyonnaise, le jeu Provençal ou la pétanque, ça m'ira.

- Ce n'est pas bête du tout, on pourra discuter sous la frondaison des platanes centenaires. Joël es-tu partant ?

- Absolument, je vais sortir mes boules de la naphtaline !

42

L'inspecteur Caminho, le docteur Mourinho et Jorge Da Souza savouraient à la terrasse du café leur apéritif hebdomadaire. Ils aimaient se retrouver à refaire le monde après les vicissitudes du quotidien. Cette semaine s'était déroulée différemment des précédentes. Chacun, dans son domaine, était confronté à la disparition de Marilyn de Bahia.

Pour la première fois de sa vie, le journaliste avait rencontré la mort, un rendez-vous morbide qui l'avait profondément choqué. Il avait croisé quelques cadavres dans le cadre de ses activités, mais ne s'était jamais retrouvé seul dans la pénombre à patauger dans une mare de sang. Lui, qui d'ordinaire dormait d'un sommeil de plomb, cauchemardait chaque nuit. Sa curiosité naturelle l'incitait à en savoir plus sur l'existence de la victime.

Le policier reconnaissait qu'il n'avait jamais eu à traiter d'un assassinat aussi barbare. A son tour il se trituraient les méninges pour trouver à qui profitait le crime. Il s'était mis à la tâche avec ardeur. Il faut dire que dans la région, les affaires de ce type sont exceptionnelles. A ce stade des investigations ses pistes étaient bien minces. Il écartait un crime de rôleur, l'acharnement et la mise en scène ne plaidaient pas en faveur de cette hypothèse.

Le médecin, plus réservé que ses amis, se contentait des constatations d'ordre médical. Il éclaira ses compagnons sur quelques détails. Il précisa que

selon ses probabilités, la vieille femme avait été exécutée, à quatre pattes dans une position humiliante. Il avait constaté cette particularité en examinant de plus près la position du corps ainsi que la rigidité cadavérique. Cette réflexion surpris les deux autres. Il leur expliqua dans son jargon professionnel ce qui justifiait ses affirmations. Ils ne comprirent pas tout, mais les compétences de leur ami ne permettaient pas de mettre sa parole en doute.

Dans ce coin reculé de l'Algarve, les moyens mis à la disposition de la police se perdaient dans les méandres de l'administration. Ils s'évaporaient tout au long du voyage. Lorsqu'enfin les subsides parvenaient jusqu'au destinataire final, il ne restait que le strict nécessaire au maintien de l'activité. Alors quand une affaire de cette envergure se profilait à l'horizon, il fallait opérer avec des bouts de chandelle. Caminho était habitué à ces restrictions permanentes. Il opérait sans le secours des méthodes modernes.

Mourinho devait faire face à la même situation que l'inspecteur, les budgets complémentaires n'arrivaient pas jusqu'à lui. Il réalisa l'autopsie en mettant en œuvre son savoir et ses capacités. Il put ainsi déterminer l'heure du décès et la nature de l'arme ayant servi à cette basse besogne. Marylin croisa la faucheuse vers dix heures du matin. Sa dépouille bloquant la porte d'entrée, personne ne pouvait la découvrir sauf à insister pour pénétrer dans le restaurant coûte que coûte. La gorge nettement tranchée, Mourinho pense que l'assassin s'est servi d'un coupe-chou, nombre d'anciens utilisant encore de ce type de rasoir dans le pays.

Jorge n'était pas touché par la pénurie d'argent. Il opérait surtout avec sa matière grise, son bon sens se révélait plus efficace que n'importe quel outil moderne. Il n'avait accepté que deux concessions à l'avancée inexorable du progrès. Désormais il avait rangé son vieux Leica au profit d'un appareil numérique, question de gain de temps. Le second changement, c'était internet, il envoyait ses articles par ce biais.

Chaque compagnon œuvrait dans son domaine. Celui du docteur s'était terminé à la morgue de l'hôpital. Les autres fouillaient dans le passé de la tenancière, ils espéraient découvrir le coupable le plus rapidement possible. Au troisième verre le toubib fit une révélation qui se termina dans un long fou rire. Il leur confia que Marylin de Bahia se teintait les poils pubiens en blond. Ce comportement d'une femme de plus de quatre-vingt printemps démontre un besoin de coquetterie à tous les étages.

Caminho s'efforçait de reconstituer l'histoire familiale de la victime. Il espérait trouver un élément de réponse dans cette direction. Malgré son insistance, il dut admettre qu'on ne lui connaissait pas d'amis. Elle n'avait vécu que pour son commerce avec son fameux poulet pili-pili. Hormis le désordre sur la scène du crime, rien d'anormal n'avait été décelé ailleurs. Le vol ne constituait pas le mobile, car une importante somme en euros fut trouvée dans le tiroir d'un meuble de la cuisine. L'argent ne bénéficiait d'aucune protection particulière, une serrure avec la clé dessus gardait ce pécule.

Les trois hommes savouraient la tournée du patron lorsque Jorge parla des petits papiers entourant le corps sans vie. Il pensait que la solution de l'énigme résidait dans un de ces confettis. Caminho lui rétorqua qu'il ne disposait pas du temps nécessaire à l'examen de chaque billet posé là. Il y en avait trop, et la plupart des épistolaires résidaient dans un autre pays. Si l'ami journaliste désirait se pencher dessus, il va sans dire qu'il lui permettrait de revoir les ex-voto à sa guise. Jorge apprécia cette marque de confiance renouvelée, quarante années d'amitié ne s'effacent pas comme ça.

L'inspecteur éclusa son verre et lâcha une ultime information avant la séparation provisoire du trio.

- Connaissez-vous le véritable état-civil de Marylin ?
- Hormis qu'elle n'a eu qu'un enfant, c'est tout ce que je suis sûr, répondit Mourinho.
- Elle était veuve d'Alfonso Pinheiro, rajouta Jorge.
- C'est entendu, mais c'est un détail plus particulier que j'attendais.
- Nous t'écoutons, répliquèrent en chœur le médecin et le journaliste.
- C'est tout chaud, j'ai eu cette information ce matin. Marylin a été abandonnée par sa mère, une française. Elle a été recueillie puis adoptée par la famille Alveira qui n'avait pas d'autres enfants.
- Penses-tu que la vérité se trouve cachée par là ? demanda Mourinho.
- C'est possible, sauf qu'il n'y a aucune trace d'autres membres de cette famille.
- Comment s'appelait sa mère, renseignement top secret bien entendu.
- Je te le dis, mais n'écris rien dans le journal pour le moment.
- Promis.
- Elle se nommait Thérèse Duraz.

- De quel endroit de France venait-elle,
- Jorge, tu enquêtes aussi ? Elle était née en Savoie, et est décédée en Italie en quatre-vingt-onze. Autre chose, son fils n'a vécu que quelques années ici, il habite actuellement en Italie. Nous essayons de le contacter, sans succès. Nous perdons sa trace lors d'un voyage en France.
- Alors les fins limiers, où se trouve la solution ? Dans les billets du restaurant ou dans les registres de l'état-civil ? questionna Mourinho. Je vous laisse, le devoir n'attend pas.

43

Dans le monde agricole, Luc Perceval était craint, sa connaissance du terrain et son implication dans différentes organisations le désignait comme un interlocuteur privilégié. Ses activités professionnelles l'amenaient à intervenir dans de nombreuses exploitations du canton. L'homme, petit et taciturne régnait en maître sur de nombreux cheptels. Dès lors qu'un paysan était en contrat avec Augustin Pinart, un seul vétérinaire intervenait pour la prophylaxie. Toutes les campagnes de vaccinations passaient désormais entres ses seringues.

Malgré son physique peu avenant, on ne comptait plus ses maîtresses. A croire qu'il possédait des qualités appréciées de la gent féminine. Quelques mauvaises langues persiflaient qu'avec l'argent il pouvait tout acheter. Faut dire qu'il menait grand train et ne s'en cachait pas. Les mêmes médisants rajoutaient qu'il organisait des soirées où des jeunes femmes évoluaient dans le plus simple appareil. Ça faisait partie de sa légende et du fantasme collectif, on ne prête qu'aux riches.

Amis de longue date, beaucoup subodoraient que le maquignon et le vétérinaire magouillaient ensemble. Ces deux-là étaient faits pour s'entendre, ils avaient les mêmes goûts pour la chair fraîche, le secret et la belle vie. Ils furent aperçus une seule fois dans une boîte de nuit à vocation échangiste. Ceux qui les avaient vus ne purent se mettre d'accord sur le nombre de partenaires du sexe opposé les accompagnant. Le champagne coula à flots ce soir-là, ensuite ils emmenèrent leurs compagnes finir la nuit en d'autres lieux.

Un élément troublant vint déranger l'ordre des choses. L'affaire se déclencha en Savoie, sur une aire de repos de l'autoroute reliant l'Italie à la France via le tunnel du Fréjus. Un véhicule du service des Douanes faisait le plein de carburant à la station service. Pendant que le conducteur s'affairait à la pompe, ses collègues se dégourdirent les jambes sur le parking. Un

cabriolet de marque allemande attira leur attention, surtout la conductrice. D'une beauté à coupé le souffle, la jeune femme peaufinait son maquillage dans le miroir de courtoisie du côté passager. Deux hommes s'approchèrent, à leur vue, elle leur signifia de continuer leur chemin.

Ce comportement agressif déclencha un réflexe chez les douaniers. Ils ajustèrent leurs casquettes, sortirent leurs cartes bleu blanc rouge, et demandèrent à l'impétueuse blonde de sortir de l'automobile. Elle maugréa tout en s'exécutant. La fouille commença, une valise fut promptement ouverte, ils manipulèrent les strings et soutiens-gorges avec délice. La belle bouillait intérieurement, elle n'osa les provoquer davantage. Elle savait qu'ils prendraient plaisir à l'humilier, alors mieux valait faire le dos rond en attendant l'autorisation de continuer la route.

Malheureusement pour elle, ils décidèrent de jouer le grand jeu. Après ce premier bagage, ils choisirent de porter leur dévolu sur un sac de voyage en cuir noir. Lorsque la fermeture éclair eut fini de s'ouvrir, ils découvrirent plusieurs petits cartons sans aucune inscription dessus. Ils lui demandèrent quel en était le contenu. Pour toute réponse ils obtinrent un haussement d'épaules. Un douanier sortit un cutter de sa poche et ouvrit délicatement un emballage. Soigneusement alignées, une trentaine de boîtes apparurent. Il en sortit une, tira sur la languette et extirpa une ampoule remplie d'un liquide translucide.

L'étiquette collée était rédigée en italien, le sigle EPO apparaissait en gros caractères. Les douaniers venaient de réaliser une prise inespérée. Le hasard et la beauté s'étaient conjugués pour leur permettre cette trouvaille. Ils demandèrent ses papiers à la blonde, elle se nommait Justine Paurdoin. A la fin du contrôle, trois cent doses furent saisies. Bien entendu, la jeune femme ne savait rien, on lui avait remis ce sac à Turin, quelqu'un devait venir le récupérer dans deux jours à son domicile.

La beauté fit preuve d'un sang froid étonnant. Elle ne dérogea pas à ses déclarations initiales. Elle fut confiée aux gendarmes, sa ligne de défense resta identique. Elle déclara qu'elle était célibataire sans petit ami actuellement. Le fichier central confirma qu'elle n'était pas connue dans les services pour un délit quelconque. Les douaniers avaient eu le même résultat. L'hypothèse privilégiée des enquêteurs fut le milieu du cyclisme. Ils ne découvrirent aucune relation entre Justine et les adeptes de la petite reine. Le

tour de France était terminé, avec son lot habituel de tricheurs, aucun ne connaissait de près ou de loin mademoiselle Paurdoin.

La machine s'était mise en marche, de recouplement en recouplement, la vie de Justine apparut au grand jour. A vingt-six ans, la donzelle collectionnait une liste conséquente d'amants. Elle monnayait bien ses charmes, car tous ces hommes avaient un point commun, ils étaient riches. C'est ainsi qu'il fut établi qu'elle avait vécu quelques mois avec Luc Perceval, il y avait trois ans qu'ils avaient rompu.

En dépit d'un dispositif discret, personne ne contacta la jeune femme pour récupérer le sac de cuir et son précieux contenu. Le commanditaire avait anticipé, le guet-apens fit long feu comme un pétard mouillé. L'enquête diligente, pour essayer de confondre le vétérinaire, se heurta à la volonté préfectorale de classer le dossier. Les relations ça sert parfois, au petit jeu de la barbichette Luc Perceval et Augustin Pinart étaient passés maîtres.

Pour une Justine arrêtée, combien d'autres arrivaient à véhiculer l'EPO à bon port ? Les douaniers et les gendarmes continuaient inlassablement leur besogne. Quelques bêtes n'avaient pas eu la dose leur permettant de prendre quelques kilos supplémentaires, juste un petit contretemps dans la chaîne des profits.

44

Jean-Christophe décida de se rendre au siège du journal. Une rencontre avec la jeune Elsa était prévue. La jeune femme préparait un papier sur les auteurs du département. Elle souhaitait profiter de cet article pour mettre en avant son œuvre. Il était très heureux de la voir à nouveau. Il faut dire qu'il n'était pas insensible au charme et à la plastique de la journaliste.

L'entretien devait se dérouler en début de matinée, aussi décida-t-il de ne pas venir les mains vides. Il apporta quelques croissants. Il espérait croiser Gilbert Brunel, les deux hommes auraient certainement des choses à se raconter. Peu à peu les interrogations cédaient la place aux certitudes. Il restait encore du chemin avant que le contenu de l'enveloppe révèle tous ses secrets.

Elsa était déjà là, fraîche et pimpante. Vêtue d'un jeans et d'un chemisier blanc, elle rayonnait. Le chemisier ajusté près du corps dessinait des courbes à faire se damner un saint. Il garda son self-control face au spectacle que lui offrait la jeune femme. Une légère transparence permettait d'affirmer que la demoiselle ne portait pas de soutien-gorge. Sa poitrine

ferme n'avait pas besoin de cet ustensile. Elle était consciente de l'effet produit sur la gent masculine. Elle n'en abusait pas, sans s'en priver cependant.

Avec Jean-Christophe son comportement était différent, comme avec un père. Elle était toute en retenue. Elle apprécia le croustillant des croissants. Elle proposa d'inviter Gilbert à se joindre à eux, se doutant que son article risquait de passer au second plan. Elle proposa donc de commencer l'entretien dans trente minutes. Chacun y trouvait son compte.

Gilbert ne se fit pas prier pour prendre son café en leur compagnie. Il souhaitait informer Jean-Christophe de certains détails dont il avait eu connaissance. Lorsqu'il arriva, Elsa penchée légèrement de côté offrait à son regard un spectacle qui ne le laissa pas insensible. Il réussit à la faire rougir en évoquant une chanson qui parlait des seins sous toutes leurs formes. Elle se reprit très rapidement en qualifiant son collègue de mâle paillard. Ce qu'il admit bien volontiers.

Ils savaient que la demoiselle ne dirait rien de la teneur de leur conversation. Ils parlèrent donc des investigations en cours. Gilbert confia que les enquêteurs pataugeaient sur le dossier de la jeune femme asiatique découverte vers « la pierre des trépassés ». Son identité n'était toujours pas établie. La diffusion de sa photo auprès des autorités européennes ne donnait rien.

Une piste s'était présentée en direction de l'Italie, sans plus de succès. Jean-Christophe se hasarda à demander ce qui permettait de penser à un indice transalpin. Gilbert précisa qu'il s'agissait d'un fragment de ticket de transport émanant d'une régie napolitaine. Tout laissait à penser que ce billet provenait du même endroit que celui retrouvé sur le cadavre de l'homme découvert derrière le monument de la voie sarde et dans le sac contenant le bébé suspendu au pont François 1^{er}. La jeune femme morte derrière la cascade du cirque de Saint-Même étant la mère du bébé ; cela voulait dire qu'un lien étroit réunissait les quatre défunts. Gilbert ajouta qu'il n'était pas anormal que la police italienne ne connaisse pas la victime d'origine asiatique. Il était possible qu'elle réside illégalement dans la région napolitaine. Si elle n'avait pas commis d'infraction, il n'y avait aucune raison qu'elle soit fichée.

Pour la première fois de la journée, il fronça le sourcil. Il suffisait de découvrir l'état-civil d'une seule victime, l'identité des autres ne tarderait pas à apparaître au grand jour. Gilbert et lui étaient convaincus d'une imbrication

de la mafia dans cette affaire. Ça ressemblait à un règlement de compte entre clans rivaux. Le journaliste précisa que ces exécutions ne correspondaient pas aux rituels habituellement en vigueur. Ces crimes lui inspirèrent une réflexion. Il dit à voix basse :

- Ça me fait penser à un changement de génération.
- Pourquoi dites-vous ça, demanda Jean-Christophe ?
- Parce que les anciens auraient posé leur signature, ici c'est différent. Chacun a été tué de manière distincte. Ce n'est pas fréquent.
- Il y a donc plusieurs assassins.
- C'est moins sûr, peut-être que le message est aussi là. C'est une manière de faire comprendre qu'ils arriveront à leurs fins par tous les moyens, y compris la suppression des femmes et des enfants.
- On dirait qu'ils ont adopté les méthodes des mafias russes ou albanaises.
- Mon cher Jean-Christophe, ces gens-là ne font pas dans la dentelle. Pour survivre il faut être le plus fort.
- ...
- Au fait, je dois rencontrer un ami journaliste italien, je pense lui en toucher deux mots.
- N'est-ce pas risqué ?
- J'ai dit un ami ! J'ai toute confiance en sa discrétion et son efficacité. Nos mères ont vécu ensemble pendant la guerre. Cela crée des liens.
- Je comprends, je vois qu'Elsa est prête, ne la faisons pas attendre.
- Vous avez raison, chaque chose en son temps.

Jean-Christophe cogitait beaucoup, il fronçait le sourcil de plus en plus souvent, au grand dam d'Hélène. Elle considérait que son époux s'investissait trop dans ses recherches pour découvrir le secret des petits papiers. Il dormait mal, se levait la nuit, passait des heures devant les articles de journaux. Rien n'échappait à sa sensibilité féminine. Comme le petit Poucet, il semait des indices, elle repérait chaque détail. Elle hésitait depuis plusieurs jours, devait-elle déclencher une grande explication avec l'amour de sa vie ? Elle ne souhaitait que son bien-être, leur bonheur. Elle tergiversait, mais l'inquiétude gagnait ostensiblement du terrain.

Obnubilé par ses récentes trouvailles, il listait ses découvertes. Quelques points nécessitaient plus d'approfondissement. L'année écoulée était riche en évènements de toutes sortes. Il décida de revenir sur le cas d'Yvonne Pivier. La vieille dame ne lui avait pas livrée ses secrets les plus intimes. Il subsistait une zone d'ombre qu'il voulait pénétrer, supposant qu'elle abritait une clé de l'énigme.

Sa résolution se heurtait à un obstacle de taille, Yvonne avait quitté le monde des vivants. Ses cendres ne lui donneraient pas la réponse à la question qui le taraudait maintenant. Il n'avait pu élucider la raison du comportement de la défunte dans son dernier mois d'existence. Elle était devenue craintive, alors que son caractère lui avait révélé une femme à poigne. Ce revirement était lié à une cause autre que son état de santé. Quelque chose la chiffonnait, il devait découvrir quoi. Son petit doigt lui indiquait une piste, il lui fallait consolider cette intuition.

Il se gara à proximité, la maison était fermée et inhabitée. Ce n'était pas le but de sa visite. Il voulait discuter avec Paulette Bardin la voisine, celle qui s'était occupée de Platon avant sa fin tragique sous les roues d'une voiture. Le chat ferait un excellent sujet de discussion pensa Jean-Christophe en fronçant le sourcil. Il s'approcha du portail, il appuya sur le bouton de la sonnette. Personne ne réagit à son appel, il jeta un œil vers le jardin, un matou somnolait couché sur un fauteuil en rotin. Il ressemblait un peu au greffier d'Yvonne. Il se dit que le pauvre Platon ne pouvait en être le géniteur. Il se souvint de la devinette qu'il tenta de résoudre sans succès. La vieille femme lui avait rétorqué qu'il se nommait Platon, ne pouvant avoir que des amours platoniques.

Sans réponse à son second coup de sonnette, il se hasarda à pousser le battant et pénétrer dans l'allée gravillonnée. Le crissement des pas sur le gravier réveilla le chat qui se précipita jusqu'à la porte et rentra par la chatière. La porte s'entrouvrit et l'entrant ressortit encore plus vite qu'il n'était rentré. Jean-Christophe en profita pour héler la main qui jetait le matou dehors.

- Bonjour Paulette, je vous dérange ? J'ai sonné, vous n'avez pas du m'entendre ?

- Oh bonjour, la sonnerie est déglinguée depuis longtemps. Je devrais la remplacer.

- Heureusement le chat est là, il ressemble beaucoup à Platon.

- Oui, car sa mère était la sœur du chat d'Yvonne. Drôle de fin, je me demande s'il n'a pas fait exprès de se jeter sous cette bagnole.

- Parfois les animaux préfèrent rejoindre leur maître, c'était le destin madame Bardin.

- Il avait échappé de justesse à la même fin quelques temps plus tôt.

- Ah oui ! Expliquez-moi ? Vous ne me l'aviez pas dit.

- Vous ne m'avez rien demandé.

- Vous avez raison Paulette, je vous le demande.

Elle inspira profondément pendant que le matou cherchait à entrer à nouveau dans la maison.

- Celui-là, c'est un malin. Il attendra un moment. Je viens de passer la serpillière, il va tout salir avec ses pattes.

- Il veut se mettre à l'abri, car je crois que la pluie n'est pas loin.

- Ce n'est pas une raison il attendra, Socrate.

- Vous l'avez baptisé Socrate ?

- C'est Yvonne qui m'a demandé si je lui avais trouvé un nom. J'ai répondu qu'il répondait lorsque je l'appelais Minou.

- Et alors.

- Elle m'a répondu que lorsqu'on a Platon dans sa parenté, on ne s'appelle pas Ducon. Je n'ai pas voulu la vexer, Socrate c'est joli n'est-ce pas ?

- Oui, si vous avez un autre greffier, on l'appellera Aristote.

- Pourquoi pas Onassis tant qu'on y est !

- Vous ne m'avez pas dit ce qui est arrivé à Platon plus tôt, Paulette !

- Vous m'embrouillez avec Aristote, Platon ; Socrate et tout le toutim.

- Promis, je vous écoute.

- C'était environ un mois avant qu'elle ne rentre à l'hôpital. Elle a eu de la visite, un jeune homme bizarre. Il est resté toute l'après-midi chez Yvonne. Il a failli tuer Platon.

- ...

- Un type bizarre je vous dis. Je n'aurais pas voulu le rencontrer toute seule la nuit.

- Pourquoi vous dites ça ?

- Parce qu'il parlait à peine français.

- Ça ne suffit pas à en faire un homme bizarre, Paulette.

- Si je vous affirme qu'il était comme ça. Un visage comme le sien, je ne l'oublierai jamais.

Elle fit le signe de croix, entrouvrit la porte pour regarder le carrelage.

- C'est sec, nous pouvons accompagner Socrate à l'intérieur, nous serons mieux pour bavarder.

- Bonne idée, les premières gouttes commencent à tomber.

- Vous prendrez bien quelque chose.

- Un verre d'eau s'il vous plaît.

- Ici il n'y a que l'eau qui tombe du ciel, mais je vais vous en apporter. A moins qu'un petit verre de vin de noix d'Yvonne vous fasse plaisir ?

- Si vous me prenez par les sentiments, oublions l'eau.

- A la bonne heure, vous voilà enfin raisonnable.

- ...

- Nous en étions où, j'ai perdu le fil.

- Vous me parliez de ce jeune homme qui a rendu visite à votre voisine.

- Oui, ce qui m'a frappé c'est sa ressemblance avec Joseph Duraz, et pourtant ça devait être un italien.

- L'un n'empêche pas l'autre.

- C'est vrai, il ya trois détails qui m'ont frappée.

- Lesquels ?

- Le premier, je vous l'ai dit c'était le sosie de Joseph jeune. Le deuxième c'était son accent. Et le troisième, sa bagnole, on aurait dit qu'il avait astiqué les cuivres avant de venir. Platon a failli succomber, finalement il lui a juste roulé sur la queue.

- Il voulait l'écraser ?

- Je ne crois pas, le chat s'était installé au chaud sur un pneu. Au démarrage, il a été surpris et un peu coincé sous la carrosserie.

- Savez-vous ce qu'il voulait à notre regrettée Yvonne.

- Pas la moindre idée, mais elle a été malade très peu de temps après ce passage.

Lorsqu'il rentra chez lui sous l'averse, il fronça le sourcil à de nombreuses reprises. Pourtant le trajet ne dura que cinq minutes. Jean-Christophe venait de placer plusieurs pièces du puzzle. Il réalisa, en pliant le

parapluie, qu'il avait oublié de situer la visite de l'italien dans l'espace temps. En réfléchissant à la chronologie des faits, son sourcil recommença à le trahir. L'incendie de la grange d'Amédée s'était produit juste après le passage du transalpin. Hasard ou pas, cela méritait un peu d'attention.

46

En fin connaisseur des vignobles des Côtes du Rhône, Jean-Christophe appréciait la cuvée Marot, il la considérait comme un nectar du palais. Aussi décida-t-il, en accord avec Hélène, de faire une petite escapade dans cette région bénie des dieux. Bien entendu, il avait une petite idée derrière la tête. L'histoire de l'enveloppe avec ses petits papiers occupait ses jours et ses nuits. Il pensait joindre l'utile à l'agréable, il n'oubliait pas la découverte macabre de Pedro Munoz à l'occasion du chapitre d'été de la confrérie. Il formulait le secret espoir de le rencontrer et d'obtenir quelques informations de sa part.

L'automne avait envahi le vignoble. Les vignes se préparaient à un repos bien gagné. Cette année les vendanges laissaient augurer un grand millésime. Toutes les conditions étaient réunies. La pluie était venue au bon moment, les dernières semaines ensoleillées avaient apporté le sucre indispensable à de grandes cuvées. Chacun se frottait les mains, la quantité et la qualité s'étaient donné rendez-vous, ce n'était pas si fréquent.

Le couple musarda sur la route qui serpentait dans la campagne. Le feuillage des ceps oscillait entre le jaune orangé et le rouge lie de vin. Chaque cépage prenait une couleur caractéristique. Cette promenade bucolique les ramenait des années auparavant. Ils se souvenaient de leurs ballades de jeunes mariés. Plus de trente-cinq ans après leur escapade prenait une allure de retour aux sources.

Les touristes partis, le village revivait son passé. Les autochtones reprenaient possession de leur pays. Les anciens jouaient aux boules sous les platanes qui commençaient à perdre leurs feuilles. Certains en profitaient pour user et abuser de leur mauvaise foi légendaire. Ils en profitaient pour justifier leur maladresse par quelque feuille perturbant la trajectoire prévue. Ces galéjades faisaient partie intégrante des règles du jeu. Ce n'était pas écrit, c'était une tradition orale qui perdurait en ce vingt et unième siècle.

Avant de se rendre à la cave des coteaux, ils firent leur petit tour de la cité médiévale. Ils empruntèrent les ruelles pavées montant au château. Enfin, il serait plus convenable de dire les ruines du château. C'est ici que reposait la

cuvée emmurée à la mi-juillet. C'était surtout le lieu de la découverte insolite d'un cadavre dissimulé là pendant une année.

Aucune nouvelle information concernant cette affaire n'était parue dans la presse. A croire que les caves du donjon garderaient leur secret pour l'éternité. Jean-Christophe n'avait aucune idée sur le lien réunissant ce fait-divers tragique aux autres articles. Il se demandait quelle pouvait bien être l'identité du quidam. Ils entamèrent la descente en direction du village bas. Ils se dirent que ces pierres séculaires auraient beaucoup de choses à raconter si jamais elles avaient pu parler.

La cave avait fait l'objet d'une rénovation, un agrandissement serait le terme le plus approprié. Pour faire face dans de bonnes conditions au nombre croissant de visiteurs, le conseil d'administration avait diligenté des travaux. L'espace d'accueil était plus aéré, la lumière filtrant par les baies vitrées apportait un supplément de chaleur et de convivialité à l'endroit. Il n'était plus nécessaire de se mettre à proximité d'une lampe pour apprécier la robe d'une cuvée. Le coin dégustation offrait les conditions idéales aux dégustateurs.

Une jeune stagiaire vint à leur rencontre, elle leur proposa de goûter les productions locales. En discutant, ils apprirent que la jeune fille effectuait des études d'œnologie. Elle envisageait de se consacrer à ce métier. Jean-Christophe participait avec modération, il savait ce qu'il voulait, seule la cuvée Marot trouvait grâce à ses yeux. Son jugement était un peu abrupt, car d'autres cuvées méritaient, elles aussi, le détour.

Dans l'espace d'exposition un homme travaillait sur un ordinateur portable. Brun, l'œil noir et le cheveu bouclé, ils supposèrent qu'il s'agissait du dénommé Pedro. Jean-Christophe posa son verre et se dirigea vers lui. Ce dernier leva la tête et salua le nouveau venu.

- Bonjour, je suis grand amateur de vos produits et accessoirement écrivain. Si vous avez un peu de temps, j'aimerais m'entretenir avec vous.

- Bonjour, ce sera avec plaisir, j'ai une petite chose à terminer, disons que dans dix minutes je peux être à votre disposition. En attendant je vous propose de continuer la dégustation avec Elise.

- Entendu, monsieur ?

- Pedro, on m'appelle Pedro, à tout de suite.

Il rejoignit Hélène en pleine discussion avec l'apprentie œnologue. Son épouse avait un faible pour les cépages blancs. Heureusement qu'ils n'avaient pas prévu de reprendre la route, leur taux d'alcoolémie montait dangereusement. Il faut dire que ces vins gorgés de soleil s'habillaient de velours. Comment ne pas succomber à de telles tentations ?

Pedro passa vers eux, il précisa qu'il arrivait dans deux minutes. En effet, c'est avec le sourire qu'il les invita à le rejoindre dans un coin tranquille de l'espace d'exposition. Des tableaux aux couleurs chatoyantes habillaient les murs en pierres apparentes. Le contraste était saisissant. Jean-Christophe pensa que l'exposant devait être torturé pour poser sur une toile une telle explosion de teintes. Il n'arrivait pas à interpréter le désir de l'artiste. Il était hermétique à la pensée de l'auteur.

Ils s'assirent tous trois sur des chaises en fer forgé. Jean-Christophe expliqua ce qu'il souhaitait exprimer à travers son roman se déroulant en partie dans le vieux village. Pedro s'intéressa au projet, il lui demanda de lui parler de ses autres ouvrages. Hélène alla chercher des ouvrages à la voiture. Le courant passait bien entre les deux hommes. Trois verres et une demi-heure plus tard, le tutoiement était devenu la règle. Il restait à aborder le secret des caves du château.

Pedro confessa qu'il avait vécu quelques semaines difficiles à cause de sa découverte lors de la cérémonie de libération de la cuvée Marot. Il raconta, avec beaucoup d'émotion dans la voix, sa trouvaille macabre. Il lui arrivait de se réveiller en pleine nuit en proie à des visions cauchemardesques. Il se trouvait avec son infortuné compagnon emmuré. Sa seule possibilité pour survivre était de boire les magnums alignés en cohorte. Il se réveillait immanquablement au moment où ses os se transformaient en ceps de vigne. Il suivait un traitement et rencontrait un psy plusieurs séances par mois.

Jean-Christophe se hasarda à poser une question.

- Connait-on l'identité de la victime, Pedro ?
- Toujours pas, je suis ça de très loin, mais les gendarmes m'en parlent quelquefois.
- Aucun indice n'a permis d'avancer une hypothèse,
- Non, enfin si, il y a un élément qui me semble lié, l'adjudant m'a confié un soupçon. Il pense qu'il pourrait s'agir d'un ressortissant italien.
- Qu'est-ce qui permet une telle supposition,

- Oh, un détail, passé inaperçu un an plus tôt lors de l'emmurage précédent. Une voiture, immatriculée dans la région de Naples, a été abandonnée chez nous. Elle n'a jamais été réclamée. Bien entendu il s'agissait d'un véhicule volé, mais ça paraît gros que son propriétaire n'ait jamais cherché à la récupérer. C'est louche tout ça.

- Effectivement. Votre ami vous a-t-il lâché le nom du possesseur de cette automobile ?

- Oui, mais je n'y ai pas prêté cas. Je crois qu'il se nommait Cigliotti ou un nom comme ça.

Jean-Christophe n'en espérait pas tant. Il était venu en touriste et repartait avec une piste intéressante. Pedro lui confia qu'il avait décidé de quitter la région, il voulait tenter une autre vie loin de tout ça. Ils échangèrent leurs coordonnées. Les deux hommes convinrent de correspondre par Email interposé.

47

Tous les personnages se bousculaient dans sa tête. Il s'employait à en démêler l'écheveau, s'accrochant aux fils les plus solides. Certains cassaient rapidement, d'autres trop durs à dévider restaient en l'état. Jean-Christophe considérait ces nœuds inextricables, il les abandonnait pour se concentrer à l'essentiel. Aujourd'hui les connexions entre certains protagonistes étaient acquises. Il restait quelques coins d'ombre, il se donnait quelques semaines pour poser la dernière pièce du puzzle.

Il récapitula les articles de journaux dans leur ordre chronologique de parution. La disparition d'Amélie Belleveau était la plus ancienne, elle venait d'être élucidée après plus de quatre-vingt ans de silence. La descendance de la défunte permit d'effectuer des analyses d'ADN. Les résultats connus, à la demande de son petit fils Amélie put rejoindre le caveau familial.

Jean-Christophe était perplexe, il aurait pu froncer le sourcil. Ça ne collait pas avec les autres affaires, la piste napolitaine n'apparaissait pas. Une petite idée lui traversa l'esprit, et si le lien était la famille Duraz ? Le vieux Timothée pouvait être à l'origine du décès d'Amélie. Pourquoi faire remonter l'histoire de cette disparition au travers d'une coupure de journal ?

Il eut un doute, il se demanda s'il ne prenait pas le problème à l'envers. Partir de la piste italienne, pourquoi-pas ? Mais il ne fallait pas

négliger le patriarche, il était possible que tout soit parti de lui. La logique devait primer sur toute autre considération.

Hormis ce premier article, tous les autres relataient des faits récents s'étalant sur une période d'un peu moins de deux ans. Il se persuada que lorsqu'il aurait trouvé le lien, il découvrirait l'expéditeur de cette missive. Il avait son intime conviction depuis quelques temps, il ne souhaitait pas avancer un nom sans en avoir acquis la certitude. Trop de détails méritaient d'être recoupés avant d'affirmer posséder la vérité.

Deux jours plus tard, un fait nouveau vint mettre à mal une partie de sa théorie. Il se leva de mauvaise humeur ce matin là. Le chien des voisins aboya un long moment vers deux heures du matin. Réveillé par les aboiements, Jean-Christophe se leva. Il ne constata rien d'anormal, l'animal se calma, et tout rentra dans l'ordre, sauf qu'il ne put retrouver le sommeil. Il tourna comme un ours en cage dans son lit. Il craignit de déranger sa compagne, alors il se dirigea vers son bureau. Se replongeant dans le silence des petits papiers.

A midi il se rendit à sa boîte à lettre pour récupérer son courrier. Une enveloppe en tous points similaire à celle contenant les articles l'attendait au fond du réceptacle. Sa surprise fut d'autant plus grande lorsqu'il vit apparaître le véhicule jaune avec le facteur au volant. Ce dernier lui remit son courrier. Jean-Christophe lui demanda si c'était lui qui avait remis l'autre missive un peu plus tôt. Le préposé répondit catégoriquement qu'il n'avait pas déposé autre chose que ce qu'il venait de lui remettre de la main à la main. Il remercia l'homme de lettres, sa perplexité lui fit froncer le sourcil en rentrant chez lui.

Il regarda l'enveloppe sous toutes les coutures avant d'empoigner le coupe-papier. Aucun nom n'était écrit dans la case réservée à l'adresse. Il comprit les raisons du barouf du chien en pleine nuit. Quelqu'un avait glissé la lettre incognito en pleine nuit. Il lui restait à l'ouvrir afin de prendre connaissance du contenu. Il extirpa deux feuillets, le premier était un article de journal rédigé en portugais, il remarqua qu'il s'agissait d'un article traitant d'une affaire s'étant déroulée à Monchique. Le journaliste relatait l'avancement de l'enquête sur le meurtre d'une tenancière de restaurant. C'était la suite de l'article qu'il avait reçu dans le premier envoi.

La seconde feuille de format A4 lui rappela les temps sombres d'une autre époque. L'expéditeur avait collé des syllabes découpées dans des journaux. Il avait constitué ainsi une phrase. A la lecture des quelques mots

son sang ne fit qu'un tour, il fronça le sourcil. Il lut et relut le message : « Douter, c'est croire implicitement à l'existence de la vérité et en désirer la connaissance ». Il se tritura les neurones car cette citation ne lui était pas inconnue. Enfin il mit un nom sur l'auteur de la pensée.

Jean-Christophe venait d'accomplir un pas de géant. Il avait acquis des preuves. L'expéditeur des lettres était une femme, cette dernière lui donnait une clé au travers de ces deux lignes. Il se demanda de quelle machination il était l'objet. Ça paraissait trop évident pour qu'il n'y ait pas anguille sous roche. Il prit la sage décision de prendre du recul. Attendre et voir, telle aurait pu être sa devise du moment.

La nuit suivante ressembla étrangement à la précédente. Le chien des voisins servit à nouveau le couvert à deux heures du matin. Il se leva, n'alluma aucune lumière, il surveilla l'accès de sa boîte à lettre. Il entendit deux matous se battre pour conquérir une femelle, les chats rendaient le chien fébrile, ce qui expliqua le renouvellement des aboiements. Il se leva encore de mauvaise humeur, il haïssait tous les chiens et chats de la création.

48

La montagne résonnait du bruit des engins. Le temps était compté, les travaux devaient se terminer avant le quinze octobre. Un combat qui durait depuis des années trouvait ici son aboutissement. Le maire passait plusieurs fois par jour constater l'avancement des travaux. Cette liaison entre les deux villages c'était son bébé. Il en avait fallu de la sueur et des nuits d'insomnies pour convaincre tout le monde de la nécessité d'une remontée mécanique reliant les deux versants. Il savait que la survie économique et démographique passait par ce désenclavement.

Les bûcherons réalisèrent une trouée dans la forêt de sapins. Sans états d'âme ils abattirent des arbres centenaires. Les anciens râlaient de voir cette déchirure, leur jardin d'Eden ne ressemblait plus au paradis qu'ils avaient connu. Certains faisaient contre mauvaise fortune bon cœur, d'autres se lamentaient à longueur de journée. Sur l'autre versant, l'argent primait toute considération. L'or blanc dictait toutes les décisions, et cela depuis des décennies.

Pendant le même temps, une équipe s'affairait sur la construction de la gare. Toutes proportions gardées, on aurait dit un terminal d'aéroport. L'alliance de matériaux modernes dans un lieu d'ordinaire réservé aux moutons, détonnait. Des grues et des bulldozers s'affairaient dans un

vacarme inhabituel. Les engins réalisaient une plateforme qui deviendrait un parking dans les semaines à venir. Une fourmilière s'agitait sur le site. Comme un ballet bien ordonné, chacun savait ce qu'il avait à faire.

Une équipe était mobilisée au dégagement d'une partie de l'éboulement ayant détruit la route. Une noria de camions empruntait les routes sinueuses pour évacuer la terre et les rochers vers la vallée. Le danger se trouvait à chaque virage. Les vélos et les motos empruntaient en nombre le col, le pic de circulation se situant entre la fin juillet et les premiers jours d'août. Plusieurs accidents furent évités de justesse. Les citoyens avides de nature et de grands espaces appréhendaient mal les risques. Ils mettaient en péril leur vie et celle des autres.

Une découverte macabre plongea le chantier dans la consternation. Une pelle mécanique mit à jour un véhicule de marque Lancia immatriculé en Italie. A l'intérieur deux cadavres gisaient allongés côte à côte. Cette partie des travaux fut interrompue pour laisser travailler les enquêteurs. Le toit était aplati, mais le reste de l'habitacle était intact. On pouvait supposer qu'ils avaient succombé par asphyxie, une fin atroce.

L'affaire fit beaucoup de bruit dans les chaumières. Chacun y allant bon train de son hypothèse. Les victimes étaient des hommes, apparemment jeunes. Les deux maires culpabilisaient, chacun ayant affirmé, sur la foi des déclarations de leurs administrés, qu'aucun véhicule n'était prisonnier des tonnes de rochers obstruant la route. Maintenant se posait la question légitime de s'assurer qu'il n'y ait pas un autre cercueil automobile. Il restait une énorme partie de l'éboulement, essayer de l'évacuer représentait un danger trop important. Les autorités décidèrent d'en rester là.

Il arrive parfois que les morts soient plus bavards que les vivants. Ce fut le cas. Les documents retrouvés dans les poches des défunts ne laissèrent place à aucune ambiguïté. Ces deux personnages étaient connus des services de police transalpins. Originaires de la région de Naples, ils appartenaient à un clan mafieux. Les enquêteurs se demandèrent ce qu'ils trafiquaient dans le coin à cette époque.

Aucun indice ne permit de déterminer le but poursuivi par ces malfrats. Les voies permettant de rejoindre l'Italie ne passaient pas par ce coin perdu de montagne. Ce point ne fut pas élucidé. Une autre trouvaille interpella le service d'enquête. Une carte routière annotée attira l'attention, un cercle de couleur rouge entourait le secteur de l'Avant pays Savoyard. Une

feuille avec un plan crayonné était jointe, aucun lieu n'était précisé. Il était presque impossible d'en déterminer l'endroit exact.

Seul un journaliste bien introduit réussit à glaner des informations capitales. Gilbert Brunel était celui-là. Il percuta immédiatement lorsqu'il apprit que les victimes étaient originaires de la région napolitaine. Il décida d'en toucher deux mots à son ami Jean-Christophe. Les deux hommes se parlèrent peu au téléphone, ils évoquèrent la plastique d'Elsa. Cela rappela quelques souvenirs agréables à la rétine de l'écrivain. Rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Lorsqu'il eut raccroché, il s'empara de l'article relatant l'éboulement. Il avait lu les quelques lignes relatant la découverte. Il verrait demain si ses suppositions avaient un fondement. Cette fois c'était Gilbert qui viendrait à lui. Ils seraient plus tranquilles pour discuter sur cette affaire et ses ramifications.

Le journaliste fut ponctuel, il se présenta au moment où le clocher du village sonnait son dixième et dernier coup. Ils devisèrent devant un café, chacun parlant à l'autre de ses idées sur le dossier. Jean-Christophe se garda bien de parler des enveloppes, pas plus de la première que de la seconde. Il ne se sentait pas prêt à lâcher le morceau malgré toute l'amitié qu'il avait pour son visiteur.

Quand il fut question de la carte et du plan trouvés aux côtés des cadavres, Jean-Christophe demanda à son interlocuteur s'il avait une copie du feuillet. L'autre lui répondit qu'il l'avait mémorisé dans sa tête. Il pensait pouvoir lui dessiner tel qu'il l'avait eu devant les yeux. Jean-Christophe lui tendit une feuille, Gilbert pris son stylo, deux minutes plus tard ils se penchèrent sur le résultat. Son froncement de sourcil caractéristique prouva que le sujet l'intriguait. Gilbert prit la parole.

- Ma foi, on dirait que ça vous dit quelque chose.
- Si vous ne vous êtes pas moqué de moi, je vais vous dire le reste.
- En toute amitié cher Jean-Christophe, je ne serais pas venu jusqu'à vous pour vous rouler dans la farine.
- C'est entendu Gilbert, alors ouvrez bien vos yeux et vos oreilles.
- Je suis toute ouïe...
- Ces quelques traits sont le plan d'accès à la ferme d'Amédée.
- ...

- Je rajouterai que nos lascars ont probablement sévi dans le coin lors de l'incendie de la grange. Ensuite ils sont partis dans la nature pour finir leurs jours de manière imprévue.

- Comment pouvez-vous être aussi catégorique ?

- Mon cher Gilbert, cet endroit je le connais bien, il faut environ une heure et demie pour s'y rendre. Entre le moment de l'incendie et celui de l'éboulement combien de temps s'est écoulé, je vous le demande ?

- Entre une heure et demie et deux heures ! Vous êtes diabolique, vous auriez du travailler pour la police.

- Laissons ça aux spécialistes, ici il n'est question que de bon sens.

49

Dans un village aux environs de Naples le vieux Luigi lit le journal qu'on vient de lui apporter. Il s'agit d'un quotidien français, ce qu'il découvre le sidère. Il se signe avant de continuer sa lecture. Il a la réponse à la question qui le taraude depuis trop longtemps. Deux membres de sa famille viennent d'être retrouvés, morts sous des centaines de tonnes de rochers. Il ne peut s'agir d'un règlement de compte, on ne fait pas s'écrouler une montagne lorsqu'on veut supprimer un mafioso défaillant.

Satisfait de connaître enfin la vérité, il n'est pas rassuré pour autant. Il sait qu'au départ d'Italie il y avait trois garçons dans la Lancia. Où est donc passé le troisième individu ? Cette disparition avait provoqué une guerre sans merci de la part du clan concurrent. Cette absence inexplicquée avait rompu le pacte entre les familles Montaldi et Pigliotti, pourtant alliées dans de nombreux domaines, commerciaux ou familiaux. Personne n'avait osé s'en prendre aux parents directs. Chacun s'était contenté de supprimer des proches. Luigi recensait dans sa tête les opérations menées par chaque camp. Malgré tous ses efforts, le compte n'y était pas, il devait y avoir un chien fou quelque part.

Il demanda à son ami Cesare de se procurer un autre exemplaire du journal et d'aller le remettre en personne à Antonio Pigliotti. L'homme s'exécuta, il devait attendre la réponse du destinataire avant de revenir. Cesare put accéder au vieil Antonio, ce dernier parcourut le journal de page en page. Dix minutes plus tard il confia à l'oreille du messenger qu'il se rendrait en personne voir Luigi le lendemain.

Les deux hommes se parlèrent longuement sans témoins et sans détours. La guerre était finie, la confiance redevenait la règle. Ils décidèrent

de conjuguer leurs efforts pour retrouver le troisième homme qui aurait dû être à l'intérieur de la Lancia. Ils avaient quelques craintes sur la fiabilité de cet élément. Ils ne comprenaient pas les motifs de son évaporation dans la nature.

La rencontre impossible entre Jean-Christophe et les vieux mafiosi auraient apporté la lumière à tous les acteurs de l'histoire. Le destin en avait décidé autrement. Si les mafieux ne vinrent pas jusqu'à lui, Gilbert Brunel eut une visite tout aussi importante. Son ami Guiseppe Partolino programma une visite de l'autre côté des Alpes. Ce qu'ils se racontèrent permit d'ajouter de nouvelles pièces au Puzzle. Toutes les victimes inconnues seraient identifiées sous peu. L'intuition de Jean-Christophe s'avérait juste, il fallait chercher du côté de la baie de Naples.

Malgré cette avancée significative, il restait des points à éclaircir, mais un seul homme possédait les deux enveloppes. Le mystère n'était pas le même avec ou sans les petits papiers. Gilbert communiqua ses informations à Jean-Christophe. Ce dernier parut très heureux de cette avancée, son ami douta de sa sincérité, un froncement de sourcil le trahit. Le règlement de compte entre deux camps n'expliquait pas les coupures concernant la Marylin de Bahia et la disparition d'Amélie Belleveau. Quelqu'un tirait les ficelles, une marionnettiste virtuose se jouait de lui depuis le début, mais à quelles fins ?

Pendant plusieurs nuits, il eut du mal à trouver le sommeil. A ses insomnies s'ajoutèrent des maux de tête. Ayant peur de se faire rabrouer par son épouse, il préféra ne rien lui dire. Un soir il eut l'impression d'avoir la tête dans un étou. Il se posa dans son fauteuil, Hélène le trouva inerte au petit matin.

A force de tirer sur la corde, un accès de tension provoqua un accident vasculaire cérébral. Quelques heures de plus et son sort aurait été scellé. Sa situation n'était guère plus enviable. Le caillot avait provoqué des dégâts importants, les médecins estimèrent qu'il était trop tôt pour se prononcer. Dans l'état actuel, il était paralysé de tous ses membres, son visage déformé n'exprimait plus rien, aucun son ne sortait de sa bouche. Son regard vide semblait être déjà en partance.

Ses neurones s'entrechoquaient dans une lutte désordonnée pour la vie. Le film des dernières semaines défilait en accéléré. Il savait qu'il ne viendrait pas à bout de l'énigme, ce n'était pas sa priorité du moment. Malgré ses avatars, ses pensées revenaient immanquablement sur le silence des petits

papiers. Il avait cru pouvoir les faire parler, voici qu'à son tour il s'installait dans sa camisole de silence. Celle qui lui avait envoyé les missives devait bien se marrer.

La nouvelle de l'hospitalisation de Jean-Christophe se répandit comme une trainée de poudre. La pauvre Hélène dut se résoudre à laisser le téléphone sur répondeur. Elle passait la majeure partie de son temps au chevet de son époux, le soir elle n'avait plus la force de répéter toujours la même histoire à chaque correspondant. Elle informa quelques amis proches, pour les autres elle répondrait plus tard.

Le malade se rendait compte de tout ce qui gravitait autour de lui. Cette effervescence le gênait mais il n'était pas en mesure d'influer sur le cours du temps. Son cerveau endommagé était devenu un kaléidoscope permanent, les images s'affichaient par saccades, parfois elles se fixaient quelques instants, d'autres fois elles passaient à la vitesse de l'éclair. Dans un moment de calme, il pensa à Saint-Augustin et ne put s'empêcher de se réciter la dernière phrase qu'il avait lu du Saint homme : « Douter, c'est croire implicitement à l'existence de la vérité et en désirer la connaissance ».

50

Les jours se succédèrent, identiques et monotones. Hélène guettait les signes d'une amélioration. Elle s'accrochait au moindre clignement de paupière. Son homme était comme un arbre pétrifié par l'orage, figé dans ce lit. Le bip-bip des moniteurs apportait un peu de vie dans cette chambre triste. Elle lui parlait pendant des heures, espérant l'esquisse d'un sourire sur son visage impassible. Il percevait ses mots d'amour et de détresse, il aurait voulu lui répondre, lui prendre la main comme au premier jour.

Elle consulta des spécialistes, à chaque fois le même flou entoura le diagnostic. Elle comprit que le combat serait très long et l'issue incertaine. Elle dut se résoudre à prendre quelques dispositions. Sa décision était prise, Jean-Christophe rejoindrait sa maison. Il faudrait aménager une pièce au rez-de-chaussée pouvant recevoir l'équipement nécessaire à son rapatriement à domicile.

Un seul endroit répondait aux critères, son bureau. Compte-tenu de son état, il n'était pas près de pouvoir reprendre ses anciennes activités. Les médecins acceptèrent son transfert, ils ne pouvaient faire davantage. Hélène se mobilisa pour rendre les lieux agréables. Lorsqu'elle se trouva en présence des articles de journaux, son sang ne fit qu'un tour. Elle était persuadée que

l'accident vasculaire était dû à cette affaire, Jean-Christophe s'était trop investi dans ce dossier au détriment de sa santé.

Elle s'empara des coupures et se dirigea vers la cheminée, deux bûches crépitaient dans l'insert. Elle ouvrit la porte vitrée et jeta aux flammes les petits papiers. Elle rajouta à haute voix :

- Qu'ils aillent tous au diable avec leurs secrets nauséux.

Tandis qu'à l'extérieur les feuilles mortes tourbillonnaient sous un vent glacial, elle lui expliqua qu'à la fin de la semaine il rejoindrait le bercail. Elle crut déceler une petite lumière dans ses yeux. Lui, ne se faisait plus d'illusion. Son corps refusait le combat, il abdiquait sans essayer de mobiliser son énergie. Il avait craint de finir de cette manière, il disait qu'il n'admettait pas de devenir un légume. Malheureusement, il n'était plus en capacité d'influer sur ce domaine. Seule la médecine semblait compétente, mais impuissante, dramatiquement impuissante.

Gilbert Brunel et Joël Massard s'étaient rendus ensemble à son chevet. Le spectacle de leur ami les mortifia, ils virent un tas de chair appareillé, sans aucune réaction. Ils ne s'attardèrent pas, Jean-Christophe n'était plus en capacité d'apporter son petit grain de sel. Par respect pour lui, ils ne parlèrent pas de leurs investigations, ils étaient trop bouleversés par son sort.

Hélène s'était organisée pour s'occuper de son homme chez eux. Des amis et voisins s'étaient proposés pour l'épauler, elle en aurait bien besoin. Le lit médicalisé venait d'être livré. Jean-Christophe pouvait rejoindre ses pénates. Elle espérait secrètement que ce retour provoquerait un déclic chez le malade. Se retrouver dans son environnement habituel le rassurerait, ce serait bénéfique. Elle pourrait lui consacrer tout son temps sans avoir à faire des allers-retours incessants vers l'hôpital.

Josette Durand lui rendit plusieurs visites, elle se proposa pour soulager Hélène dont elle se doutait que la charge serait énorme. Même Joseph Duraz vint lui faire un petit coucou. Il claudiquait depuis sa chute dans la fosse qu'il creusait. A croire que l'accident lui avait redonné un peu d'humanité. Il confia à Hélène la finalité des deux cavités creusées derrière chez lui. Cela eut le mérite de la faire rire. Joseph avait préparé deux tombes pour accueillir ses vieilles chèvres, car il ne voulait pas donner d'argent à l'équarisseur. Il lui restait deux vieilles biques âgées d'une douzaine d'années.

L'hiver précédent avait vu la disparition des trois premières. Il avait été contraint de remuer la terre en plein hiver, avec le gel ça n'avait pas été facile. Afin de ne pas être pris au dépourvu, il avait calqué les dimensions sur celles d'un homme. Voici ce qui avait interpellé tout le quartier, cet original avait préparé la sépulture de ses chèvres.

L'ambulance se gara à reculons dans la cour. Jean-Christophe avait obtenu son billet de sortie. Il changeait d'univers carcéral. Aux murs blancs de l'hôpital succédaient les parois blanches de son logis. Installé sur un lit permettant des manœuvres plus aisées, Hélène pourrait le changer, faire sa toilette et modifier ses positions afin d'éviter les escarres autant que possible.

Les premiers jours furent difficiles, une vie nouvelle commençait pour le couple. En épouse bienveillante, elle veillait au confort matériel de son malade. Certaines nuits, ne trouvant pas le sommeil, elle s'installait auprès de Jean-Christophe, elle pleurait en silence. Ses larmes recelaient tout son amour pour son compagnon, son trop plein de sentiments. Elle commençait la journée suivante épuisée, mais son énergie reprenait vite le dessus, elle ne devait rien laisser paraître à celui qui avait besoin d'elle.

Une infirmière passait chaque matin pour faire une piqûre d'anticoagulant. Compte-tenu des antécédents et de l'état végétatif du patient, il était important de veiller à la fluidité du sang. Chaque personne, qui rencontrait le grabataire et sa compagne, cherchait à réconforter Hélène. Certains allaient même jusqu'à constater des progrès dans le comportement de Jean-Christophe. Que nenni, rien n'avait changé depuis son retour.

Elle profita des propositions de Josette Durand, il lui en coûtait de laisser son homme une journée complète. Elle avait besoin d'effectuer des achats complémentaires nécessaires au bien être de son amour. Après quelques consignes, elle le laissa entre de bonnes mains.

« Il faut que je vous dise... » C'est ainsi que Josette commença son long monologue face à Jean-Christophe inerte. Elle ponctuait quelques phrases à l'identique, se soulageant d'un fardeau semblant bien lourd pour elle. Les haines générationnelles revenaient comme un leitmotiv. C'était la clé de ses propos. Elle avait langui de voir arriver ce jour, d'être seule avec celui qui s'approcha le plus près de la vérité. Elle ne pouvait plus reculer, l'occasion se présentait plus rapidement que prévu. Elle prit son courage à

deux mains et s'installa dans le fauteuil habituellement occupé par Hélène. Gênée par l'immobilisme de son voisin, elle prit vite la mesure de la situation.

Dans son cerveau blessé, la voix de la fille du père Léonard arrivait telle une symphonie. Une symphonie de mots joués tantôt modérato, tantôt fortissimo. C'était comme si chaque instrument de l'orchestre se dévouait pour moduler l'intensité du récit. Il comprenait tout, analysait tout, mais n'arrivait pas à esquisser le moindre battement de paupière pour signifier sa compréhension, son approbation ou son désappointement. Cet état de fait le touchait au plus profond de son âme. Il espérait s'en sortir un jour et expliquer aux autres la vraie signification de la formule « être en transit ».

Jean-Christophe avait perdu la notion du temps. Il ne savait pas depuis combien de temps sa garde-malade soliloquait. Un bon moment à coup sûr. Les révélations se bousculaient dans sa tête, il aurait voulu crier, il aurait voulu appuyer sur la touche pause. Imperturbable, elle continuait à débiter l'histoire, celle avec un tout petit « h ». Entre les haines générationnelles et les « Il faut que je vous dise », elle glissait des anecdotes corroborant la majeure partie de ses découvertes. L'accident s'était produit un peu trop tôt, il aurait aimé disposer du laps de temps nécessaire à la résolution de l'énigme, le maître du destin en avait décidé autrement.

- « Il faut que je vous dise », c'est moi qui vous ai envoyé la lettre contenant les coupures de journaux. Je l'ai fait à l'insu du père Léonard. Il n'aurait pas approuvé, ce n'est pas bien de dire ce qu'on a sur le cœur de cette manière. Je vais vous expliquer la vérité, ma vérité aurait dit Léonard.

Depuis son lit d'infortune Jean-Christophe savait que l'expéditrice de l'enveloppe aux petits papiers était une expéditrice. Le découpage des articles ne laissait planer aucun doute. Seule une couturière pouvait s'être servie de tels ciseaux. Dans un premier temps, il n'avait pas prêté attention à ce détail. Ça ressemblait au crantage des vieilles photos en noir et blanc. Josette possédait cet outil et s'en servait lorsqu'elle confectionnait des vêtements.

- Chaque fait relate l'histoire, celle des Duraz, des Pelissier, des Pigliotti, de ma mère et de mon père. C'est aussi et surtout la mienne. Rien de tout cela ne se serait déroulé ainsi si Timothée n'avait pas eu l'ouverture de braguette aussi preste. Un cochon ne pouvait engendrer que des porcs ou des

trues. Il s'est comporté comme un patriarche de droit divin. Chacune et chacun a vécu un enfer sous sa coupe. Non content d'avoir fait subir le martyre à sa fille Thérèse et sa belle-fille Catarina. Il est l'assassin d'Amélie Belleveau avec qui il eut une relation adultérine. C'est lui qui avait coulé une dalle en béton dans la grange, c'était une pratique inusitée à cette époque. Tout cela je le tiens de mon père qui a reçu ces confidences en confession. Il n'a jamais voulu me révéler l'identité de celui qui lui révéla ces atrocités. Il tenait beaucoup à respecter le secret du confessionnal.

Josette procédait par ordre chronologique, Jean-Christophe avait subodoré le lien avec Timothée Duraz. Il ne comprenait pas le sens de la démarche de la narratrice. Quel but réel avait-elle poursuivi, c'était si loin tout ça. Il se souvint de leur conversation après la disparition de Léonard. Elle parla sans détour de son unique amour, Aldo Pigliotti. Il pensa qu'elle réglait ses comptes en souvenir de son beau brun mort trop tôt.

Elle s'arrêtait de temps en temps pour vérifier si tout allait bien dans le lit. Le moniteur respiratoire débitait l'oxygène au travers des tuyaux bien ajustés. Il ne pouvait en être autrement, la paralysie du malade l'empêchait de débrancher son appareillage.

- Il faut que je vous dise ce qu'il en est concernant la voiture embourbée dans le marais. C'est un descendant Pigliotti qui était au volant, celui qui n'a pas été retrouvé dans l'éboulement. Il était venu en repérage de la grange d'Amédée. Je sais ce qu'il est advenu ce soir-là. Ils étaient trois, les clans Montaldi et Pigliotti étaient alliés à cette époque. Malheureusement chaque camp a cru que l'autre lui avait fait une entourloupe. D'où les autres coupures, ça a tiré dans tous les sens jusqu'à la découverte de la voiture sous des tonnes de rochers.

S'il avait pu s'exprimer, Jean-Christophe aurait bondi, il avait cerné la vérité au plus près. Peut-être qu'il aurait froncé le sourcil. Allait-elle lui révéler l'identité réelle du troisième homme ?

- Cher ami, nous allons en rester là pour aujourd'hui, si vous le voulez bien. Excusez-moi pour ce trait d'humour involontaire. Je vous raconterai la

suite un autre jour. Hélène ne va pas tarder, je ne veux pas qu'elle entende cette conversation.

Il était fatigué, il aurait bien aimé connaître la suite de l'histoire, y-aurait-il une prochaine fois ?

52

Hélène constata une aggravation de l'état de son époux. Elle ne se doutait pas de ce qui chagrinait son Jean-Christophe. Il pensait jour et nuit aux révélations de Josette. Il espérait qu'elle viendrait lui raconter la suite. Il restait quelques zones d'ombre à éclairer. Il avait du mal à respirer, son cœur poussait des pointes préoccupantes. Le médecin fut appelé à plusieurs reprises. Il modifia quelques dosages de médicaments. Il y eut un semblant d'accalmie. En réalité le docteur assommait le patient avec des remèdes de cheval.

L'épouse dévouée attrapa la grippe. Clouée au lit avec une fièvre qui atteignait des sommets, elle fut bien heureuse de bénéficier de l'aide de Josette. Sa principale hantise était de contaminer son homme, il n'avait pas besoin de ça. Seule la peur de cette éventualité l'obligea à accepter de rester au lit. Josette s'installa à demeure pour quelques jours. Elle ne s'absentait que le temps nécessaire pour nourrir ses animaux.

Jean-Christophe était amorphe, mais aucune différence n'était décelable. L'aspect extérieur restait le même. Elle en profita pour reprendre sa confession où elle l'avait interrompue.

- Il faut que je vous dise la suite, vous l'attendez n'est-ce pas ? Le troisième homme de la voiture se nommait Gennaro Pigliotti. Il vit au Portugal, à Lisbonne pour être précise. Je sais, une question vous taraude l'esprit, pourquoi n'était-il pas dans la Lancia sous les rochers ? Tout simplement parce qu'il eut un besoin pressant. C'est ce qui lui sauva la vie. Il s'éloigna de quelques mètres du véhicule, il vit ses compagnons engloutis par la montagne. Les phares qui glissent puis une lueur qui passe avant le grand noir.

Jean-Christophe n'entendait qu'un bruit de fond. Assommé par les drogues, il ne discernait rien, son univers était flou et blanc.

- Pour quelle raison étaient-ils sur cette route ? Tout simplement pour se mettre quelques jours au vert dans le chalet d'une amie. Personne ne connaissait ce point de chute, ils envisageaient d'y rester le temps que se calment les enquêteurs. Ils n'avaient pas prévu le courroux venant d'en haut. Elevé par Thérèse Duraz, Gennaro pensait pouvoir trouver refuge chez Marylin de Bahia. Il fut reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Elle rétorqua au jeune homme qu'elle ne s'intéressait à aucun bâtard de la création. Son sang ne fit qu'un tour, vous connaissez la suite. Les journalistes et policiers portugais peuvent chercher longtemps dans la myriade de guirlandes de petits papiers, la réponse était ailleurs.

Elle expliqua ensuite les relations qui nouaient les familles Pinart et Montaldi, les ramifications mafieuses, le blanchiment d'argent par le biais de la filière bovine. Tout y passa, pendant que dans la pièce voisine Hélène avait de plus en plus de difficulté à retrouver son souffle. Ses poumons à leur tour étaient touchés par le virus. La fatigue, due à son rôle auprès de Jean-Christophe, l'avait affaiblie. Elle luttait contre la mort, personne ne s'en était aperçu.

Josette continua son monologue, rien n'aurait pu la stopper. Les incendies de granges eurent leur explication. Il s'agissait de mettre au pas certains agriculteurs et de faire peur aux autres. Amédée avait été choisi par hasard, simplement pour l'exemple. N'étant pas en situation délicate, il put sortir du système infernal piloté par Augustin Pinart. Pour lui, ce fut un mal pour un bien.

Dans la matinée suivante, deux ambulances se garèrent simultanément dans la cour de la maison d'Hélène et Jean-Christophe. Josette, affolée par les râles de l'épouse, appela le médecin qui décida aussitôt son hospitalisation en service de réanimation. Il était évident que le mari ne pouvait rester à domicile, il réintégra une unité appropriée à son cas.

On changea son protocole médicamenteux pour revenir aux fondamentaux. Ça ne changea rien à ses fonctions vitales, sauf qu'il percevait tout à nouveau. Il comprit qu'il était arrivé quelque chose à son amour de toujours. Il voulait savoir, il voulait la rejoindre, qu'importe où pourvu qu'il soit avec elle. Il sut la vérité deux jours plus tard. Deux aides soignantes papotaient en nettoyant sa chambre. L'une d'elle confia à l'autre :

- Quel pauvre homme, être dans cet état et rester seul, ce n'est pas humain.

- Oui Malika, elle est morte ce matin et lui est un légume.

Le moniteur cardiaque s'emballa, puis le bruit devint continu. Les deux jeunes femmes réagirent instantanément, le défibrillateur resta impuissant face à la volonté du défunt. Dans son ultime voyage dans le tunnel blanc, pensa-t-il à la deuxième enveloppe expédiée par Josette ? Se remémora-t-il la pensée de Saint Augustin : «Douter, c'est croire implicitement à l'existence de la vérité et en désirer la connaissance» ? Maintenant il savait qu'il allait rejoindre un ange aux ailes protectrices, Hélène lui souriait déjà.

Epilogue

La fin simultanée d'Hélène et Jean-Christophe marqua beaucoup les esprits au village. D'aucuns prétendaient qu'on avait aidé le tétraplégique à en finir. D'autres suggéraient que c'était louche. Josette n'était pas épargnée. En ce vingt et unième siècle, rien n'avait changé. Les mentalités gardaient leur mode de fonctionnement ancestral, les haines générationnelles avaient de beaux jours devant elles.

L'hiver se déroula avec son cortège de froid et de mauvaises nouvelles. Ce fut tout d'abord Joseph Duraz qui fut retrouvé une seconde fois dans la fosse qu'il avait creusée. Il n'était pas tout seul, Arsène découvrit deux cadavres au fond du trou. Il vit Joseph allongé de tout son long, lorsqu'il put le rejoindre, il constata qu'il était raide. Il devait être mort depuis au moins deux jours. Au dessous gisait une chèvre. L'irascible Joseph l'avait trainée jusqu'à sa dernière demeure, victime d'un malaise, le froid avait posé sa griffe meurtrière.

Quelques semaines plus tard, Josette décida d'en finir avec l'existence terrestre. Un bout de corde, une échelle, une poutre, ce fut son dernier décor. Même elle, n'avait pu supporter un jour de plus cette vie de mensonges et de faux semblants. Dans le silence des petits papiers elle rejoignait les acteurs principaux de cette tragédie. Qui sait ? Dans les verts pâturages, il y aura un arbre, quelques fleurs et Aldo qui lui tendra la main sous le regard complice du père Léonard.

Gilbert Brunel et Joël Massard ont décidé, pour leur bien commun, d'en rester là avec leurs investigations. Ils ont compris qu'ils n'étaient pas de taille. Ils trinquent en souvenir de Jean-Christophe. Chaque fois qu'il voit les transparences d'Elsa, Gilbert ne peut s'empêcher de songer à l'œil coquin de son ami. La vie est ainsi faite, ne survivent que les meilleurs moments.

Domessin le 28 octobre 2008